BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE
DES SCIENCES RELIGIEUSES

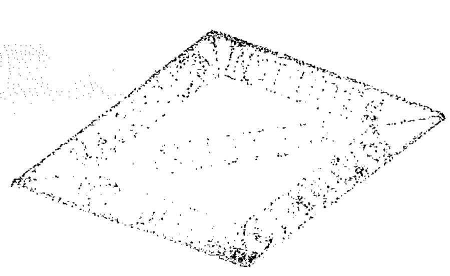
littératures chrétiennes de l'Orient

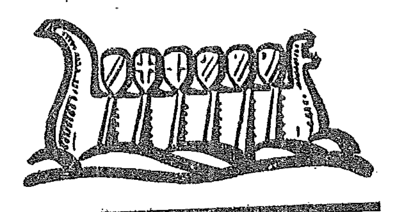
littérature syriaque

par

J.-B. CHABOT

Membre de l'Institut





LIBRAIRIE
BLOUD & GAY

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE 20 EXEMPLAIRES MARQUÉS DE A à T, HORS COMMERCE, ET 400 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 à 400 SUR VÉLIN ALFA RUYSDAËL POUR LES SOUSCRIPTEURS DE LA BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE DES SCIENCES RELIGIEUSES. CE TIRAGE SPÉCIAL CONSTITUE L'ÉDITION ORIGINALE.

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE 200 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 à 200 SUR BOUFFANT BIBLIO DES PAPETERIES DE FRANCE.

NIHIL OBSTAT
Lutetiae Parisiorum,
die 20 *decembris* 1934.
F. MOURRET, *cens. dep.*

IMPRIMATUR
Lutetiae Parisiorum,
die 22° *decembris* 1934.
V. DUPIN, *v. g.*

Ce volume est le 66e paru dans la *Bibliothèque Catholique des Sciences Religieuses.*

AVANT-PROPOS

Dans les limites qui lui sont assignées, le présent travail ne peut donner une histoire détaillée de la littérature syriaque, mentionnant tous les auteurs, énumérant toutes les œuvres. Ce petit livre n'a pas été écrit pour les Orientalistes : ceux-ci ont à leur usage des publications plus développées et plus techniques. Son dessein est de présenter une vue d'ensemble de la plus riche des littératures chrétiennes de l'Orient, de montrer brièvement les multiples ressources qu'elle offre aux historiens, aux exégètes, aux théologiens, aux philologues, et d'inspirer ainsi le désir de la mieux connaître. On peut affirmer que pour l'étude du christianisme, aucune littérature, après la grecque et la latine, n'a l'importance de la littérature syriaque, et ne mérite davantage de retenir l'attention de tous ceux qui s'intéressent au progrès des sciences religieuses.

Boucard, août 1934.

Littérature syriaque

INTRODUCTION

Le syriaque appartient au groupe de langues sémitiques connu sous le nom d'araméen. Au temps d'Alexandre le Grand, l'araméen était la langue commune de tous les peuples établis de l'Asie-Mineure à la Perse, et de l'Arménie à la Péninsule arabique. Quand les Séleucides, en proie aux dissensions intestines, renoncèrent à défendre contre les Parthes leurs possessions situées au delà de l'Euphrate, de petites principautés indépendantes, dans lesquelles dominait l'élément araméen, se constituèrent en Babylonie et en Mésopotamie; elles vécurent de leur existence propre jusqu'au moment où elles furent brisées par les armes des Romains. Le plus célèbre des nouveaux Etats fut le royaume d'Edesse, capitale de l'Osrhoène. Cette ville, centre religieux et politique de la contrée, fut évangélisée de très bonne heure. Sous l'influence du Christianisme, le syriaque édessénien se perfectionna et devint la langue littéraire et ecclésiastique de toutes les Églises orientales, depuis la Méditerranée jusqu'au Golfe persique. Dans la Syrie proprement dite, elle fut employée concurremment avec le grec jusqu'à la fin du VIe siècle. Après l'invasion musulmane l'arabe fut imposé comme langue officielle et supplanta peu à peu le syriaque. A partir du XIIIe siècle, ce dernier n'était plus, en réalité, que la langue littéraire et liturgique des peuples qui l'avaient jadis parlé.

Pendant longtemps l'étude de l'araméen fut considérée

comme accessoire des études bibliques. On ne connaissait guère que l'araméen de la Bible, qu'on appelait généralement chaldéen. A la fin du XVIIe siècle, on commença à soupçonner l'importance du syriaque. Il fut étudié en vue de la critique textuelle des Livres saints. Le premier savant français qui se rendit vraiment compte de l'importance des littératures orientales fut l'abbé Eusèbe Renaudot (1646-1720). Il s'adonna spécialement à l'histoire des Eglises d'Orient. D'immenses travaux, qu'il tenait prêts pour l'impression, n'ont pas vu le jour; il mourut avant d'avoir obtenu les caractères orientaux que Colbert avait projeté de faire graver. Au moment même de la mort de Renaudot, la célèbre *Bibliotheca orientalis* de Joseph Simon Assemani paraissait à Rome (1719-1728) et faisait surgir des manuscrits de la Bibliothèque vaticane une véritable histoire littéraire des Syriens. La gloire du savant français fut éclipsée par celle du prélat maronite. Mais l'examen des manuscrits inédits de Renaudot, aujourd'hui conservés à la Bibliothèque nationale, témoigne chez celui-ci d'une érudition plus solide et plus complète. On est étonné que la publication d'Assemani n'ait pas dès lors suscité un mouvement vers l'étude de la langue syriaque. Il était réservé au XIXe siècle de produire l'essor prodigieux que cette étude a pris en Europe. En dehors de la curiosité scientifique qui pouvait porter les philologues à s'engager dans cette voie, ce développement rapide, fut favorisé par l'importation de nombreux manuscrits, et par la publication des catalogues qui firent connaître les richesses accumulées dans les fonds orientaux des grandes bibliothèques.

La première collection quelque peu importante de manuscrits syriaques réunie en Occident fut celle de Colbert. A la mort du célèbre ministre (1683), elle comprenait cent quatorze volumes. A la même époque, la Bibliothèque vaticane n'en possédait que quarante-neuf. Mais, grâce au zèle des Assemani et à la munificence du

pape Clément XI, on y ajouta diverses collections particulières et trente-quatre précieux manuscrits achetés aux moines du couvent syrien de Notre-Dame, au désert de Nitrie, en Egypte. En 1759, le catalogue imprimé décrivait déjà deux cent cinquante volumes. L'acquisition de la bibliothèque privée d'Assemani et l'adjonction récente de la collection jadis conservée au Musée Borgia ont plus que doublé ce nombre. La Bibliothèque vaticane compte actuellement plus de six cents manuscrits syriaques.

La collection de Colbert fut acquise en 1732 par la Bibliothèque royale, devenue la Bibliothèque nationale. Lors de la publication du catalogue, en 1874, celle-ci possédait deux cent quatre-vingt-huit manuscrits syriaques. De nouvelles acquisitions ont porté ce nombre à trois cent soixante-dix-huit. La bibliothèque de Berlin a été formée au cours du XIXe siècle. Le catalogue, publié en 1899, signale un ensemble de trois cent cinquante manuscrits, dont près de trois cents ont été recueillis en Orient par M. Sachau, au cours d'un voyage exécuté en 1879-1880.

C'est l'Angleterre qui a l'avantage de posséder la plus riche collection. Le catalogue des manuscrits syriaques de la bibliothèque Bodléienne, à Oxford, ne décrivait, en 1864, que deux cent un volumes; celui de l'Université de Cambridge, paru en 1901, n'en comprend que deux cent quinze; mais le British Museum, qui possédait seulement soixante-huit manuscrits en 1838, en compte aujourd'hui plus de huit cent cinquante. Sur ce nombre cinq cent cinquante sont entrés dans l'établissement entre les années 1839-1851. Ils proviennent de ce même couvent de Nitrie, en Egypte, où Elie Assemani avait acheté les meilleurs manuscrits rapportés par lui à la Vaticane. Ce couvent, fondé vers le Ve siècle, était resté en étroite relation avec ceux de Mésopotamie, qui pourvoyaient à ses besoins intellectuels en lui envoyant des livres. Un

certain abbé Moïse, ayant fait, en 932, le voyage de Bagdad, rapporta à Nitrie deux cent cinquante volumes de la plus haute antiquité et d'une valeur intrinsèque inestimable. Très peu de ces manuscrits avaient été distraits de la bibliothèque quand des négociations habilement conduites firent passer à Londres ce qui restait de cette collection unique au monde.

Diverses bibliothèques publiques ou privées possèdent des collections syriaques de moindre importance; celle de Florence contient cinquante manuscrits; celles de Milan, de Turin, de Pétrograd, de Leide, de Dublin sont moins bien pourvues.

Le nombre des manuscrits syriaques importés en Europe au cours du siècle écoulé dépasse deux mille. Ils ne constituent pas les seules ressources dont disposent les syriacisants. Il reste encore des manuscrits syriaques en Orient et la facilité des relations permet souvent d'en tirer parti. Assurément la bibliothèque du mont Sinaï, qui renferme deux cent quatre-vingts manuscrits (presque tous liturgiques), n'est guère accessible. En Syrie et en Mésopotamie le contact prolongé des missionnaires européens a éveillé l'attention du clergé local; les Syriens instruits commencent à s'intéresser à l'histoire ancienne de leur nation; les manuscrits ne sont plus négligés, on les recueille et on les conserve soigneusement. Quand le zèle de la science ne suffit pas à inspirer ces soins, l'espoir d'en tirer profit détermine les possesseurs. J'ai décrit jadis les cinquante manuscrits du couvent grec de Jérusalem. Le couvent des Syriens de la même ville en compte près de cent cinquante. Le patriarche Rahmani en possédait, dit-on, un pareil nombre dans sa bibliothèque privée. Un prélat chaldéen fort instruit, massacré par les Turcs en 1915, Mgr Scher, avait entrepris, à mon instigation, de décrire sommairement les collections réunies à Séert, sa ville épiscopale, à Mardin, à Mossoul, à Diarbekir; ses notices s'étendent à plus de six cents volumes.

De ces ouvrages, il est relativement facile d'obtenir aujourd'hui des copies soignées. C'est par ce moyen que les missionnaires protestants d'Ourmiah ont réuni une bibliothèque de plus de deux cent cinquante volumes. Nous sommes mal renseignés sur le nombre et la valeur des manuscrits conservés au patriarcat jacobite, dans le couvent de Deir ez-Zafarân, près de Mardin; plus mal encore sur ceux du patriarcat maronite, dont on refuse systématiquement la communication, par crainte de voir s'évanouir les légendes relatives aux origines religieuses de cette nation. Quant aux manuscrits qui se trouvent dans les petits couvents du Tour'abdîn et dans les églises qui ont échappé aux pillages des Turcs, on peut espérer qu'ils apporteront un jour ou l'autre d'agréables surprises aux érudits, en leur rendant quelques-uns des documents antiques dont la science déplore la disparition.

Telles sont les sources auxquelles les Orientalistes ont puisé depuis trois quarts de siècle. Grâce à leurs labeurs, l'exégèse biblique s'est enrichie de plusieurs versions et recensions des Livres saints, et s'est trouvée en possession de copieux commentaires; parmi ces derniers, quelques-uns, traduits du grec, nous ont rendu des ouvrages dont le texte primitif est perdu. De curieux apocryphes ont appelé l'attention des érudits qui s'adonnent à l'étude des origines chrétiennes. Des traités de théologie, nombreux et variés, ont jeté une lumière inattendue sur les grandes luttes religieuses qui ont troublé l'Orient au ve siècle, et éclairent d'un jour nouveau les origines et l'évolution des doctrines monophysite et nestorienne. L'histoire est une des branches les plus développées de cette littérature. Les chroniques contiennent toute l'histoire religieuse et profane de la Syrie et de la Mésopotamie jusqu'au XIIIe siècle. Des monographies, des biographies, des documents hagiographiques complètent les données des chroniqueurs. Les encyclopédies scientifiques et les traités particuliers de médecine, de cosmographie, de physique, de chimie, de rhétorique apportent une sérieuse contribution à l'histoire des sciences; les ouvrages de philosophie, assez nombreux, ont un intérêt particulier : on y retrouve les traités par lesquels les Syriens ont transmis leurs connaissances aux Arabes, qui, comme on le sait, ont dépassé promptement leurs initiateurs et ont exercé plus tard, par leurs propres écrits, une influence considérable dans la propagation des sciences en Occident.

On peut considérer comme un premier essai d'histoire littéraire des Syriens le *Catalogue* d'Ebedjésus, métropolitain nestorien de Nisibe (voir plus loin, p. 139). Ce *Catalogue* des livres ecclésiastiques, rédigé en vers de sept syllabes, fut écrit en 1316. Nous aurons à le citer souvent. C'est une énumération très brève des ouvrages qui étaient à la connaissance et, très vraisemblablement, à la disposition de l'auteur dans la bibliothèque de Nisibe. Il énumère successivement : 1° les livres de l'Ancien Testament avec quelques apocryphes; 2° les livres du Nouveau Testament; 3° les Pères grecs qui ont été traduits en syriaque; 4° les Pères syriens; mais à partir du ve siècle, il ne nomme, à de rares exceptions près, que les auteurs nestoriens. Il est regrettable qu'il se contente de donner les titres, le plus souvent abrégés, des ouvrages, sans préciser leur contenu. De plus, soit par ignorance, soit par négligence, la date des auteurs n'est pas indiquée et l'ordre chronologique n'est pas rigoureusement observé. Le *Catalogue* ne donne ni tous les noms d'auteurs, ni la liste intégrale des œuvres de chacun de ceux qu'il nomme; il nous fait cependant connaître l'existence de bien des ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

La publication monumentale que fit à Rome J. S. Assemani, sous le titre de *Bibliotheca orientalis Clementino-Vaticana*, comporte quatre volumes in-folio. Le tome Ier (1719) est consacré aux écrivains orthodoxes

ou réputés tels par l'auteur; le tome II (1721) aux écrivains monophysites, et le tome III, en deux parties (1725, 1728), aux écrivains nestoriens. Dans la première partie du tome III sont insérés le texte et la traduction, copieusement annotée, du *Catalogue* d'Ebedjésus. J. S. Assemani, qui a contribué plus qu'aucun autre savant à répandre la connaissance de la littérature syriaque, mourut à Rome en 1768.

En vue d'encourager l'étude du syriaque, Gustave Bickell publia un *Conspectus rei litterariæ Syrorum* (Munster, 1871). C'est une brève analyse de la *Bibliotheca orientalis* avec quelques additions. Les chapitres complémentaires consacrés aux livres liturgiques des Syriens (missels, rituels, bréviaires) sont encore le meilleur résumé que nous ayons sur ce sujet spécial.

La première histoire littéraire des Syriens, rédigée selon nos conceptions modernes, fut donnée en 1887 par W. Wright, dans l'article *Syriac literature* de l'Encyclopaedia Britannica (t. XXII). Cet article, complété par quelques additions, fut ensuite publié en volume sous ce titre : *A short History of Syriac Literature* (Londres, 1894). Il a été traduit en russe par Turaïeff et Kokowzoff qui développa notablement la bibliographie (Pétersbourg, 1902).

Déjà dans la *Litteratura* jointe à sa *Syrische Grammatik* (Berlin, 1888), Eb. Nestle avait donné une bibliographie très exacte, et à peu près complète à cette date, des publications concernant la littérature syriaque (dissertations, essais, catalogues de mss., éditions de textes : y compris les textes bibliques et liturgiques).

La *Littérature syriaque* de Rubens Duval fut écrite pour le public lettré autant que pour les Orientalistes. L'auteur remania, et développa sur un plan nouveau, l'essai de Wright; au lieu de suivre, comme ce dernier, l'ordre chronologique, il traita le sujet par ordre de matières : les versions bibliques, les commentaires, les

apocryphes, l'hagiographie, l'histoire, etc. Le succès du livre est attesté par ses trois éditions (Paris, 1899, 1900, 1907) totalement épuisées.

Les Orientalistes ont aujourd'hui à leur disposition le travail plus technique et plus complet d'Ant. Baumstark, *Geschichte der Syrischen Literatur* (Bonn, 1922). Fruit d'un long et patient labeur, cet admirable ouvrage est une mine précieuse où l'on trouve mentionnées toutes les œuvres éditées avec leur bibliographie, et toutes les œuvres inédites avec l'indication des manuscrits qui les renferment.

Nous avons profité de tous ces travaux. Nous avons adopté le plan de Wright, qui semble mieux approprié à une histoire résumée, et nous avons fait de larges emprunts aux exposés de Rubens Duval. Comme celui-ci, nous avons cru bon de mettre en lumière les services rendus à la Patristique par les Syriens, et nous avons groupé dans un chapitre final les notices des œuvres grecques aujourd'hui perdues qui sont conservées dans des traductions syriaques. Comme lui aussi, nous avons jugé à propos, dans un livre de vulgarisation, d'adopter pour les noms propres syriaques la forme la plus simple, bien qu'elle ne rende pas exactement la prononciation orientale. Nous écrivons donc : Ephrem, Ebedjésus, Narsès, et non Aprem, Abdischo, Narsai, etc.

Une bibliographie complète de la littérature syriaque remplirait à elle seule notre opuscule. Nous ne pouvions songer à énumérer toutes les éditions des textes, toutes les traductions, toutes les dissertations relatives à nos écrivains. Nous nous bornons à signaler sommairement une édition des principaux ouvrages, prise de préférence parmi celles qui sont accompagnées d'une traduction les mettant à la portée des personnes peu familiarisées avec la langue syriaque. Quelques ouvrages d'un intérêt plus général seront mentionnés à la fin de notre travail.

Nous avons réparti les ouvrages originaux recensés

dans notre étude en quatre périodes; ces périodes ne correspondent pas à des modifications linguistiques, la langue syriaque étant restée sensiblement la même depuis le IIe siècle jusqu'à sa disparition comme langue littéraire; la division est basée sur des faits extérieurs.

La première période va des origines au Ve siècle, époque des grands schismes orientaux; la seconde s'étend du Ve siècle à la conquête musulmane (milieu du VIIe s.); la troisième, pendant laquelle le syriaque se maintient encore à côté de l'arabe, va jusqu'au Xe siècle; la quatrième, du Xe au XIVe siècle, est l'époque de décadence; l'arabe supplante alors le syriaque dans l'usage et le réduit au rôle de langue savante et liturgique, comme ont fait en Occident les langues modernes à l'égard du latin.

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRE PÉRIODE DES ORIGINES AU Ve SIÈCLE

I. — Littérature profane.

La langue des premiers ouvrages syriaques chrétiens décèle une perfection et accuse un degré de culture intellectuelle tels qu'on ne puisse mettre en doute l'existence d'une littérature antérieure fort développée. De cette littérature païenne, il nous reste seulement quelques courtes inscriptions, pour la plupart funéraires, et une lettre du philosophe stoïcien MARA de Samosate adressée à son fils Sérapion. Il lui conseille de dominer ses passions, de ne pas s'émouvoir des vicissitudes du sort, de rechercher et cultiver la sagesse. L'auteur écrivait de la prison où les Romains le tenaient enfermé. Ce texte, qui est original et non pas une traduction du grec, appartient à la plus ancienne époque de la littérature syriaque. Il a été publié et traduit en anglais par W. Cureton (Londres, 1855). On ne saurait en fixer la date avec pré-

cision. Il fut probablement écrit au cours du IIIe siècle; il ne peut en aucune façon être postérieur au IVe.

II. — Versions bibliques.

Le plus ancien monument de la littérature chrétienne est indubitablement la version de l'Ancien Testament. Elle remonte à l'époque de l'évangélisation de la Mésopotamie, c'est-à-dire au milieu du second siècle; elle était connue de Bardesane à la fin de ce siècle. Cette version fut faite sur le texte hébreu, et elle est l'œuvre de plusieurs auteurs. Il y a grande vraisemblance qu'elle fut exécutée par des Juifs convertis, dans les communautés parmi lesquelles se propagea tout d'abord le christianisme. Le nom de *Peschitto* « Simple » par lequel on la désigne maintenant est formé à l'imitation du grec τὰ ἁπλᾶ opposé à τὰ ἑξαπλᾶ; il ne lui fut appliqué que plus tard, lorsqu'on voulut la distinguer des versions postérieures. Une revision de la version primitive, qui la rapprochait des Septante, eut lieu postérieurement à Origène et antérieurement à Aphraate et à saint Ephrem (milieu du IVe s.). Ces auteurs connaissent non seulement les livres du canon hébraïque, mais aussi les deutérocanoniques qui avaient été traduits du grec, probablement au début du IIIe siècle, quand des relations étroites furent établies entre les églises judaïsantes de Mésopotamie et Antioche, métropole des églises hellénisantes.

La version Simple du Nouveau Testament est postérieure à celle de l'Ancien. Elle ne comprenait primitivement que les quatre Évangiles, les Actes, trois Épîtres catholiques (Pierre I, Jean I, Jacques) et les Épîtres de saint Paul.

Pour les Évangiles, les Syriens avaient en dehors de la Peschitto, deux autres versions appelées, dans les manuscrits, « Évangiles mêlés » et « Évangiles séparés ». La pre-

mière est une traduction de l'Harmonie composée par Tatien sous le titre de Diatessaron. Le Diatessaron fut composé en grec, vers l'an 160, et peut-être traduit en syriaque par Tatien lui-même. Le texte original n'a pas été retrouvé, sauf un feuillet récemment découvert dans les fouilles de Doura. La seconde est connue par deux recensions : la Curetonienne (du nom du premier éditeur) et la Sinaïtique (manuscrit palimpseste découvert en 1892 au couvent du mont Sinaï). La date respective des trois versions et leurs rapports entre elles ont donné lieu à de nombreuses hypothèses dont l'exposé ne peut trouver place ici. Le Diatessaron fut très répandu. Saint Ephrem en fit un commentaire. Son usage fut interdit dans les églises du diocèse d'Édesse par l'évêque Rabboula (début du Ve siècle), qui imposa les « Evangiles séparés », c'est-à-dire très probablement la Peschitto revisée.

Comme dans les Eglises grecques, chez les Syriens hellénisés (Antioche et sa région) la version des Septante faisait seule autorité. Lors des violentes controverses théologiques qui surgirent à la fin du Ve et au début du VIe siècle, les Syriens des provinces Euphratésiennes et de la Mésopotamie sentirent la nécessité de posséder une version de la Bible plus conforme aux Septante que ne l'était la Peschitto. De ce besoin sont nées la Philoxénienne, l'Hexaplaire et l'Héracléenne.

Philoxène de Mabboug (cf. p. 64) chargea, vers 505, le chorévêque Polycarpe de faire sur le grec une version littérale de l'Ancien et du Nouveau Testament. Cette traduction, dont il ne subsiste que des fragments, tomba en désuétude au bout d'un siècle, à l'apparition des deux nouvelles versions. L'Hexaplaire syriaque est une version des Septante d'après les Hexaples d'Origène. Elle fut exécutée par Paul, évêque de Tella de Mauzelat (Constantine de Syrie), à la demande du patriarche monophysite d'Antioche Athanase Ier (595-631).

L'Héracléenne est une revision de la version philoxé-

nienne du Nouveau Testament. Elle fut élaborée en 616, par Thomas d'Harkel (Héraclée), évêque de Mabboug. Ce prélat ayant été chassé de son siège, se retira à Ennaton, près d'Alexandrie, et travailla à cette revision. Elle comprend les quatre petites Epîtres absentes de la Peschitto (Pierre II, Jean II et III, Jude).

Il a existé aussi une version de l'Ancien et du Nouveau Testament dans le dialecte palestinien, qui n'appartient pas proprement à la littérature syriaque. Cette version, partiellement conservée, surtout dans des Lectionnaires, semble plus récente que les autres. N'ayant à signaler ici les versions que comme témoins de la langue, nous renvoyons le lecteur aux Manuels bibliques pour ce qui regarde leur valeur, assurément très grande, au point de la critique textuelle des Ecritures.

III. — **Bardesane.**

Avec une curieuse hymne gnostique, insérée dans les Actes apocryphes de l'apôtre saint Thomas (cf. p. 38), les œuvres de Bardesane forment une sorte de transition entre la littérature païenne et la littérature chrétienne. Quelques critiques sont d'avis que l'hymne pourrait être de Bardesane lui-même.

Bardesane naquit à Edesse le 11 juillet 154; il mourut en 222. On sait peu de choses de sa vie et de ses écrits. Les notices que lui consacrent saint Epiphane, Eusèbe et certains auteurs syriens sont peu explicites et souvent contradictoires. Selon Epiphane, il aurait été l'ami d'enfance d'Abgar fils de Manou, premier roi chrétien d'Edesse, et n'aurait pas été étranger à la conversion de ce prince (vers 206). Les tentatives faites pour reconstituer sa doctrine d'après les théories des auteurs gnostiques sont du domaine de l'hypothèse. Au dire de saint Ephrem, Bardesane avait composé, à l'imitation de

David, cent cinquante hymnes, pour graver dans l'esprit du peuple ses enseignements religieux. Il n'est rien resté de ces poésies, en dehors des quelques vers cités par saint Ephrem. Mais un livre, connu par deux longues citations d'Eusèbe, a été retrouvé en syriaque. Il est rédigé sous la forme d'un dialogue entre Bardesane et ses disciples. L'un de ceux-ci, Philippe, l'a mis par écrit vers l'an 196 et y a ajouté une courte introduction. L'ouvrage est intitulé *Livre des lois des pays;* c'est le plus ancien texte syriaque profane actuellement connu. Il a été découvert et publié avec traduction anglaise par Cureton (Londres, 1855), et avec traduction latine par F. Nau (Paris, 1907). Selon Bardesane, l'homme est sous l'influence de trois agents : la nature, le destin et la volonté. La nature est soumise à des lois immuables. Le destin est le pouvoir que le Dieu unique et créateur a donné aux astres de modifier les conditions de la vie humaine : son influence se produit au moment de la naissance. La volonté est la liberté d'action, qui permet de faire le bien ou le mal dans tout ce qui n'est pas déterminé par la nature ou le destin. Cette philosophie un peu incohérente n'est pas incompatible avec le christianisme de l'auteur : l'évêque Barhébréus (cf. p. 131), au XIIIe siècle, croyait encore à l'influence des astres sur le monde terrestre. Elle est opposée au fatalisme des chaldéens ou astrologues. Elle n'a rien de commun avec les systèmes gnostiques connus. Il est donc impossible de savoir en quoi consistait exactement l'hérésie de Bardesane; mais il est difficile, en présence des témoignages unanimes des anciens Pères de l'Eglise, de nier qu'il fut hérétique; il est tout au moins certain qu'il n'admettait pas la résurrection des corps. Nous n'avons pas tous ses ouvrages. Eusèbe parle de ses traités ou dialogues contre les hérésies, et Georges, évêque des Arabes (cf. p. 88), d'un traité d'astronomie. Il ne nous paraît pas démontré que le livre des *Lois des pays* soit identique au livre *Du destin* mentionné par

Eusèbe, saint Jérôme et saint Epiphane. Il semble, au reste, que Bardesane ait varié dans ses théories; suivant Eusèbe, après avoir été partisan de Valentin, il se serait rapproché de l'orthodoxie vers la fin de sa vie. Lui-même, dans un passage contre l'astrologie, avoue qu'il s'y était jadis adonné.

Bardesane fut le créateur de la poésie syriaque, qui devait par la suite occuper une si large place dans la littérature. Son fils HARMONIUS le surpassa, dit-on, dans l'art de la versification. L'invention eut grand succès. A Edesse, les partisans de Bardesane, recrutés dans la classe riche et éclairée, formaient une secte importante qui se maintint, à côté de l'Eglise orthodoxe, jusqu'au début du Ve siècle.

IV. — Aphraate.

L'œuvre syriaque la plus ancienne dans le domaine proprement théologique est celle d'APHRAATE, surnommé le Sage persan. On sait peu de chose de cet auteur. Il était né dans le paganisme; après sa conversion, il se fit moine. D'après un passage de sa XIVe homélie, où il est parlé de l'imposition des mains que plusieurs ont reçue de lui, on a conclu avec vraisemblance, non avec certitude, qu'il fut évêque. Dans un manuscrit syriaque (daté de 512) il est appelé Jacques; peut-être avait-il pris ce nom lors de sa conversion ou de son ordination. Cette circonstance a favorisé la confusion que Gennadius et la version arménienne ont faite d'Aphraate avec Jacques, évêque de Nisibe. On ignore le lieu de sa résidence et la date précise de sa mort. Son œuvre se compose de vingt-trois *Démonstrations* appelées parfois *Homélies*, parfois *Epîtres*, parce qu'elles sont rédigées sous forme de lettres à un correspondant. Chacune des vingt-deux premières commence par une lettre de l'alphabet qui en détermine

la place; la vingt-troisième est intitulée *Le grain de raisin* (Is., XLV, 8) ou « la bénédiction transmise par les ancêtres, d'Adam au Christ ». En tête de la collection se trouvait la lettre du correspondant d'Aphraate; le début manque dans tous nos manuscrits. Les dix premières démonstrations furent écrites en 337, les autres en 344 et 345. L'ouvrage nous est parvenu dans trois manuscrits des Ve et VIe siècles. Il a été édité par Wright (Londres, 1869), traduit en allemand par Bert (Leipzig, 1888), réédité avec traduction latine par J. Parisot (Paris, 1894, 1907).

Les discours d'Aphraate sont le plus ancien type de l'homélie syriaque libre de toute influence grecque. L'homélie syriaque, soit en prose, soit en vers, malgré son titre de « discours » *(memra)*, n'appartient pas au genre oratoire, et diffère en cela de l'homélie grecque et latine, c'est un petit traité sur un sujet particulier. Les sujets abordés par Aphraate dans ses vingt-deux homélies sont : 1° la foi, 2° la charité, 3° le jeûne, 4° la prière, 5° les guerres, 6° les moines, 7° les pénitents, 8° la résurrection des morts, 9° l'humilité, 10° les pasteurs, 11° la circoncision, 12° la pâque, 13° le sabbat, 14° encouragements, 15° distinction des aliments, 16° vocation des Gentils, 17° le Christ fils de Dieu, 18° la virginité, 19° la dispersion des Juifs, 20° le soutien des pauvres, 21° la persécution, 22° les fins dernières. Quelques-unes des homélies sont dirigées contre les Juifs; elles montrent que l'auteur connaissait l'exégèse de la synagogue. Le style n'est pas élégant, mais correct; les phrases sont entrecoupées de citations bibliques; il y a des répétitions fastidieuses. La pensée n'est pas toujours claire. Mais cette demi-obscurité est peut-être voulue et inspirée par la crainte de compromettre les chrétiens et la religion : Aphraate écrivait au temps de la grande persécution de Sapor II, et il abordait des sujets délicats, comme la controverse paschale, les dissensions intestines de l'Eglise orientale, la simonie du haut clergé. Sa théologie, pour

autant qu'il y en a dans ses écrits, est orthodoxe. Cependant, comme d'autres Orientaux, il admettait le principe platonicien de l'homme composé du corps, de l'âme et de l'esprit; il croyait la durée du monde fixée à six mille ans répondant aux six jours de la Création. Ses opinions furent acceptées par quelques écrivains postérieurs et combattues par d'autres, notamment par Georges, évêque monophysite des Arabes (cf. p. 88).

Le patriarche de Séleucie, SIMÉON BAR SABBAÉ, contemporain d'Aphraate, une des premières victimes de la persécution de Sapor (cf. p. 42) serait, d'après Ebedjésus, l'auteur de Lettres que nous ne connaissons pas. Certains manuscrits lui attribuent des Hymnes. Pour le *Livre des Pères*, mis sous son nom, cf. p. 128.

Un autre évêque martyr, MILES de Suse, aurait aussi écrit des Lettres et des Traités sur divers sujets, ouvrages également inconnus.

V. — **Saint Ephrem.**

Saint EPHREM, mis au nombre des Docteurs de l'Eglise par le pape Benoît XV, est le plus célèbre des écrivains syriens. Fils d'un prêtre païen, il naquit vers le début du IVe siècle, à Nisibe. Sous la conduite de l'évêque Jacques, un des Pères du concile de Nicée, Ephrem s'initia au christianisme et reçut le baptême; il fut plus tard ordonné diacre, mais ne consentit jamais à recevoir la prêtrise. La ville de Nisibe ayant été cédée aux Perses par Jovien, en 363, Ephrem s'expatria et, après un court séjour à Amid, alla se fixer à Edesse, où il mourut le 9 juin 373. C'est à peu près tout ce que nous savons de certain sur la vie de cet illustre auteur. Sa biographie, écrite peu de temps après sa mort, était déjà connue, avant la fin du siècle, de Grégoire de Nysse et de Palladius. Nous n'en possédons pas la rédaction primitive. Elle nous est parvenue dans deux recensions postérieures, assez divergentes, surchargées d'anecdotes miraculeuses et de détails puérils peu vraisemblables. On doit reléguer parmi ces légendes le récit d'un voyage à Césarée et d'une rencontre avec saint Basile; celui aussi d'un séjour en Egypte de huit années employées à la prédication contre les Ariens.

Les Commentaires bibliques de saint Ephrem sont les plus anciens parmi ceux que nous ont laissés les Syriens. Il les écrivit, croit-on, à Edesse, et sans doute résument-ils l'enseignement qu'il donnait dans la célèbre Ecole dite des Perses, ainsi appelée, probablement, parce qu'elle fut fondée lors de l'immigration des maîtres venus de Nisibe. De ses commentaires sur l'Ancien Testament nous avons, sous leur forme originelle, dans un manuscrit du VIe siècle, celui de la Genèse et en partie celui de l'Exode. De nombreux passages des commentaires sur les autres livres, sont insérés dans la Chaîne du moine Sévère (cf. p. 94). Ces commentaires sont basés sur la version Simple. Pour le Nouveau Testament, au contraire, Ephrem suivait le Diatessaron. A part quelques citations faites par les auteurs postérieurs, il ne nous reste rien du texte syriaque; mais du commentaire sur les Evangiles et de celui sur les Epîtres pauliniennes, il existe une version arménienne dont on a publié une traduction latine. On peut rattacher aux travaux bibliques de saint Ephrem un certain nombre d'homélies exégétiques.

En dehors de ses Commentaires, saint Ephrem écrivit peu en prose. On a tiré des manuscrits du British Museum un double traité adressé « à Hypatius, contre les hérétiques Marcion, Bardesane et Manès »; une lettre à des moines, et quelques fragments d'homélies bibliques. Comme on rencontre parmi ses poésies une série de dix-sept hymnes sur Abraham de Kidouna et une autre série de vingt-quatre sur Julien Saba, deux ascètes fameux, ses contemporains, on lui a aussi attribué leurs Actes; mais les Actes de Julien sont simplement traduits de

Théodoret, et ceux d'Abraham ne semblent pas être sortis de sa plume.

Saint Ephrem voulut propager ses enseignements sous la forme d'hymnes et d'homélies métriques; il imprima au genre poétique créé par Bardesane le caractère que devait conserver ce genre de composition qui occupe une si large place dans la littérature postérieure des Syriens. Nous en dirons quelques mots plus loin.

Les poésies de saint Ephrem, comme celles de tous les poètes orientaux, sont remplies de métaphores, de figures hardies, d'allégories, d'hyperboles et de tours d'imagination inconnus aux Grecs et aux Latins. Mais, sous cette brillante enveloppe, la pensée manque le plus souvent d'élévation et d'originalité. Ephrem est un moraliste, un prédicateur plus qu'un théologien. Ses homélies, même celles qui sont dirigées contre les hérétiques, ne présentent qu'un médiocre intérêt au point de vue doctrinal; l'ensemble de l'œuvre est surtout panérétique. La réputation de sainteté de l'auteur a contribué à en assurer le succès. Son activité intellectuelle fut prodigieuse. Puis, comme à saint Augustin chez les Latins, à saint Jean Chrysostome chez les Grecs, par ignorance, par ruse ou par admiration, les Syriens lui ont attribué des poésies d'Isaac d'Antioche, de Jacques de Saroug, du nestorien Narsès, ou d'auteurs inconnus.

Tous les ouvrages, authentiques ou apocryphes, mis sous le nom de saint Ephrem dans les manuscrits ont été publiés. Les Maronites ont donné à Rome de 1732 à 1743, une édition en six volumes in-folio, dans laquelle tous les textes sont accompagnés d'une traduction latine. Trois volumes renferment les textes grecs et trois autres les textes syriaques. Les morceaux édités dans les volumes gréco-latins seraient des traductions d'ouvrages composés en syriaque, qui n'auraient pas été conservés dans leur langue originelle. On sait, en effet, que des œuvres d'Ephrem furent traduites en grec et surtout en arménien. Mais, en réalité, de nombreuses pièces réunies ici, dont l'existence n'est pas attestée par le syriaque ou l'arménien, doivent être considérées comme apocryphes. Plusieurs ont manifestement été composées en grec, langue que saint Ephrem ne connaissait pas. On y trouve aussi un panégyrique de saint Basile qui survécut au poète syrien.

Dans les deux premiers volumes syro-latins sont renfermés ce qui a été retrouvé des Commentaires, puis dix sermons exégétiques, un sermon sur Jonas, un autre sur Lazare, treize sermons métriques sur la nativité de Notre-Seigneur, et cinquante-six contre les hérétiques. Le tome troisième contient les Actes de saint Ephrem; quatre-vingt-sept hymnes contre les sceptiques; quatre-vingt-cinq « nécrosimes », petits poèmes pour les funérailles, d'allure assez vive, souvent en forme de dialogue où le défunt intervient; soixante-seize exhortations à la pénitence; douze hymnes sur le Paradis terrestre, et une vingtaine de sermons métriques sur divers sujets. On trouvera une analyse substantielle de toutes ces pièces dans le supplément joint au t. VI (p. 439-520) de la réédition de Dom Cellier (Paris, 1860).

Le savant J. Overbeck a édité un choix d'ouvrages syriaques tirés des manuscrits du British Museum (Oxford, 1865), et il a placé en tête quatre hymnes de saint Ephrem sur Julien l'Apostat. Elles contiennent des détails fort curieux sur le séjour en Orient, la dernière campagne et la mort de cet empereur. Gustave Bickell en a donné un résumé en latin (dans son *Conspectus*, p. 31-32). Un autre manuscrit de Londres contient un « Tome des hymnes de Nisibe »; Bickell a édité et traduit en latin cette collection sous le titre de *Carmina Nisibena* (Leipzig, 1866). Elle comprenait soixante-dix-sept hymnes; il en manque sept. Les vingt premières seules ont été écrites à Nisibe; l'auteur y parle des sièges subis par la ville, en 350 et pendant la guerre des

Perses (359-363), et de ses évêques : Jacques, Babou, Vologèse. Parmi les hymnes postérieures, cinq qui concernent les troubles survenus dans l'église d'Edesse, et quatre qui parlent de l'idolâtrie pratiquée à Harran et de Vitus, évêque de cette ville, sont particulièrement intéressantes. Les dernières sont consacrées à des sujets théologiques : la Passion, la Résurrection du Sauveur, la résurrection des corps.

Un grand nombre d'ouvrages dispersés ont été réunis et traduits par Th. Lamy dans ses *S. Ephræmi Hymni et Sermones* (4 volumes in-4°; Malines, 1882-1902). Parmi les œuvres entrées dans cette nouvelle collection, outre les Actes apocryphes de saint Ephrem, ceux de Julien Saba, ceux d'Abraham de Kidoun et les hymnes sur ces deux saints, on peut citer quinze hymnes métriques sur l'Epiphanie, quinze sur les Azymes, vingt sur les Martyrs, et beaucoup d'autres recueillies dans les livres liturgiques; ce qui n'est pas une garantie d'authenticité. On y a aussi inséré des fragments inédits assez étendus du commentaire (en prose) sur les petits Prophètes et un poème sur Joseph, fils de Jacob, en douze chants, une des meilleures compositions de ce genre, qui provient sûrement de l'école d'Edesse, mais non pas de saint Ephrem lui-même. Quant à la pièce intitulée *Testament de saint Éphrem*, elle paraît authentique pour le fond, mais elle fut fortement interpolée par la suite. Lamy a joint à son recueil une étude très complète sur la métrique des poèmes.

Une bonne édition des œuvres de saint Ephrem serait très désirable. Les *Carmina Nisibena*, le *Testament* et quelques poésies publiées isolément, sont les seuls ouvrages du grand docteur qui aient été édités d'une manière satisfaisante. Ni l'édition de Lamy, ni celle de Rome ne sont établies de façon critique, soit au point de vue des textes, soit quant à la discrimination des œuvres authentiques ou apocryphes. A propos de l'édition romaine, le rédacteur du supplément à Dom Cellier notait déjà « que

la correction des textes laisse bien à désirer, et que la traduction latine du père Benoît (jésuite syrien chargé de l'édition) n'est recommandable ni sous le rapport de la clarté, ni sous celui de la fidélité ».

VI. — La poésie syriaque.

Comme nous venons de le dire, la poésie syriaque a été créée pour graver dans l'esprit du peuple les enseignements religieux et pour donner aux offices du culte, par le chant, une certaine solennité. Le succès des compositions de saint Ephrem lui a suscité beaucoup d'imitateurs, et dans les siècles suivants de nombreux ouvrages ont été écrits en vers.

C'est à tort qu'on a voulu rattacher la poésie syriaque à celle des hébreux. Sans doute, le groupement des vers deux par deux, pour former une phrase métrique, répond assez bien au parallélisme de la poésie hébraïque; sans doute aussi, l'usage fréquent des strophes acrostiches suivant l'ordre alphabétique, a été inspiré par imitation de certains psaumes et des Lamentations de Jérémie. On a remarqué encore que la « réponse », c'est-à-dire la reprise au commencement d'une strophe d'une pensée ou d'un mot de la strophe précédente, signalée en hébreu dans les Prophètes et les Psaumes, se rencontre assez souvent dans les poésies de Narsès (cf. p. 50). Mais à ces analogies se bornent les liens qu'on peut établir entre les deux poésies, essentiellement différentes dans leur facture. Le principe fondamental de la métrique syriaque, qui n'existe pas en hébreu, est le nombre déterminé des syllabes du vers, sans distinction des voyelles longues ou brèves.

Les compositions poétiques que nous aurons à signaler peuvent être classées en deux groupes : les homélies métriques et les hymnes.

Les homélies, discours poétiques du genre narratif ou épique, se composent de vers du même mètre. Le vers de sept syllabes a surtout été employé par saint Ephrem, celui de cinq par Balai, celui de douze par Jacques de Saroug. Narsès se sert tantôt du vers de sept syllabes, tantôt de celui de douze. Les homélies écrites en vue des fêtes de l'Eglise étaient récitées pendant les offices. D'autres, destinées à l'édification ou à l'instruction des fidèles, servaient de pieuses lectures; elles étaient parfois fort longues. On a un poème sur Joseph fils de Jacob, en douze homélies ou chants; une homélie de Jacques de Saroug sur la Passion et une autre sur la Création comptent chacune plus de 3.000 vers. Isaac d'Antioche en fit une de 2.136 vers sur un perroquet qui chantait le Trisagion.

Le terme « hymne » était inconnu aux Syriens; les poésies que nous désignons par ce mot étaient appelées chez eux « instructions ». A la différence des homélies, elles représentent le genre lyrique et sont susceptibles de toutes les variétés de ce genre, depuis le vers de quatre, jusqu'au vers de dix syllabes. On a compté soixante-quinze variétés d'hymnes dans les écrits, authentiques ou supposés, de saint Ephrem. Les hymnes sont partagées en strophes de différente longueur; parfois un refrain, formé d'une doxologie ou d'une prière, se répète après chaque strophe. Pour les hymnes destinées à être chantées, les airs musicaux sont indiqués en tête par les premiers mots d'une hymne connue, comme dans nos recueils de chansons populaires. Il y a de nombreuses hymnes acrostiches dont les strophes sont disposées selon l'ordre de l'alphabet; d'autres, plus rares, selon les lettres d'un nom propre. Les Syriens goûtent fort le genre qu'ils appellent *sougithâ* ou cantique; il revêt la forme dialoguée et a ses règles spéciales. Ces cantiques sont de petits drames d'allure vive et gracieuse, quelque chose d'analogue à notre *Victimæ paschali*. Le dialogue a lieu entre

deux personnages (par exemple, la Vierge et l'Ange pour l'Annonciation, la Vierge et les Mages pour la Nativité). A chaque personnage est attribuée, à tour de rôle, une strophe numérotée selon l'ordre des vingt-deux lettres de l'alphabet syriaque, de sorte que le dialogue se compose invariablement de quarante-quatre strophes, précédées d'une courte introduction, le tout généralement en vers de sept syllabes.

A partir du IXe siècle, quand l'usage de la langue arabe commençait à supplanter le syriaque, les écrivains syriens, à l'imitation de la poésie arabe, introduisirent la rime dans leurs compositions métriques. Quelquefois la rime est la même pour tous les vers d'une poésie; le plus souvent les vers d'une strophe seulement riment entre eux. Dans les siècles suivants, pour montrer que le syriaque ne le cédait en rien à la langue des envahisseurs par la richesse de ses formes, les écrivains recherchèrent les expressions rares ou artificielles; ils ne furent plus que des versificateurs, et leurs vers ne sont que des jeux d'esprit, sans aucun souffle poétique et sans élévation de pensée. Un des plus curieux exemples de cette littérature décadente est fourni par le *Paradis d'Eden* d'Ebedjésus (cf. p. 141), composé en 1290.

VII. — **Disciples de saint Ephrem.**

Dans la partie interpolée du *Testament* de saint Ephrem, on fait paraître à son lit de mort ses disciples : Aba, Abraham, Siméon, Mara, Zénobius, Paulonas, Arwad; ces deux derniers pour s'entendre maudire. On connaît les œuvres de quelques-uns de ces personnages. ABA est l'auteur de commentaires sur les Evangiles, d'un discours sur Job, et d'Exhortations en vers de cinq syllabes. Les quelques fragments qui en subsistent ont été publiés et traduits par F. Nau (*Rev. Or. chrét.*, 1913). ZENOBIUS,

diacre d'Edesse, écrivit une vie de saint Ephrem, des Epîtres, et des traités contre Marcion et Pamphyle. PAULONAS ou Paulinus, mentionné comme hérétique dans le *Testament*, avait composé des hymnes et divers écrits contre Marcion et les sceptiques.

CYRILLONA composa un poème sur les calamités de son époque : le fléau des sauterelles et l'invasion des Huns. Nous ne savons rien de cet auteur; il écrivait moins d'un an après l'invasion qui eut lieu en juillet 393. On lui doit aussi des homélies métriques sur la Cène. Bickell a publié et traduit en allemand (Kempten, 1872) la plus grande partie des œuvres de Cyrillona.

Un neveu de saint Ephrem, nommé ABSAMYA, écrivit aussi des hymnes et des homélies sur l'invasion des Huns; pour cette unique et insuffisante raison, on a voulu l'identifier avec Cyrillona.

VIII. — Les trois Isaac.

Jacques d'Edesse (cf. p. 84) écrivait à Jean le Stylite, qui l'avait interrogé à ce sujet, qu'on doit distinguer trois écrivains syriens du nom d'Isaac : 1. Isaac d'Amid, qui sous le règne d'Arcadius (395-408) visita Rome et fut à son retour ordonné prêtre à Amid; 2. Isaac, prêtre d'Edesse, qui se rendit à Antioche au temps de l'évêque Pierre le Foulon (470-488); 3. un autre Isaac, aussi d'Edesse, qui était monophysite sous l'évêque Paul (512), et devint orthodoxe sous l'évêque Asclépius (522). Cette distinction n'a pas été observée par les copistes; ils ont mis sous le nom d'un seul auteur toutes les œuvres portant le nom d'Isaac. Ainsi a fait, au XIe siècle, Jean bar Schouschan (cf. p. 120) qui voulut réunir ces œuvres en un unique recueil.

On appelle communément ISAAC D'ANTIOCHE, ou Isaac le Grand, un auteur syriaque mort vers l'an 460.

C'est celui qui aurait visité Rome dans sa jeunesse et aurait écrit des poèmes sur les jeux séculaires (404), sur la prise de Rome par Alaric (410), sur le tremblement de terre qui renversa la ville d'Antioche (459), et la plupart des autres poèmes mis sous son nom. Gennadius dit qu'il écrivit « longo tempore et multa ». Il serait à identifier avec Isaac d'Amid. Sa grande notoriété aura éclipsé le souvenir de ses homonymes. Il faut restituer au second Isaac le poème célébrant le perroquet qui chantait à Antioche l'hymne du *trisagion* avec son complément monophysite « qui as été crucifié pour nous ». Le premier Isaac, en effet, était orthodoxe, et l'addition faite au *Sanctus* n'y fut pas ajoutée de son vivant.

G. Bickell a dressé la liste des homélies métriques qui portent dans les manuscrits le nom d'Isaac d'Antioche. Il y en a près de deux cents. Lui-même a publié (Giessen, 1873), avec une bonne traduction latine, trente-sept, de ces homélies, et parmi elles celle concernant le perroquet. Dix-huit ont été reproduites dans l'édition purement syriaque du P. Bedjan (Paris, 1903) qui en comprend soixante-sept. Un certain nombre de ces morceaux sont d'une authenticité douteuse, les manuscrits les donnant sous le nom de divers auteurs. Un groupe de vingt-quatre homélies est même attribué au nestorien Isaac de Ninive (cf. p. 104). L'étude critique de tous ces textes reste à faire. C'est de l'ensemble, et indistinctement des trois Isaac, qu'il faut entendre ce qu'a dit Bickell, non sans quelque exagération : « Ces poésies contribuent beaucoup à la connaissance de l'histoire ecclésiastique, surtout des hérésies de Nestorius, d'Eutychès, de Novatien, de Pélage, de Jovinien, et aussi à celle des invasions, de la vie et de la religion des Arabes ».

DADA, moine des environs d'Amid, contemporain d'Isaac d'Antioche, fut envoyé à Constantinople pour solliciter une remise d'impôts justifiée par les ravages de la guerre et de la famine. On lui attribue environ trois

cents traités sur des sujets concernant l'Ecriture ou la vie des saints, et des hymnes. Il n'est rien resté de ces ouvrages.

IX. — Balai.

Nous ne savons rien de la vie de BALAI, chorévêque de la région d'Alep, dont l'époque semble indiquée par le fait qu'il composa cinq hymnes en l'honneur d'un évêque nommé Acace, qui ne peut guère être qu'Acace d'Alep mort en 432. Outre ces hymnes, nous avons encore de lui celles qu'il fit pour la dédicace de l'église de Kenneschrin (Chalcis), et un grand nombre de petites poésies en vers pentasyllabiques, qui ne manquent pas de vivacité ni d'élégance : elles ont été insérées pour la plupart dans les livres liturgiques. M. Zetterstéen en a publié, avec traduction allemande, soixante-cinq qui portent expressément le nom de Balai, et soixante-neuf autres qui lui appartiennent très vraisemblablement (Leipzig, 1902).

Bien qu'il soit dépourvu de caractère littéraire, il faut mentionner à la fin du IVe siècle le *Martyrologe* conservé dans un manuscrit daté de l'an 411. C'est, avec des compléments, la traduction d'un original grec, rédigé probablement à Nicomédie par un arien, après 363. Il donne d'abord, mois par mois, les martyrs de l'empire romain, puis des listes d'évêques, prêtres, diacres, clercs et laïcs martyrisés en Perse. Ce document hagiographique a été publié par Wright (Londres, 1865). J.-B de Rossi et L. Duchesne l'ont réédité et ont tenté la reconstitution du texte grec original dans leur édition du *Martyrologium hieronymianum* (Bruxelles, 1894).

X. — Les apocryphes.

Les récits apocryphes dérivés de l'histoire biblique ont eu beaucoup de vogue chez les chrétiens orientaux et particulièrement chez les Syriens. Presque tous les ouvrages de cette nature composés en grec sont passés dans des traductions syriaques. De la traduction du *Livre des Jubilés* ou *Parva Genesis*, et de la rédaction chrétienne du *Testament d'Adam*, il ne s'est conservé que des fragments. L'*Entretien de Moïse avec Dieu sur le mont Sinaï* a été publié en syriaque par H. Hall (Chicago, 1888). Cinq *Psaumes* apocryphes ont été édités par W. Wright (Londres, 1887); le premier est le psaume CLI traduit des Septante; le second est la prière d'Ezéchias pressé par ses ennemis; le troisième, un cantique des Israélites autorisés par Cyrus à rentrer dans leur patrie; le quatrième fut chanté par David pendant qu'il combattait le lion et le loup qui avaient ravi un mouton de son troupeau; le cinquième est le cantique de David après sa victoire sur ces animaux féroces. Nous avons aussi l'*Apocalypse de Baruch*, dont l'original grec est perdu, traduite en latin et publiée par Ceriani avec le quatrième livre d'Esdras et le quatrième livre des Macchabées. M. Barnes a donné une nouvelle édition de ce dernier (Cambridge, 1895) et y a ajouté six textes syriaques relatifs au martyre des Macchabées.

Il existe encore d'autres récits apocalyptiques mis sous le nom de Daniel ou d'Esdras : compositions tardives et sans intérêt. Au contraire, la traduction syriaque de l'*Histoire d'Ahikar, scribe du roi d'Assyrie Sennachérib, et de son neveu Nadan* a une très grande importance; elle paraît être la source d'où dérivent toutes les versions modernes de cet apocryphe. C'est le remaniment d'un document araméen écrit peu de temps avant le livre de Tobie avec lequel il offre des points de contact. Cette version syriaque

a été publiée par Rendel Harris (Cambridge, 1898). Il y a une traduction française de F. Nau (Paris, 1909).

Notons pour terminer les nombreuses légendes bibliques consignées dans la *Caverne des trésors* (cf. p. 77) et dans le livre de l'*Abeille* (cf. p. 137).

Les apocryphes se rattachant au Nouveau Testament sont également nombreux. Ceux qui sont traduits du grec présentent souvent de notables modifications, par exemple le *Testament de Notre Seigneur* mis en tête des *Constitutions apostoliques*, l'*Evangile de l'enfance*, et la *Constitution ecclésiastique apostolique*. L'*Histoire de la Vierge Marie et de la vie de Notre Seigneur sur la terre* est un résumé assez bien combiné du *Protévangile* de saint Jacques, de l'*Evangile du Pseudo-Matthieu*, de l'*Evangile de l'enfance* ou de *Thomas l'hébreu*, de l'*Evangile de la Nativité de la Vierge* et du *Transitus beatæ Mariæ*. Une version syriaque de ce dernier, en six livres, existe isolément. Elle a été publiée par Wright (Londres, 1865) avec traduction anglaise et réimprimée par Mme Lewis d'après un manuscrit palimpseste du Mont Sinaï (Londres, 1902). L'*Histoire de la Vierge Marie* a été éditée par W. Budge (Londres, 1899), également avec traduction anglaise. Rappelons seulement que le syriaque a des versions de l'*Anaphora Pilati*, de la *Paradosis Pilati*, des *Obsèques de la Vierge*, de l'*Apocalypse de saint Paul*, du *Décès de saint Jean*, des *Actes* de saint Matthieu et de saint André, de l'*Histoire de sainte Thècle*.

L'*Evangile des douze Apôtres*, publié par R. Harris (Cambridge, 1900), n'est pas antérieur au VIIIe siècle.

On connaît plusieurs recensions des histoires et des martyres de saint Pierre et de saint Paul. Parmi les Actes apocryphes des Apôtres, qui ont été édités et traduits en anglais par W. Wright (Londres, 1871), il faut noter l'*Histoire de saint Jean*, dont l'original grec est perdu. Les *Voyages* (περίοδοι) *de saint Philippe*, qui renferment une portion inconnue au grec; surtout les *Actes de saint Tho-*

mas, dont il y a des rédactions divergentes. Ces Actes ont probablement été composés en syriaque, à l'occasion du transfert à Edesse des reliques de l'Apôtre (232). Les tendances gnostiques y sont assez sensibles. Elles se manifestent clairement dans une *hymne sur l'âme*, qui n'existe que dans une des recensions syriaques et qui est indubitablement une œuvre originale. Elle comprend 105 distiques en vers de six syllabes. M. Bevan l'a republiée, traduite et commentée dans une étude spéciale (Cambridge, 1897).

La *Disdascalia Apostolorum* perdue en grec, s'est heureusement conservée dans une version syriaque qui peut remonter au IIIe siècle, c'est-à-dire fort près de l'original. Elle a été publiée (Leipzig, 1854) par Paul de Lagarde; il la découvrit dans un manuscrit de Paris, qui avait été donné à Renaudot par le grand-duc de Toscane; une nouvelle édition est due à Mme Gibson (Londres, 1903). L'ouvrage a été traduit en plusieurs langues; en français par F. Nau (Paris, 1912). Personne n'ignore l'importance de ce document dont le texte primitif a servi de base aux six premiers livres des *Constitutions apostoliques*.

C'est également une traduction syriaque qui nous a conservé les deux épîtres sur la *Virginité*, attribuées à saint Clément; elles ne sont pas plus anciennes que le IVe siècle. Plus tardive encore doit être la composition syriaque originale de la *Doctrine de saint Pierre à Rome*, qui se rattache de loin aux Actes apocryphes de l'apôtre.

Nous passons sous silence d'autres apocryphes traduits du grec, pour en venir aux documents originairement composés en syriaque et se rapportant à l'histoire des premières Eglises orientales.

Le plus important est la *Doctrine d'Addai* éditée et traduite en anglais par G. Phillips (Londres, 1876). En voici la substance. Le roi d'Edesse, Abgar Oukama, atteint d'une maladie incurable, ayant entendu parler des guérisons merveilleuses que Jésus opère en Palestine lui

demande par écrit de venir à Edesse le guérir et partager avec lui sa royauté. Le Seigneur répond qu'avant de remonter au ciel, il chargera un de ses apôtres de rendre la santé au roi. L'apôtre Addai reçoit cette mission. Après la Pentecôte, Addai se rend à Edesse et guérit le roi. A la suite de ce miracle, païens et juifs se convertissent avec empressement. Addai fait détruire les temples des idoles, et bâtit la première église d'Edesse qu'il administra jusqu'à la fin de sa vie. Au moment d'expirer, il désigne Aggai comme son successeur; après sa mort, il est enseveli avec honneur dans le mausolée des rois d'Edesse.

Le récit primitif était connu d'Eusèbe, qui l'accepte comme un fait historique et cite le texte des lettres d'Abgar et de Jésus. Ce récit confond Abgar V Oukama, qui régnait aux environs de l'ère chrétienne, avec Abgar IX (179-214), premier roi chrétien d'Edesse. La confusion est voulue : elle a pour but d'établir l'origine apostolique de l'Eglise d'Edesse. Postérieurement à Eusèbe, la légende a été amplifiée et modifiée. A la réponse de Jésus s'est ajoutée une bénédiction : « Ta ville sera bénie, et aucun ennemi ne prévaudra contre elle ». L'envoyé d'Abgar, en même temps son peintre, rapporte avec la réponse un portrait de Jésus; un peu plus tard ce portrait n'est plus l'œuvre du peintre, mais de Jésus lui-même, qui imprime miraculeusement son image sur la toile : cette nouvelle addition obtint le plus grand crédit et elle est passée en Occident dans la légende de sainte Véronique. La *Doctrine d'Addai* renferme une fabuleuse invention de la Croix, qu'elle place au temps de Claude (41-54), mais qui dérive en réalité de l'histoire de sainte Hélène. Elle rapporte aussi, avec d'énormes anachronismes, les Actes d'Aggai, successeur d'Addai.

La rédaction de la *Doctrine*, dans la forme où elle nous est parvenue, ne peut être antérieure à la fin du IVe siècle. Les données historiques à peu près certaines qu'on est en droit d'en déduire, se réduisent à ceci : Addai, originaire de Palestine, fonda l'Eglise d'Edesse vers le milieu du IIe siècle; il eut pour successeur Aggai, auquel succéda Palout vers la fin du siècle.

XI. — Actes des martyrs.

Au cycle légendaire de la *Doctrine d'Addai* appartiennent encore les Actes des Martyrs d'Edesse. Scharbel grand prêtre des païens converti, sa sœur Babai, et Barsamia évêque d'Edesse, auteur de leur conversion, auraient souffert sous Trajan (98-117); mais leurs Actes contiennent des allusions évidentes au concile de Nicée. Ils paraissent être l'œuvre de l'auteur même qui écrivit les Actes de Gouria et Schamona, deux pieux chrétiens martyrisés en 306, et aussi ceux de Habib, zélé propagateur du christianisme, qui périt sur le bûcher en 309. Au point de vue littéraire, la rédaction de ces Actes est intéressante par le grand nombre de termes techniques qu'elle renferme; mais elle est émaillée de grossiers anachronismes, et doit être placée dans le dernier quart du IVe siècle.

Au contraire, les Actes des fidèles torturés et crucifiés à Samosate durant la persécution de Maximin Galère (308) ont très probablement été rédigés par des témoins oculaires.

L'Église nestorienne constituée en Perse, fut prise, elle aussi, du désir de faire remonter aux Apôtres l'origine de son siège patriarcal. Tel est le but des *Actes de Mar Mari*. Ils ont été rédigés dans la seconde moitié du VIIe siècle, car ils font allusion à la fin de l'empire des Sassanides (652). L'introduction résume la *Doctrine d'Addai* jusqu'à la conversion des Edesséniens. D'Edesse, Addai envoie son disciple Mari évangéliser l'Orient. Mari, après avoir prêché en Assyrie, arrive en Babylonie. A

Dorkoni, il guérit la sœur du roi Artaban, et celle-ci fait bâtir les églises de Dorkoni et de Koké. Avant de mourir, Mari déclare que l'évêque de Koké aura la préséance sur tous les évêques de l'Orient, et il désigne comme successeur son disciple Papa. L'existence de Papa paraît devoir être fixée vers l'an 266; pour combler la lacune entre cette date et la mort de Mari, qu'ils placent à la fin du Ier siècle, les chroniqueurs ont introduit cinq patriarches intermédiaires dont l'existence est fort douteuse. Suivant une autre tradition, inspirée du même dessein que les Actes, Addai lui-même aurait évangélisé la Babylonie, en compagnie de ses disciples Aggai et Mari; ce dernier était un des envoyés d'Abgar à Jésus. Le caractère légendaire de ces récits ne permet aucune déduction historique.

La ville de Maipherkat (appelée par les Grecs Martyropolis et par les Arabes Mayafarikin) avait pour évêque à la fin du IVe siècle, MAROUTA, homme de grande culture littéraire et médecin distingué. A deux reprises au moins, il fut envoyé en ambassade auprès du roi Yazdegerd Ier, par Arcadius et Théodose II. Grâce à ses négociations la paix fut rendue aux chrétiens de la Perse. En 410, il présida à Séleucie, avec le catholicos (patriarche) Isaac, un concile dont les Actes sont insérés dans le *Synodicon* (cf. p. 109).

Ebedjésus connaît de Marouta : un *Livre des Martyrs*; des hymnes sur les Martyrs; une traduction des canons du concile de Nicée, et une histoire de ce concile. Les soixante-treize canons, qui sont les canons vulgairement appelés *arabiques*, et l'Histoire ont été traduits en allemand par Osc. Braun (Munster, 1898), ainsi qu'un *Catalogue des hérésies*, dont Ebedjésus ne parle pas, qui est aussi attribué à Marouta.

Nous avons *Le livre des Martyrs*, tel que l'a connu Ebedjésus. Il forme la première partie du recueil des *Actes des Martyrs orientaux* édité et traduit en latin par

Ev. Assemani (Rome, 1748), d'après deux manuscrits anciens de la Bibliothèque vaticane. Le recueil mis dans ces manuscrits et d'autres sous le nom de Marouta existait certainement dès le Ve siècle. Il renferme de précieuses données pour l'histoire et la géographie de la Perse à l'époque des Sassanides; toutefois, comme la plupart des documents hagiographiques, il ne peut être utilisé sans une prudente mais sévère critique. Dans les manuscrits, la collection est précédée de deux homélies (Assemani n'en a publié qu'une) qui comptent parmi les meilleurs morceaux de la littérature apologétique.

La persécution qui sévit contre les chrétiens de la Perse sous le règne de Sapor II (309-379) était fomentée par les Mages. Il y eut d'abord des persécutions locales; en 318, dans le Beit Garmai; en 327, dans l'Arzanène; en 339, de nouveau dans le Beit Garmai. Ce fut surtout à partir de l'an 340, quand Sapor eut promulgué l'Édit contre les Chrétiens, que la persécution devint plus générale. Elle fut particulièrement violente dans la Susiane, et dans l'Adiabène où elle sévit presque sans interruption de 344 à 376. En 351 eut lieu le supplice des soldats Gèles qui servaient comme mercenaires dans les armées perses; leur pays, le Gilan, plaine sur la côte S.-O. de la mer Caspienne, avait été évangélisé de bonne heure. Vers 360, Sapor s'empara de quelques villes du Beit Zabdai, province frontière de l'empire romain : chaque ville prise était livrée au pillage, les habitants déportés en masse et le clergé massacré.

Ce sont les Actes des principaux martyrs de cette cruelle persécution qui constituent le recueil syriaque attribué à Marouta. Mais il suffit de parcourir l'ouvrage pour constater qu'il est formé par la réunion de pièces rédigées en des lieux et par des auteurs différents. Marouta eut-il réellement quelque part dans la réunion de ces documents, qu'il n'a certainement pas rédigés? Nous sommes réduits à des conjectures. On peut admettre qu'il

voulut réunir, pour les traduire ou les faire traduire en grec, des documents syriaques préexistants ou composés alors sur sa demande. Le règne de Yazdegerd II (438-457) étant postérieur à la mort de Marouta, celui-ci n'a pu écrire l'histoire des martyrs victimes de la seconde persécution. Nous aurions aimé à signaler au moins les plus importants des Actes des Martyrs de la Perse, quel que soit leur auteur; nous ne pouvons entrer ici dans de si grands détails. On trouvera une note sur ce sujet parmi nos appendices (p. 155).

CHAPITRE II

DEUXIÈME PÉRIODE
DU Ve SIÈCLE A L'INVASION ARABE

Orthodoxes : Rabboula, Ibas. — II. *Nestoriens* : Barsauma, Narsès, Paul de Nisibe, Mar Aba, Thomas d'Edesse. Joseph Houzaya, Abraham de Nathpar, Henana, Abraham bar Lipheh, Babai l'Ancien. — III. *Monophysites* : Jacques de Saroug, Philoxène de Mabbourg, Etienne bar Soudaili, Daniel de Salah, Siméon de Beit Arscham, Jean bar Cursus, Paul de Callinique, Sergius de Reschaina, Jacques Baradée, Jean d'Ephèse, Pseudo-Zacharie, Pierre de Callinique.

CETTE seconde période est la plus brillante de l'histoire littéraire des Syriens. Les écoles établies dans les centres intellectuels : Antioche, Edesse, Nisibe, Séleucie du Tigre, furent alors des pépinières d'écrivains nombreux et remarquables par leur talent et leur fécondité. Mais l'unité de la foi qui reliait les Syriens, malgré la division des frontières, devait être bientôt rompue; leurs communautés allaient se partager en deux fractions hostiles. Le concile d'Ephèse (431) condamna Nestorius, patriarche de Constantinople, et sa doctrine des deux personnes du Christ. Les syriens partisans de l'hérétique, favorisés par les circonstances politiques, n'acceptèrent pas la décision et constituèrent alors l'Eglise nestorienne,

qui se propagea surtout dans la région orientale soumise à l'empire des Perses. Le concile de Chalcédoine (451) définit le mode d'union des deux natures, humaine et divine, dans l'unique personne du Christ. La majeure partie des évêques syriens refusa son adhésion au concile. Ils prétendaient s'en tenir strictement à la formule d'origine apollinariste « una natura Verbi incarnata », ardemment patronnée par Cyrille d'Alexandrie. De cette obstination est née l'Église syrienne monophysite, qui se développa principalement dans les contrées de la Syrie et de la Mésopotamie occidentale qui faisaient partie de l'empire de Byzance.

Toute la littérature religieuse des Syriens portera bientôt l'empreinte de cette dualité doctrinale, qui nous invite à parler séparément des écrivains monophysites ou jacobites et des écrivains nestoriens.

I. — Derniers Orthodoxes.

Rabboula. — L'évêque d'Édesse, Diogène, mourut en 411. On lui donna pour successeur le moine RABBOULA, qui allait jouer un rôle important dans la lutte contre le nestorianisme naissant. La vie de Rabboula, véritable panégyrique, fut écrite peu de temps après la mort de l'évêque par un de ses clercs : c'est un très bon morceau littéraire. Elle a été publiée par J. Overbeck (Oxford, 1865) et traduite en allemand par Bickell (Kempten, 1874). Par elle nous apprenons que Rabboula était né à Kenneschrin (Chalcis, près d'Alep), dans une famille noble et riche, que son père était un prêtre païen, et que lui-même n'embrassa le christianisme qu'à l'âge mûr. Après sa conversion, il distribua ses biens aux pauvres et quitta sa femme pour s'adonner à la vie monastique. Il y brilla par ses vertus. Au concile d'Éphèse (431) il embrassa le parti de Jean d'Antioche, mais l'abandonna

bientôt pour suivre saint Cyrille. Il excommunia Théodore de Mopsueste et fut lui-même excommunié par Jean d'Antioche. Ni l'austérité de sa vie, ni sa grande charité ne lui concilièrent l'affection de ses diocésains. Son zèle contre le parti nestorien, très puissant à Édesse, excita le mécontentement du clergé à la tête duquel se trouvait Ibas son futur successeur. Il semble avoir gouverné son diocèse et poursuivi les abus avec une certaine rigueur. Rabboula mourut le 7 août 435.

De sa production littéraire, il nous reste peu de chose. Nous avons une Homélie prononcée dans l'église de Constantinople; elle parle de la sainte Vierge et elle est dirigée contre Nestorius; le texte grec est inconnu, le syriaque a été édité par Overbeck. Une autre, sur le culte des défunts, est encore inédite. Ses Canons, Règles et Avis pour les prêtres et les moines, nous éclairent sur la discipline ecclésiastique des Syriens; ils ont été utilisés par les compilateurs de droit canonique. On trouve également sous son nom quelques hymnes liturgiques dont l'authenticité n'est pas incontestable. Son biographe avait traduit du grec en syriaque « quarante-six lettres aux prêtres, aux princes, aux grands, aux moines ». Parmi celles qui nous sont parvenues dans cette traduction se trouve un fragment de la lettre à saint Cyrille, et la réponse de celui-ci, dans laquelle il appelle Rabboula « colonne et fondement de la vérité »; la lettre que Rabboula adressa à André, évêque de Samosate, pour lui reprocher ses attaques contre les Anathématismes de saint Cyrille, et la réponse d'André s'y trouvent également; et aussi celle qu'il écrivit à Gemellianus, évêque de Perrhê, pour lui signaler l'aberration d'une secte de moines qui prétendaient se nourrir uniquement des espèces eucharistiques et en faisaient un usage profane. Il y est dit que l'eucharistie était figurée par les azymes (de la loi ancienne). Assemani qui a édité ce passage, l'a intentionnellement falsifié pour y trouver une preuve

de l'usage liturgique du pain azyme chez les syriens du ve siècle: il a ainsi induit en erreur plusieurs écrivains postérieurs qui n'ont pu soupçonner sa fraude et ont de bonne foi répété l'assertion.

Rabboula avait traduit du grec quelques œuvres de saint Cyrille, notamment le traité *De la vraie foi à l'empereur Théodose*, dont il avait reçu une copie de Cyrille lui-même. Cette version nous est parvenue. Nous avons dit (p. 20) les efforts qu'il fit pour substituer au Diatessaron, dans l'usage des églises, la version Simple des Ecritures.

Ibas. — Après la mort de Rabboula, les sympathies du clergé édessénien pour le nestorianisme se manifestèrent librement sous l'épiscopat de son successeur, IBAS. A l'Ecole des Perses, où il avait enseigné, Ibas, avec le concours de ses disciples Coumi et Probus, avait traduit en syriaque les Commentaires de Théodore de Mopsueste, les œuvres de Diodore de Tarse et les ouvrages d'Aristote. Devenu évêque, il écrivit à Maris, métropolitain de Rewardaschir, une *Lettre* fameuse qui, après avoir été l'objet d'ardentes controverses, fut définitivement condamnée au ve concile œcuménique (553). Il donnait à son correspondant des détails sur la réconciliation de Jean d'Antioche avec Cyrille; il paraissait suspecter l'orthodoxie de ce dernier, ou tout au moins de ses écrits, déplorait la condamnation de Nestorius et faisait l'éloge de Théodore. De plus, il avait refusé de souscrire à la célèbre lettre de Proclus aux Arméniens, et on le soupçonnait d'avoir traduit et répandu les passages favorables à Nestorius contenus dans les objections des Arméniens. Accusé par quatre de ses clercs, à cause de sa Lettre, il fut acquitté aux conciles de Tyr et de Beyrouth; mais au second concile (Brigandage) d'Ephèse (449) il fut condamné, avec Flavien de Constantinople, Théodoret et cinq autres évêques. Notons en passant que

les Actes du *Latrocinium Ephesinum*, détruits par ordre de l'empereur Marcien, ont été retrouvé dans une traduction syriaque qui nous est parvenue (avec quelques lacunes) dans un manuscrit du VIe siècle. Ils ont été publiés par Perry et de nouveau, avec traduction allemande, par J. Flemming (Berlin, 1917).

Ibas fut exilé, et remplacé à Edesse par Nonnus. Deux ans plus tard, il fut rétabli sur son siège, par le concile de Chalcédoine, et l'occupa jusqu'à sa mort (28 octobre 457). La lettre à Maris nous est connue seulement par la version grecque insérée dans les Actes du concile (Mansi, t. VII, p. 241); des autres écrits attribués à Ibas : un commentaire sur les Proverbes, des Homélies, des Hymnes, un ouvrage de controverse, rien ne nous est parvenu.

De Coumi et de Probus, associés à l'œuvre littéraire d'Ibas, nous savons fort peu de choses. PROBUS « prêtre, archidiacre et archiatre » d'Antioche, s'adonna spécialement à la traduction et au commentaire d'ouvrages philosophiques (Isagoge, Herméneutique, Premiers analytiques). COUMI passe pour avoir traduit le commentaire sur l'Épître aux Romains, et le grand traité sur l'Incarnation (inhumanatio), en quinze livres, de Théodore de Mopsueste. Cet ouvrage n'est connu que par un petit nombre de passages choisis par les adversaires de Théodore, et cités en dehors de leur contexte. On apprit avec plaisir qu'un exemplaire de la traduction syriaque avait été découvert par Mgr Scher, évêque de Séert; mais l'évêque fut massacré par les Turcs et sa demeure incendiée pendant la grande guerre.

MARIS, le correspondant d'Ibas, est appelé, dans le texte grec donné par Mansi, évêque de Beit Ardaschir; il faut corriger cette leçon en Rewardaschir. Ebedjésus lui attribue différents ouvrages dont il ne nous reste rien : un commentaire sur Daniel; un livre contre les Mages de Nisibe, c'est à-dire contre les sectateurs du mazdéisme, et

une explication des Lettres, également perdues, d'Acace évêque d'Amid. Ce dernier personnage, indubitablement favorable au nestorianisme, est surtout célèbre par son ardente charité qui le poussa à vendre les vases sacrés pour racheter les captifs, et lui valut d'être inscrit au Martyrologe romain (9 avril). Il vivait sous les empereurs Honorius et Théodose (408-423), et ne doit pas être confondu avec le patriarche nestorien du même nom (cf. p. 51).

II. — Les Nestoriens.

L'Ecole des Perses, à Édesse, véritable foyer de nestorianisme, ne fut définitivement supprimée qu'en 489, par ordre de l'empereur Zénon. Mais déjà les partisans d'Ibas, après la mort de l'évêque (457), avaient été chassés et s'étaient retirés en Perse, où presque tous devinrent évêques. Nous en trouvons plusieurs parmi les signataires du synode de 486. Dans une lettre célèbre écrite vers 510 un écrivain monophysite, dont nous reparlerons (p. 69), Siméon de Beit-Arscham, partial et injuste pour ses adversaires, mais bien informé, a rappelé les noms des expulsés et les sobriquets qu'on leur donnait dans l'Ecole. De ce nombre étaient Acace, surnommé « étrangleur d'oboles », qui devint patriarche; Barsauma « nageur entre les roseaux », qui fut évêque de Nisibe; Mana « le buveur de lessive », évêque de Rewardaschir; Jean « le sanglier », de Karka de Beit Selok; Michée « Dagon », de Laschôm; Paul « le faiseur de haricots », de Karka de Lidan; Abraham « le chauffeur de fours », du Beit Madayé. Narsès « le lépreux », demeura à Nisibe où, de concert avec Barsauma, il organisa l'Ecole de cette ville, qui remplaça celle d'Édesse et devint le centre le plus important de l'enseignement chez les Syriens orientaux.

Barsauma. — BARSAUMA avait gagné la faveur du roi Péroz (457-484) qui, semble-t-il, lui confia même le gouvernement de la ville et de son territoire; ce qui expliquerait comment il avait à sa disposition des troupes à l'aide desquelles il propagea ses doctrines par une violence inouïe, dont les monophysites surtout eurent à souffrir. L'activité de sa vie lui laissa peu de loisir pour l'étude. Il nous reste quelques fragments des Actes du Concile qu'il tint à Beit Laphat en 484, en rébellion contre le patriarche Baboui, et des Lettres de rétractation adressées à Acace, successeur de Baboui. On lui attribue aussi des oraisons funèbres, des hymnes et une Liturgie. Il mourut entre les années 491 et 496, universellement détesté à cause de son despotisme.

Narsès. — NARSÈS était né à Maalta, au nord-est de Mossoul. La première partie de sa vie se passa tranquillement à l'Ecole d'Édesse. Il y était depuis vingt ans lorsqu'il en fut expulsé en 457. Suivant Barhébréus, il vécut encore cinquante ans, durant lesquels il dirigea l'Ecole de Nisibe, sauf pendant une discorde, de courte durée, avec l'évêque Barsauma. Narsès jouissait auprès de ses concitoyens d'une grande réputation de sainteté. Les auteurs nestoriens ignorent son sobriquet de « lépreux »; ils l'appellent « le docteur admirable, la langue de l'Orient, la harpe de l'Esprit saint ». Ses ouvrages sont nombreux; l'élégance et la beauté du style sont proclamées par tous les Syriens. Ebedjésus lui attribue des Commentaires sur les livres historiques de l'Ancien Testament, sur l'Ecclésiaste et sur les Prophètes. Il avait composé, dit-on, trois cent soixante discours poétiques sur le mètre de sept et surtout de douze syllabes. Il est aussi l'auteur d'ouvrages liturgiques (hymnes, cantiques, explications sur les sacrements, etc.), et d'un livre intitulé *De la corruption des mœurs*, dans lequel il déplorait la dépravation de son siècle et adressait de vifs reproches à

l'évêque Barsauma, avec lequel il s'était brouillé au sujet d'une concubine que ce dernier avait amenée à Nisibe. Narsès mourut dans les premières années du VIe siècle, au plus tard en 507. Toutes ses œuvres sont imprégnées des doctrines nestoriennes. Un certain nombre de ses Homélies ont été publiées; une collection de quarante-sept homélies et de dix cantiques a été imprimée à Mossoul en 1905, par les soins de A. Mingana.

Beaucoup d'hymnes de Narsès ont trouvé place dans les offices liturgiques des Nestoriens, et même dans les offices catholiques, soit anonymes soit sous des noms d'emprunt. Nous ne goûtons pas autant que les Orientaux la prolixité de l'auteur, qui devient fastidieuse dans une traduction, mais il faut reconnaître que le style original est d'une parfaite correction et que, de ce point de vue, Narsès doit prendre place parmi les bons auteurs syriens.

Acace. — La renommée de Narsès a éclipsé celle des autres docteurs chassés avec lui de l'École d'Édesse. Nous connaissons les œuvres de quelques-uns d'entre eux :

ACACE, fut élu patriarche de Séleucie à la mort de Baboui (484); il vécut jusqu'en 496. Vers l'an 486, il fut envoyé en ambassade par le roi Balasch à l'empereur Zénon. Ce patriarche composa des homélies sur le jeûne et la foi, des traités contre les Monophysites, et il traduisit en persan, pour le roi Kawad, le traité sur la foi de l'évêque de Nisibe, Elisée ou Osée. Assemani a voulu, bien à tort, présenter Acace comme orthodoxe. Nous avons les Actes du Synode qu'il tint en 485. Sa profession de foi est nettement nestorienne. Dans le domaine de la discipline, ses canons autorisent le mariage des évêques, des prêtres et des diacres, même après l'ordination, et aussi celui des moines, qui peuvent librement abandonner leur état.

MANA, qui avait traduit à Édesse du grec en syriaque

les principaux ouvrages de Diodore de Tarse et de Théodore de Mopsueste, s'occupait, dit-on, à traduire en pehlvi des livres syriaques, lorsqu'il fut devenu évêque de Rewardaschir.

Au commencement du VIe siècle, les chrétientés de la Perse étaient presque unanimement acquises à la doctrine des deux natures et deux personnes. Nous connaissons beaucoup d'écrivains nestoriens de cette époque par le Catalogue d'Ebedjésus; mais, nous l'avons dit, il ne donne que leur nom et la liste partielle de leurs œuvres. Nous nous bornerons à citer les auteurs les plus célèbres et les ouvrages les plus importants.

Paul de Nisibe. — PAUL, qui occupait alors le siège épiscopal de Nisibe, avait lui-même enseigné dans l'École. Ebedjésus lui attribue des Lettres, une Controverse avec l'empereur, qui fut vraisemblablement une apologie du nestorianisme adressée à Justinien, et un Commentaire sur l'Écriture sainte. Ce dernier livre pourrait être l'ouvrage auquel fait allusion Junilius Africanus, qui rencontra l'auteur à Constantinople vers 527, s'il est vrai, comme on l'a supposé avec grande probabilité, que Paul de Nisibe est le même que Paul le Perse, ou Paul de Basra, auteur d'un *Traité sur la logique d'Aristote*, adressé au roi Chosroès. Ce traité a été publié et traduit par Land (Leide, 1875). Paul de Nisibe mourut en 571. Quoi qu'il en soit de l'identité des deux Paul, l'ouvrage de Junilius (*Patr. lat.*, t. LXVIII) est un précieux témoin de la méthode exégétique en usage à Nisibe au VIe siècle.

Le successeur de Narsès dans la direction de l'École de Nisibe fut son neveu ABRAHAM, auteur de Commentaires bibliques et d'hymnes; une de celles-ci est insérée dans le bréviaire nestorien : c'est tout ce qui nous reste de ses œuvres.

Nous avons encore les *Règles* qu'un autre ABRAHAM,

originaire de Kaschkar (al-Wâsit), avait établies en 571 pour le monastère, connu sous le nom de Grand-Couvent, qu'il fonda sur le mont Izla, près de Nisibe. Elles furent renouvelées, en 588, par Dadjésus son successeur. Nous avons publié et traduit en latin ces deux documents (Rome, 1898).

Un troisième ABRAHAM, surnommé Bar Cardahé (fils des forgerons), vivait vers la même époque; il est l'auteur d'homélies, de discours consolatoires (pour l'office des défunts), de sermons et d'une lettre contre un certain Schisban, probablement un mage.

Mar Aba. — MAR ABA était persan d'origine et professait le magisme. Converti par un miracle, il reçut le baptême à Hirta, et passa de là à l'Ecole de Nisibe. Plus tard, il se rendit à Édesse où il apprit la langue grecque d'un certain Thomas, son disciple. Avec celui-ci, il entreprit de visiter la Palestine et l'Égypte, puis la Grèce et Constantinople. Ils se trouvaient dans cette capitale vers l'an 525, comme en témoigne sa rencontre avec Cosmas Indicopleustes. Thomas y mourut. Aba, pour n'être pas contraint à anathématiser Nestorius, s'enfuit et revint enseigner à l'École de Nisibe. A la mort du catholicos Paul (536), il fut élu pour lui succéder. Il fonda alors ou restaura l'École de Séleucie, dans laquelle il enseigna lui-même. Il eut le courage d'écrire et de prêcher contre la doctrine de Zoroastre; il attira ainsi sur lui la colère de Chosroès Ier, qui l'exila et détruisit l'église de Séleucie. Le catholicos (c'est le titre que les Nestoriens donnent à leur patriarche) étant revenu dans la ville, fut saisi par ordre du roi et jeté en prison. Il mourut en 552. Son patriarcat fut un des plus agités, et aussi des plus glorieux, de l'Église nestorienne qui l'honore comme un saint.

Ebedjésus attribue à Mar Aba une version intégrale de l'Ancien et du Nouveau Testament; il l'aurait exé-

cutée sur le grec, à Édesse ou à Alexandrie. Ce serait le seul exemple d'une tentative de revision des Ecritures faite par les Nestoriens, toujours fidèles à la version Simple; mais l'existence de cette nouvelle version demeure pour nous très problématique. On lui attribue également des Commentaires sur la Genèse, les Psaumes, les Proverbes et plusieurs Épîtres de saint Paul. On a de lui plusieurs Lettres; cinq d'entre elles relatives à des questions de discipline se trouvent dans la collection des Synodes (cf. p. 109). Ce sont des documents d'une grande importance pour l'histoire de l'église orientale et pour la connaissance de la situation des chrétiens vis-à-vis du pouvoir civil dans l'empire perse à cette époque troublée. Nous avons quelques hymnes mises sous son nom, mais rien de ses Homélies, ni de ses Règles pour le Psautier. Il fit de la Liturgie de Théodore de Mopsueste la traduction qui est encore en usage chez les Nestoriens, et aussi chez les Chaldéens catholiques. Ces derniers ont pu la conserver en substituant à l'appellation de « messe de Théodore » celle de « troisième messe ». La vie de Mar Aba que nous possédons, et dans laquelle les données chronologiques font défaut, n'est pas de beaucoup postérieure à son héros; elle renferme d'intéressants détails sur l'organisation de l'administration sassanide; mais elle aurait besoin d'un examen critique sérieux. Le texte a été publié par P. Bedjan (Paris, 1895).

Thomas d'Édesse. — THOMAS D'ÉDESSE, le compagnon de Mar Aba, a été parfois regardé comme jacobite, parce qu'on l'a confondu à tort avec Thomas d'Héraclée. Ebedjésus lui attribue un traité sur la Nativité et un autre sur l'Epiphanie (tous deux conservés), une lettre sur les chants d'église, des homélies, des discussions contre les hérétiques. Le traité sur la fête de la Nativité a été publié et traduit en latin par J. Carr (Rome, 1898).

Théodore. — THÉODORE, créé métropolitain de Merv par Mar Aba, en 550, avait écrit un Commentaire sur les Psaumes; mais il s'adonna surtout à l'étude de la philosophie péripatéticienne, et fut très lié avec le monophysite Sergius de Reschaina (cf. p. 71), qui lui dédia quelques-uns de ses ouvrages. Ebedjésus attribue à Théodore des *Solutions à dix questions de Sergius*, et aussi un poème sur saint Eugène, le légendaire fondateur du monachisme oriental; mais cette dernière composition ne peut être antérieure au XIIe siècle.

Gabriel. — Il ne nous reste rien des ouvrages de GABRIEL, frère de Théodore de Merv, qui fut évêque d'Hormizdardaschir. Il avait écrit des livres de controverse contre les Manichéens et les Chaldéens (Mazdéens), et environ trois cents chapitres sur des questions difficiles de la Bible.

Jean. — Les successeurs d'Abraham dans la direction de l'École de Nisibe furent Jean et Joseph. JEAN écrivit des Commentaires bibliques, qui sont perdus, de même que ses traités de controverse contre les mages, les juifs et les hérétiques. Il avait aussi rédigé un volume de *Questions sur l'Ancien et le Nouveau Testament*, et composé diverses hymnes. On lui attribue, sans preuve suffisante, un discours *Sur la peste de Nisibe*, terrible fléau qui ravagea la contrée pendant vingt-cinq ans (552-578), à l'occasion duquel furent institués les trois jours de pénitence encore observés dans l'Église nestorienne sous le nom de « Rogations des Ninivites ».

Joseph. — JOSEPH, surnommé Houzaya, du nom de son pays d'origine, le Houzistan, est l'auteur du plus ancien traité de *Grammaire* dont il soit question dans la littérature syriaque, et d'un livre sur les « mots équivoques », c'est-à-dire qui s'écrivent avec les mêmes lettres

et ont un sens différent. Il est aussi présenté comme l'inventeur du système de ponctuation et de vocalisation en usage chez les Nestoriens, élaboré à l'instar des signes massorétiques. Joseph mourut avant 580.

Jésuyab. — Un disciple d'Abraham, JÉSUYAB, devint évêque d'Arzoun, et ensuite, par l'influence du roi Hormizd IV, fut élu patriarche (581). Au début de son règne, Chosroès II, fils et successeur d'Hormizd, lui témoigna aussi ses faveurs, de même que le roi arabe de Hirta (al-Hirah), Nouman ibn al-Moundir, récemment converti au christianisme. Le patriarche mourut en 595. Nous avons encore quelques-unes de ses vingt-deux *Questions relatives aux sacrements*, et les Actes d'un synode qu'il tint en 588. Ils sont suivis d'une *Lettre à Jacques év. de Darai*, qui roule aussi sur des questions liturgiques et canoniques. Jésuyab avait composé un traité contre Eunomius, un autre contre un évêque hérétique, et une Apologie adressée à l'empereur Maurice. Ces trois ouvrages sont perdus.

Bar Edta. — BAR EDTA, condisciple d'Abraham de Kaschkar, et fondateur d'un couvent célèbre dans la région de Marga, écrivit une *Histoire ecclésiastique* à laquelle Thomas de Marga (cf. p. 110) fit de larges emprunts.

Dadjésus. — DADJÉSUS quitta l'école d'Arbèles pour se rendre au Grand-Couvent d'Izla. Il en devint le supérieur. Nous avons signalé les *Règles* qu'il promulgua pour ce monastère, en 588. Il est l'auteur d'Homélies et d'un Traité de la vie monastique. Il avait annoté les œuvres d'Isaac de Scété, et *Le Paradis des moines occidentaux*, titre qui désigne vraisemblablement l'œuvre de Palladius.

Meschihazeka. — De MESCHIHAZEKA, auteur d'une *Histoire ecclésiastique*, nous ne savons rien. Son ou-

vrage a été retrouvé dans un manuscrit incomplet qui a
été publié par M. Mingana (Mossoul, 1908), et traduit
en allemand par Ed. Sachau (Berlin, 1908). Il comprend
une série de notices, en partie légendaires, sur les vingt
premiers évêques d'Arbèles. Comme il y est parlé du
patriarche Mar Aba, l'auteur ne peut pas être antérieur
à la fin du VIe ou au début du VIIe siècle.

Vers la même époque se fixe la rédaction de l'*Histoire
de la ville de Beit Selok*, et de ses martyrs mis à mort
durant la persécution de Yazdegerd II (446). Malgré ses
contradictions et ses anachronismes évidents, ce docu-
ment, probablement rédigé à Édesse, contient des détails
précis puisés à des sources anciennes.

Abraham de Nathpar. — ABRAHAM de Nathpar, un
des plus anciens parmi les auteurs ascétiques des Nesto-
riens, vivait vers la fin du VIe siècle. Originaire de l'Adia-
bène, il visita les communautés pachomiennes d'Égypte,
et revint vivre en ermite dans son pays. Ebedjésus dit
qu'il écrivit différents traités sur la vie monastique;
quelques-uns se trouvent insérés, dans les manuscrits,
parmi les appendices au *Paradis* d'Ananjésus (cf. p. 100).
Un seul a été publié. Une notice anonyme le fait aussi
auteur d'un commentaire sur l'Évangile et de traités
contre les hérésies.

Grégoire. — A la suite d'Abraham, le Catalogue
d'Ebedjésus place GRÉGOIRE le moine, persan d'origine,
qui passa quelque temps en Chypre et revint terminer
sa vie au mont Izla. On lui attribue un traité sur la vie
monastique et trois Lettres. L'une est adressée à un jeune
moine nommé Épiphane, qu'Assemani veut identifier
avec le célèbre évêque de Salamine (mort en 408). J'ai
peine à croire que l'auteur fût aussi ancien, et n'appartînt
pas à la confession nestorienne. Le nom de Grégoire a
plus d'une fois donné lieu à des confusions.

Henana. — Un des plus célèbres personnages de la seconde moitié du VIe siècle fut HENANA, qui vécut jusque sous le patriarcat de Sabarjésus (596-604). Originaire de l'Adiabène, il enseignait à l'École de Nisibe du temps du patriarche Ezéchiel (570-581). Il se signala par ses innovations. Dans l'explication des Écritures, il abandonna les interprétations de Théodore de Mopsueste pour suivre les opinions de saint Jean Chrysostome. Son enseignement fut le point de départ, dans l'Église nestorienne, de luttes intestines dont les monophysites surent habilement profiter. Censurées par Jésusyab Ier, les doctrines de Henana furent solennellement condamnées dans le concile tenu par Sabarjésus en 596. En quoi consistaient-elles essentiellement? Nous ne pouvons l'apprendre de l'auteur lui-même, car aucun de ses ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous.

Babai, dans la vie du martyr Georges (cf. p. 61) met dans la bouche d'un moine un exposé des doctrines de Henana. D'après lui, Henana était « chaldéen », c'est-à-dire fataliste, « tout étant conduit par les astres »; comme Origène « le païen des païens », il disait que tous les hommes participent à la nature de Dieu, niait la résurrection des corps et n'admettait de salut que pour les âmes; il était hérétique, enseignant « deux natures et une personne dans l'union », et refusant de proclamer, avec Nestorius et Théodore, « deux natures et deux hypostases dans l'unique personne du Christ Fils de Dieu ». Quoi qu'il en soit des autres points, la doctrine christologique que Babai attribue à Henana paraît, comme celle de Sahdona, singulièrement rapprochée de l'orthodoxie. D'après Ebedjésus, Henana avait écrit des commentaires sur divers livres de l'Ancien Testament, sur l'Évangile selon saint Marc, et sur les Épîtres de saint Paul; une Exposition du symbole de Nicée, une autre de la liturgie sacramentaire, et divers discours ou antiennes pour certaines fêtes de l'année. Nous avons les *Statuts* de l'École,

revisés par lui, et promulgués en 590. Ils ont été édités par Ign. Guidi (Rome, 1890).

L'*Histoire de Sabarjésus* rédigée par un moine nommé PIERRE, est une biographie où la légende tient plus de place que l'histoire. Sabarjésus, ancien pasteur de troupeaux, originaire de Pérozadad, avait fréquenté l'École de Nisibe sous la direction d'Abraham. Il devint évêque de Laschom et, en 596, à l'âge de quatre-vingts ans, il fut élu patriarche, sur l'ordre de Chosroès II. Il accompagna ce prince dans une expédition, et mourut à Nisibe, pendant le siège de Dara (604). On lui a attribué à tort une Histoire ecclésiastique. Nous avons les Actes de son synode, et une lettre de lui aux moines du couvent de Bar Qaiti, des messaliens qu'il avait ramenés à la discipline.

Nathanaël. — NATHANAËL, évêque de Siarzour, qui assista au synode de 605, avait composé un Commentaire sur les Psaumes, dont l'introduction seule nous est conservée. Il publia aussi des traités polémiques contre les mages. A l'instigation de ceux-ci, Chosroès le fit crucifier (vers 611).

Barhadbeschabba. — Disciple de Henana à l'École de Nisibe et ensuite évêque de Holvan, BARHADBESCHABBA écrivit *Sur la fondation des Écoles* un traité, moitié historique, moitié théologique, qui est parvenu jusqu'à nous.

Sourin. — SOURIN « l'interprète » serait l'auteur, d'après le catalogue d'Ebedjésus, d'un traité contre les hérétiques, de questions et de démonstrations. Il enseignait à Nisibe vers la fin du siècle. Assemani l'a identifié à tort avec Sourin, évêque de Nisibe, qui se fit nommer patriarche par l'émir arabe en 754, et fut aussitôt déposé.

Abraham bar Lipheh. — ABRAHAM, originaire du Qatar, devait vivre au début du VIIe siècle, car il ne fait

aucune allusion à la réforme liturgique de Jésusyab III dans son *Explication des Offices;* explication mystique ou symbolique, remarquable par sa simplicité. Dans la forme où il nous est parvenu, ce traité semble être l'abrégé, ou une partie seulement, d'un ouvrage plus étendu; on n'y trouve pas toutes les citations faites sous le nom de Bar Lipheh par le pseudo-Georges (p. 115). Il a été édité et traduit en latin par D. Connolly.

Babai le nisibien. — Descendant de persans établis à Nisibe par Sapor, BABAI se fit disciple d'Abraham de Kaschkar (mort en 588) et fonda plus tard un couvent dans la montagne d'Izla. On lui attribue des discours, des hymnes sur la pénitence, des Lettres, des cantiques, des histoires, des instructions. Assemani, en commentant la notice du Catalogue, confond Babai de Nisibe avec Babai de Gebilta et un autre Babai, scribe du gouverneur de Hira, auteur de livres ascétiques, d'après Jésudenah. Les copistes ont dû faire souvent la même confusion. Mais de tous les Syriens qui portent le nom de Babai, le plus illustre est un autre disciple d'Abraham de Kaschkar, celui qu'on appelle Babai le Grand ou BABAI L'ANCIEN.

Babai l'Ancien. — Il naquit au village de Beit Ainâtha, dans la Zabdicène. Après avoir étudié et enseigné dans le xénodochion de Nisibe, il se mit, au mont Izla, sous la direction d'Abraham. Par la suite, il revint fonder dans son pays natal un couvent et une école, puis retourna au Grand-Couvent d'Izla. A la mort de Dadjésus, il fut choisi pour gouverner ce monastère. L'Église nestorienne était alors sous le coup de la persécution. Elle demeura sans chef depuis la mort de son patriarche Grégoire (607) jusqu'à celle du roi Chosroès II (628). Pendant cette période difficile Babai, institué par les métropolitains visiteur général, fut le soutien de la foi par l'action et par la plume. On ne lui attribue pas moins de quatre-vingts

ouvrages. Le plus important de ceux qui sont conservés est le livre *De l'union* (de la divinité et de l'humanité), ou exposé systématique de la théologie nestorienne. Il a été publié et traduit en latin par A. Vaschalde (Paris, 1915). Babai avait composé un commentaire sur l'Écriture; plusieurs traités relatifs à certaines fêtes de l'année liturgique; des règles pour les novices et les religieux. Quelques hymnes insérées dans l'office nestorien lui sont attribuées; ses traités de controverse et ses lettres à Joseph Hazzaya sont perdus, mais nous avons son long commentaire sur les *Centuries* d'Evagrius, et une partie de celui sur les œuvres de Marc l'ascète. Il écrivit des biographies (Matthieu l'ermite, Abraham de Nisibe, Gabriel de Kaschkar, etc.), et une histoire des partisans de Diodore de Tarse. Nous lui devons aussi la Vie du persan Mihramgouschnasp, qui prit au baptême le nom de Georges, et fut martyrisé en 615; le texte de cette Vie a été publié par Bedjan (Paris, 1896) et traduite en allemand par Braun. Elle renferme des notices fort importantes pour l'histoire de l'Église nestorienne, surtout au point de vue doctrinal. On y trouve le meilleur exposé des enseignements de Henana, et leur réfutation, du point de vue nestorien. Babai ne fut probablement pas étranger à la rédaction de la supplique que les évêques présentèrent au Roi dans leur assemblée, en 612, pour obtenir l'autorisation d'élire un patriarche. Nous avons donné les Actes de cette assemblée, comme appendice au synode de Grégoire Ier, dans notre édition du Synodicon (cf. p. 109). La démarche n'eut aucun succès; l'autorisation ne fut accordée qu'en 628, après l'avènement de Cawad II.

III. — Les monophysites.

Pendant que les Nestoriens s'établissaient dans les régions de la Perse, les monophysites continuaient à défendre énergiquement et à propager leurs doctrines. Le plus illustre et le plus érudit d'entre eux est incontestablement Sévère d'Antioche (512-518), le premier de la série des patriarches jacobites. Tous ses ouvrages furent écrits en grec. Le succès de la propagande en Syrie est dû à la diffusion des ouvrages rédigés dans la langue populaire qui fut admirablement maniée à la fin du ve siècle par deux brillants écrivains : Jacques de Saroug et Philoxène de Mabboug, que l'Église monophysite honore comme des saints.

Jacques de Saroug. — JACQUES, né en 452, à Kourtam, village de Mésopotamie, sur l'Euphrate, étudia dans la célèbre Ecole des Perses à Édesse. A l'âge de vingt-deux ans il fit paraître sa première composition poétique *Sur le char d'Ezéchiel*. Il devint chorévêque de Haura, dans le district de Saroug. En 519, à l'âge de soixante-huit ans, il fut sacré évêque de Batnan, siège épiscopal de ce même district; il mourut en 521. Nous avons sur lui deux courtes biographies et un long panégyrique en vers, trois écrits dans lesquels l'imagination a plus de part que l'histoire. Le premier est faussement attribué à Jacques d'Édesse, le second est anonyme et le troisième se donne comme l'œuvre d'un de ses disciples nommé Georges.

C'est surtout par ses poésies que Jacques de Saroug excita l'admiration des Syriens : ils l'appellent « la flûte du saint Esprit, la harpe de l'Eglise orthodoxe ». Au dire de Barhébréus, ses homélies métriques étaient au nombre de sept cent soixante; il nous en est parvenu environ deux cent cinquante, dans de nombreux manuscrits qui présentent d'assez notables variantes, preuve qu'elles ont

été souvent recopiées et retravaillées. Elles sont écrites en vers de douze syllabes, et généralement assez longues; il y en a qui comptent jusqu'à trois mille vers. Elles ont pour sujet les principaux événements de l'Ancien et du Nouveau Testament; la foi et les vertus; les panégyriques des apôtres, des martyrs, et de saints célèbres en Orient (Addai, Georges, Sergius et Bacchus, Siméon stylite, les Sept Dormants, les martyrs d'Édesse, ceux de Sébaste, etc.). Jacques a mis en vers à peu près toutes les légendes syriennes relatives à la Vierge Marie, à l'Invention de la Croix, à l'apôtre saint Thomas, à la conversion du roi Abgar. Les cinq volumes des *Homiliæ selectæ* publiés par P. Bedjan (Paris, 1905-1910), donnent le texte, sans traduction, de cent quatre-vingt-quinze poèmes.

Beaucoup moins considérables par leur étendue, sont les écrits en prose de l'évêque de Saroug. On cite parmi eux : une Liturgie, un ordre du baptême, six homélies festales, des sermons sur le péché et sur la pâque, des oraisons funèbres, et des Lettres. Celles-ci constituent pour nous la partie la plus intéressante de son œuvre. Des trente-cinq lettres qui nous restent, trois sont adressées à Lazare, archimandrite du couvent de Mar Bassus, près d'Apamée : l'auteur y professe la doctrine monophysite et anathématise expressément le concile de Chalcédoine. Son orthodoxie énergiquement défendue par Assemani n'est plus soutenable. Parmi ses autres épîtres arrivées jusqu'à nous, on note une lettre de consolation aux chrétiens de Nedjran, qui avaient subi la persécution du roi Dhou-Nowas; une autre aux habitants d'Édesse menacée par les Perses; une autre à Paul d'Édesse chassé en exil; une à un certain Philothée, dans laquelle il raconte l'histoire de Mar Hanina (mort en l'an 500); une à Bar Soudaili. Une édition complète des *Lettres* vient d'être commencée par M. Olinder; elle sera accompagnée d'une traduction latine.

Siméon. — L'évêque de Saroug visita un jour son modeste émule, le diacre SIMÉON, un potier du village de Gaschir. Siméon composait de petites hymnes religieuses, d'une facture assez libre, que les Syriens appellent « koukayata » (quelque chose comme « poteries »). Neuf de ces hymnes, sur la Nativité de Notre-Seigneur, sont conservées et ont été publiées par S. Euringer (Leipzig, 1913); d'autres se trouvent insérées dans les livres liturgiques.

Philoxène.—PHILOXÈNE (en syriaque Aksenâyâ) naquit en Perse, à Tahal, dans la province de Beit Garmai, un peu avant le milieu du Ve siècle. Avec un de ses frères, nommé Addai, il étudia dans l'École d'Édesse, sous l'épiscopat d'Ibas. Ayant embrassé la doctrine monophysite, il en devint le propagateur le plus ardent en Syrie et en Mésopotamie, et sut gagner la faveur des moines. Le patriarche orthodoxe d'Antioche, Calandion (482-485), le chassa de son diocèse qu'il troublait par ses prédications; mais quand le patriarche, qui refusait de souscrire à l'hénoticon de Zénon, eut été exilé en Egypte, l'intrus Pierre le Foulon ordonna Philoxène évêque Mabboug (l'antique Hierapolis, auj. Membidj), en 485. Tous les efforts du nouvel évêque tendirent à faire admettre l'hénoticon et à faire abroger le concile de Chalcédoine. C'est à son instigation, semble-t-il, que l'évêque d'Édesse, Cyrus, obtint de Zénon la suppression de la célèbre École (489). Dix ans plus tard, Philoxène se rendit à Constantinople pour exciter l'empereur Anastase contre Flavien d'Antioche, successeur du monophysite Palladius. La guerre avec les Perses détourna momentanément l'empereur des controverses théologiques. Aussitôt la paix rétablie, Philoxène se rendit de nouveau dans la capitale, et finit par obtenir l'exil de Flavien. Onze évêques s'assemblèrent avec lui, à Antioche, et choisirent comme patriarche le fameux moine Sévère (512). A l'avè-

nement de l'orthodoxe Justin (518), un revirement se produisit et les évêques monophysites furent expulsés de leurs sièges. Philoxène fut expédié d'abord à Philippopolis, en Thrace, puis de là à Gangres, en Paphlagonie. Il y mourut, vers 523, asphyxié par la fumée dans la chambre où il était enfermé.

Ce personnage, qui a joué un rôle si actif dans les origines de l'Eglise monophysite, fut un écrivain fécond et de talent. Assemani, qui n'a guère de sympathie pour l'hérétique, ne peut s'empêcher de le placer, au point de vue du style, parmi les meilleurs auteurs syriaques. Chez lui « l'exquise pureté de la langue n'est pas inférieure à l'éloquence et à l'énergie du style » (Guidi). Son œuvre littéraire, fort appréciée de ses compatriotes, nous est parvenue en grande partie. Toutefois, de ses commentaires des Evangiles nous n'avons que des fragments sur saint Matthieu et saint Luc, dans un manuscrit incomplet, écrit du vivant même de l'auteur, en 511. Un autre manuscrit, qui n'est pas beaucoup plus récent, contient ses commentaires sur des passages choisis des Evangiles, notamment sur le prologue de saint Jean. Est-ce son œuvre propre ou une compilation tirée de ses livres? Nous ne saurions le dire. On lui attribue trois Liturgies, un Rite de baptême et des prières eucharistiques. Ses ouvrages dogmatiques sont de grande importance. Deux surtout méritent d'être signalés : un traité de la Trinité et de l'Incarnation, en trois livres, et un traité sur l'expression « Une personne de la Trinité s'est incarnée et a souffert », en dix dissertations. Ces deux ouvrages sont, en ce qui concerne l'Incarnation, la base de la doctrine monophysite; ils développent la théorie que les Jacobites postérieurs ont concrétisée dans les formules *una natura duplex* et *natura ex duabus composita*. Le premier a été édité avec traduction latine par A. Vaschalde (Paris, 1907). Au second traité sont jointes une réponse aux objections d'un adversaire anonyme et une série de

témoignages patristiques destinés à justifier l'emploi de la formule adoptée. Nous avons encore plusieurs traités, de moindre étendue, contre diverses hérésies, notamment contre les Eutychéens et contre les Nestoriens, nom sous lequel il comprend, avec les disciples de Nestorius, le pape saint Léon et les partisans du concile de Chalcédoine.

Philoxène est aussi l'auteur de treize homélies sur la vie religieuse, qui ont été publiées et traduites en anglais par W. Budge (Londres, 1894). Ces discours ont uniquement pour objet la perfection chrétienne; on n'y trouve aucune allusion aux controverses dogmatiques. Le copiste qui a réuni les homélies leur a donné comme titre : « Traités sur la rectitude des mœurs, qui enseignent le cours entier de la discipline; comment on commence à devenir le disciple du Christ; par quelles règles on se forme à l'amour spirituel; comment naît la perfection qui nous rend semblables au Christ selon la parole de l'apôtre Paul ». La première homélie sert de prologue; les douze autres traitent de la foi, de la simplicité, de la crainte de Dieu, de la pauvreté, des désirs sensuels, de l'abstinence, de la fornication. Philoxène écrivit cet ouvrage peu de temps après son élévation au siège épiscopal de Mabboug (485).

Une importante contribution à la connaissance des doctrines de Philoxène nous est fournie par sa correspondance. Nous avons de lui vingt-deux lettres; presque toutes roulent sur des questions dogmatiques, traitées parfois avec assez de développement. Les six qui ont été éditées par différents érudits font vivement désirer la publication des autres.

Etienne bar Soudaili. — C'est par la Lettre de Philoxène « à Abraham et Oreste, prêtres d'Edesse », publiée par G. Frothingam (Leide, 1886), que nous possédons quelques renseignements sur un personnage mal connu

parmi les Syriens, ETIENNE BAR SOUDAILI. Ce moine, qui passait pour un modèle de piété, naquit à Edesse dans la seconde moitié du Ve siècle. Pendant sa jeunesse, il séjourna en Egypte où il fut le disciple d'un certain Jean, qui lui inculqua les idées panthéistes qu'il professa ensuite à Edesse. Chassé de cette ville, il se retira à Jérusalem où se trouvaient des moines origénistes favorables à ses opinions. Il entretenait des relations épistolaires avec ses disciples demeurés à Edesse. Philoxène nous apprend qu'il écrivit des commentaires mystiques sur la Bible, spécialement sur les Psaumes. Après avoir commencé par nier l'éternité des peines de l'enfer, il en vint à professer le plus pur panthéisme, déclarant que « toute nature est consubstantielle à l'essence divine ». La lettre de Philoxène fut écrite aux environs de l'an 510. Il ne semble pas que les doctrines d'Etienne ait fait beaucoup d'adeptes parmi les Syriens.

Plusieurs critiques pensent pouvoir attribuer à Etienne bar Soudaili le *Livre de Hiérothée*, apocryphe placé sous le nom du prétendu maître de Denys l'Aréopagite. Ce fut l'opinion de quelques Syriens; mais elle est loin d'être certaine. L'ouvrage existe au British Museum, dans un manuscrit unique, celui-là même que Barhébreus (cf. p. 135) avait réussi à se procurer avec beaucoup de difficulté. Ce volumineux traité, partagé en cinq livres, est accompagné, dans ce manuscrit, d'un commentaire du patriarche Théodose (p. 95). Les rapports entre cet ouvrage mystique et les œuvres mises en circulation, vers la même époque, sous le nom de Denys ne pourront être étudiés sérieusement qu'après la publication du texte. Mais il ne semble pas que le Livre de Hiérothée ait exercé dans le milieu syrien une influence comparable à celle de la littérature pseudo-dionysienne d'origine alexandrine.

Au début du IVe siècle vivait à Edesse le moine inconnu qui rédigea, vers 508, le « Récit des calamités qui survinrent à Edesse, à Amid et dans toute la Mésopotamie ». Ce récit fut plus tard inséré dans la compilation attribuée à Denys de Tellmahré (cf. p. 89). Il a été édité séparément sous le titre de *Chronique de Josué le Stylite*. C'est le document le plus complet sur les événements de Syrie de 495 à 507, et sur les guerres d'Anastase Ier et de Cawad; c'est aussi le plus ancien morceau de la littérature historique des Syriens, antérieur d'une trentaine d'années à la célèbre *Chronique d'Edesse*.

Cette dernière, anonyme elle aussi, commence à l'an 131 avant Jésus-Christ et s'arrête à l'an 540, époque de sa rédaction. Les données historiques qu'elle renferme, surtout les dates très exactes qu'elle fournit, en font un précieux document, même pour l'histoire de l'Occident. L'auteur était un orthodoxe, manifestant des sympathies pour le nestorianisme.

Daniel. — A la même époque, vivait DANIEL, du village de Salah, dans le Tour-Abdin. On l'a confondu avec un correspondant de Jacques d'Edesse qui porte le même nom et qu'Assemani range à tort parmi les écrivains orthodoxes. Il est l'auteur d'un commentaire sur l'Ecclésiaste, connu seulement par la chaîne de Sévère (cf. p. 94), et d'un commentaire sur les Psaumes. Ce dernier ouvrage, en forme d'homélies, fut achevé vers 542. Il est très volumineux et divisé en trois tomes comprenant chacun cinquante psaumes. Il en existe une recension abrégée. G. Diettrich a publié (Giessen, 1901), deux des homélies du Commentaire et l'Introduction de l'abrégé qui date du Xe siècle.

Ebedjésus, dans son Catalogue attribue à l'historien Socrate une « Histoire des empereurs Constantin et Jovinien ». Jovinien est le nom que les Orientaux donnent à Jovien. L'ouvrage ainsi désigné, est l'œuvre anonyme d'un moine édessenien, qui, dans le premier quart du VIe siècle, entreprit de composer cette sorte de roman

historique divisé en trois parties : l'histoire de Constantin et de ses fils; l'histoire d'Eusèbe de Rome et des souffrances que Julien l'Apostat lui fit endurer; l'histoire de Jovien pendant le règne de Julien. Excellent morceau de rhétorique, d'un style élégant et pur d'hellénismes, entremêlé de lettres et de discours qui rappellent le genre de Tite-Live, mais sans la moindre valeur historique. Il a eu beaucoup de succès en Orient, et il a exercé une influence fâcheuse sur les historiens syriens et même arabes. Néanmoins on n'en connaît qu'un seul manuscrit mutilé, qui n'a gardé de la première partie qu'un seul feuillet. D'un autre récit, relatif à l'apostasie de Julien, qui est de tendance analogue au roman, mais qui n'est pas du même auteur, il ne subsiste qu'un fragment d'une dizaine de pages. Tous ces textes ont été publiés par G. Hoffmann (Leide, 1880); Th. Nöldeke leur avait consacré une étude (« Le roman syrien de l'empereur Julien »; Leipzig, 1878).

Siméon de Beit Arscham. — Jean d'Asie, dans son *Histoire des bienheureux orientaux* (cf. p. 75), a consacré un chapitre à son ardent coréligionnaire l'évêque SIMÉON DE BEIT ARSCHAM, ville située près de Séleucie du Tigre. Siméon avait obtenu cette dignité avant 503; il mourut avant 548, à Constantinople, où il s'était rendu, pour la troisième fois, près de l'impératrice Théodora. La vie de cet évêque se résume en déplacements continuels et en discussions incessantes avec les Manichéens, les Bardésanites, les Eutychéens, et surtout avec les Nestoriens répandus en Babylonie. Siméon était un habile dialecticien; il fut surnommé « le Sophiste perse ». Certains manuscrits mettent sous son nom une Liturgie que d'autres attribuent à Philoxène de Mabboug. En dehors de ce texte douteux, nous avons de lui deux *Lettres* d'une grande importance. La lettre « au sujet de Barsauma et de l'hérésie des Nestoriens, montrant comment elle

commença et quand elle se répandit en Perse », a été publiée par Assemani qui cherche vainement, par d'étranges arguments, à présenter l'auteur comme orthodoxe. Écrite vers 510, c'est le document le plus ancien sur la suppression de l'École d'Edesse et sur la propagation du nestorianisme en Perse. L'autre lettre, adressée à Siméon, abbé de Gabboula, a été reproduite plus ou moins complètement dans les compilations historiques de Zacharie, du pseudo-Denys, de Michel: le texte primitif a été reconnu par Ign. Guidi dans un manuscrit du British Museum. Siméon raconte qu'au mois de janvier 524 il se rendit, avec un envoyé de l'empereur Justin Ier, près du roi des Arabes, Mondhir, qu'ils rejoignirent à Ramla. Mondhir reçut alors du roi juif des Himyarites une lettre narrant les persécutions qu'il a ordonnées et le massacre des chrétiens de Nedjran dans le Yémen. Revenu à Hira, l'évêque apprit d'autres détails sur le martyre des notables à la tête desquels se trouvait Harith (Arétas) qui confessa le Christ avec courage. Il exhorte les évêques à agir près de l'empereur pour qu'il mette fin aux intrigues des Juifs de Tibériade contre les Chrétiens. L'authenticité de cette lettre a été mise en doute, à tort, semble-t-il. Elle était connue de Jean d'Asie, et ne peut en aucun cas être postérieure au règne de Justinien. Mais tous les incidents que l'auteur rapporte par ouï-dire ne sont pas, de ce seul fait, incontestables.

Jean bar Cursus. — Un des plus ardents propagateurs du monophysisme en Syrie, fut JEAN BAR CURSUS, dont nous avons deux biographies : l'une écrite par Elias, un de ses compagnons, l'autre par Jean d'Asie. Né à Callinique, il embrasse la vie religieuse après avoir suivi la carrière des armes. Nommé, en 519, évêque de Tella de Mauzalat ou Constantine, il fut expulsé en 521. Il visita Constantinople en 523. A son retour, il fut arrêté et jeté en prison. Il mourut à Antioche, en 538, à l'âge de

cinquante-cinq ans. On a publié ses *Avertissements et préceptes* sous forme de canons adressés aux clercs, et ses *Réponse aux Questions adressées par le prêtre Sergius.* On a aussi de lui une profession de foi adressée aux couvents de son diocèse et un commentaire de l'hymne du trisagion.

Paul de Callinique. — PAUL, évêque de Callinique (auj. Rakkah), ayant été déposé en 519, se retira à Edesse. Là, il consacra son temps à traduire en syriaque les œuvres de Sévère d'Antioche, dont le texte original est aujourd'hui perdu. Il traduisit la correspondance de Sévère avec Julien d'Halicarnasse, au sujet de l'incorruptibilité du corps du Christ; un discours de Sévère contre Julien; son traité contre les *Additions* et contre l'*Apologie* de Julien; celui contre les Manichéens, et enfin le *Philalèthe.* Peut-être doit-on lui attribuer aussi l'ancienne version des *Homiliæ cathedrales,* celle de la correspondance de Sévère avec le grammairien Sergius, et celle du traité *Contre le grammairien Jean* (cf. p. 150).

Mara d'Amid. — L'évêque MARA d'Amid, exilé par Justin (519), écrivit beaucoup en grec, mais n'a aucun titre à figurer dans la littérature syriaque. C'est à tort qu'Assemani lui attribue un commentaire sur les Évangiles.

Sergius. — Le prêtre SERGIUS, qui exerçait à Reschaina (Theodosiopolis) les fonctions de médecin en chef, jouit d'une égale réputation chez les Syriens orientaux et chez les Syriens occidentaux. On ignore la date et le lieu de sa naissance; on sait qu'il avait étudié à Alexandrie, et il y avait acquis une solide culture hellénique dont témoignent ses œuvres. Sa doctrine religieuse est assez incertaine; il avait composé un *Traité de la foi* qui ne nous est pas parvenu. Il semble être demeuré étranger aux controverses christologiques; il était lié d'amitié avec des évêques

nestoriens. Les écrivains monophysites blâment ses mœurs dépravées et son avarice. En 535, Sergius se rendit à Antioche, près du patriarche orthodoxe Ephrem, pour se plaindre de son évêque. Ephrem le chargea d'une mission pour le pape Agapet. Il partit pour Rome et ramena le pape à Constantinople. Tous les deux travaillèrent à faire exiler Anthimus de Constantinople et Sévère d'Antioche. Sergius mourut au printemps de l'année 536, et Agapet ne lui survécut que peu de jours : châtiment du ciel, disent les monophysites.

L'œuvre littéraire de Sergius consiste presqu'exclusivement en traductions syriaques de livres grecs. On a toutefois de lui des traités originaux sur la Logique en sept livres (incomplets); sur la négation et l'affirmation; sur les Causes de l'Univers selon les principes d'Aristote; sur le genre, l'espèce et l'individu. Les principaux ouvrages philosophiques dont il nous a donné la traduction sont l'*Isagoge* de Porphyre, les *Catégories* d'Aristote, le περὶ κόσμου et un traité sur l'âme en cinq chapitres, complètement différent du περὶ ψυχῆς. Il avait aussi traduit une partie des œuvres de Galien (trois livres du *Traité des simples* nous sont parvenus), et il est très vraisemblablement l'auteur de la version syriaque des *Géoponiques* grecques; ces ouvrages sont d'un grand intérêt lexicographique, donnant le sens précis d'un grand nombre de mots et de noms de plantes. Une autre œuvre considérable dont nous lui sommes redevables est la version syriaque de tous les écrits mis en circulation par les monophysites dans les toutes dernières années du Ve siècle sous le nom de Denys l'Aréopagite. Cette version, en propageant dans le milieu syrien les œuvres du pseudo-Denys, a eu une très grande influence sur la formation des écrivains mystiques, aussi bien nestoriens que monophysites. L'introduction placée par Sergius en tête de sa traduction témoigne de son penchant pour les doctrines mystiques et panthéistes.

Jean bar Aphtonius. — Abbé du couvent de Saint-Thomas, à Séleucie de l'Oronte, il fut compris dans les poursuites exercées contre les monophysites par l'empereur Justin (521). Il se retira alors, avec sa communauté, sur la rive gauche de l'Euphrate, en un lieu appelé Kenneschré (nid d'aigles), qu'on a parfois confondu avec la ville de même nom (Chalcis de Syrie) située près d'Alep. Là, il fonda un nouveau couvent qu'il dirigea jusqu'à sa mort (537). Ce couvent devint un centre de culture syro-hellénique d'où sortirent des hommes célèbres, comme Thomas d'Héraclée, Sévère Sebokt, Athanase de Balad, Jacques d'Edesse, et d'autres que nous mentionnerons plus loin.

Jacques Baradée. — Le véritable fondateur de l'Église monophysite de Syrie, de qui elle tire son appellation de Jacobite, fut JACQUES BARADÉE. Ce surnom (en syriaque *Bourdeana*), lui vient d'un mot désignant l'étoffe grossière dont il se vêtissait. Fils de Théophile bar Manou, prêtre de Tella (Constantine de l'Osrhoène), il embrassa la vie religieuse au couvent de Phesilta, sur le mont Izla. En 528, il se rendit à Constantinople avec un autre moine, nommé Sergius. L'impératrice Théodora protégeait le parti monophysite. Les deux moines vécurent en paix dans la capitale pendant une quinzaine d'années. Le roi des Arabes Ghassanides, Harith ibn Djabalah, demanda l'envoi d'évêques dans les provinces soumises à son autorité. Sur l'ordre de Théodora, Théodose patriarche d'Alexandrie, alors en exil à Constantinople, consacra un certain Théodore, arabe d'origine, comme évêque de Bostra, et Jacques, comme évêque d'Edesse. Un peu plus tard, son compagnon Sergius devint patriarche d'Antioche; mais il mourut au bout de trois ans (560). Jacques ne résida pas à Edesse, qui avait un évêque orthodoxe; mais il circula en Syrie, en Mésopotamie, en Cilicie, en Cappadoce, prêchant avec ardeur la doctrine condamnée

par le concile de Chalcédoine, et ordonnant partout de nouveaux évêques de son parti. A la mort de son ami Sergius, le siège patriarcal d'Antioche resta vacant pendant trois ans. L'élection de Paul fut l'occasion de graves dissensions et un véritable schisme se produisit, au sujet duquel nous sommes fort bien renseignés par un dossier composé de lettres, de professions de foi, de déclarations doctrinales et canoniques, documents écrits en grec pour la plupart, mais heureusement conservés dans une traduction syriaque que nous avons publiée et traduite en latin récemment. En 578, Jacques voulut se rendre en Egypte pour conférer avec Damien, patriarche d'Alexandrie, au sujet de l'excommunication de Paul d'Antioche. Il mourut en route, au couvent de Romanus ou de Cassion. Zachée, évêque de Tella, fit enlever subrepticement son corps et le ramena au couvent de Phesilta, en 622. Jacques affermit l'Eglise monophysite par une active propagande, prêchant l'adhésion « aux doctrines des saints patriarches Sévère d'Antioche, Anthime de Constantinople, et Théodose d'Alexandrie », mais ne songeant nullement à les défendre par la plume. A part les lettres conservées dans le dossier dont nous avons parlé, on a sous son nom une Liturgie et, dans des traductions arabes, une profession de foi et une homélie pour la fête de l'Annonciation.

Jean d'Ephèse. — Après Jacques Baradée, la figure la plus intéressante parmi les évêques militants du parti monophysite au VIe siècle est assurément celle de JEAN D'EPHÈSE ou d'Asie. En même temps qu'un homme d'action, nous trouvons en lui l'historien le plus autorisé pour les temps troublés de son époque.

Né vers 507, il se joignit à l'âge de quinze ans aux moines du couvent de Jean l'Ourtéen (à Amid), qui étaient alors expulsés et vivaient dans le désert. En 529, il reçut le diaconat. L'année suivante les moines furent

autorisés à rentrer à Amid, mais Jean n'y séjourna guère; il courut visiter les couvents et les ascètes célèbres. En 535, il était à Constantinople. Dans les années suivantes, il partagea les pérégrinations des moines persécutés par Ephrem d'Antioche et Abraham d'Amid. En 542, il fut choisi par Justinien pour tenter la conversion des païens de l'Asie-Mineure. Jacques Baradée étant venu consacrer des évêques pour les monophysites, Jean fut créé évêque d'Ephèse, probablement en 558. Après la mort à Constantinople du patriarche Théodose d'Alexandrie (566), il fut considéré comme le chef du parti monophysite dans la capitale. Sous le règne de Justin II, la persécution ayant repris (571), sa vie ne fut plus, pendant ses quinze dernières années, qu'une suite de tribulations dont il a narré les détails dans son *Histoire ecclésiastique*.

Cet ouvrage, malgré les défauts de composition, l'exubérance d'un style peu châtié, les hellénismes, et le désordre chronologique, est une œuvre originale de toute première importance. Elle avait trois parties : les deux premières, qui comprenaient chacune six livres, allaient de Jules César à l'an 571; la troisième, également en six livres, s'arrête à l'an 585. Les derniers chapitres furent écrits dans la prison de Chalcédoine où Jean avait été jeté, et où il mourut l'année suivante. La première partie est entièrement perdue; la seconde a été insérée servilement et presque intégralement dans la compilation pseudo-dionysienne (cf. p. 90): la troisième nous est parvenue, avec quelques lacunes, dans un unique manuscrit du VIIe siècle. Elle a été publiée par Cureton (Oxford 1853) et traduite en anglais par Payne Smith (1860): E. W. Brooks en donne actuellement une nouvelle édition avec traduction latine. Jean d'Ephèse est un historien véridique, qui apprécie les événements du point de vue monophysite tout en s'efforçant d'être impartial.

Vers les années 566-568, Jean réunit ses *Vies des Bienheureux orientaux* : recueil dont l'intérêt est presque

égal à celui de l'*Histoire ecclésiastique*. L'ouvrage est formé de cinquante-huit courtes biographies de pieux personnages (évêques, moines, religieuses) appartenant à la confession monophysite, contemporains de l'auteur et, pour la plupart, connus de lui personnellement. Ces récits, écrits à la manière de Palladius et de Théodoret, manquent assurément d'esprit critique; mais ils sont pleins de curieux détails sur les pratiques de la vie ascétique et sur les coutumes monacales de cette époque. Land les a publiés (Leide, 1868) et Van Douwen les a traduits en latin (Amsterdam, 1889). E. W. Brooks en a donné une nouvelle édition avec traduction anglaise (Paris, 1924).

Histoire ecclésiastique du pseudo-Zacharie. — Nous trouvons un utile complément aux ouvrages de Jean d'Ephèse dans la compilation intitulée *Histoire ecclésiastique de Zacharie le Rhéteur*. Elle est due à un moine monophysite du VIe siècle, et elle nous est parvenue dans un manuscrit presque contemporain de sa rédaction. Une réédition, accompagnée d'une traduction latine, a été donnée par Brooks (Paris, 1924).

Le compilateur syrien écrivait en 569. Son ouvrage est partagé en XII livres. L'histoire de Zacharie (écrite en grec et aujourd'hui perdue) n'entre que dans les livres III-VI (450-491); les autres ont été tirés de diverses sources, grecques aussi, pour la plupart. Dans le livre II est insérée la fabuleuse histoire des Sept Dormants d'Ephèse; dans le livre Ier, avant les Actes apocryphes de saint Silvestre, on lit l'*Histoire de Joseph et d'Aseneth sa femme*, traduite du grec. L'auteur de cette traduction est l'évêque MOISE D'AGHEL (vers 525), qui fit aussi une version syriaque des *Glaphyra* de saint Cyrille, à la demande du moine Paphnuce. La lettre du moine, la réponse de Moïse et quelques fragments de la version sont conservés.

ZACHARIE LE RHÉTEUR fut aussi connu des Syriens

par la traduction en leur langue *Vie de Sévère* d'Antioche (cf. p. 152).

Ahoudemmeh. — Ebedjésus présente AHOUDEMMEH, comme nestorien, par confusion avec un évêque de Nisibe de même nom qui signa au synode de 554. Il fut au contraire un ferme soutien de l'Eglise monophysite. Originaire de Balad, il fut ordonné évêque de Tagrit, par Jacques Baradée, en 559. Il fit beaucoup de prosélytisme parmi les tribus nomades des Arabes. Ayant converti et baptisé un prince persan de la famille royale, Chosroès, irrité, le fit jeter en prison. Il y mourut (575). Ces données fournies par une vie anonyme d'Ahoudemmeh en forme d'homélie (publiée par F. Nau) sont discutables. Cet écrivain est plus connu comme philosophe que comme théologien. Il avait composé un livre de Définitions sur tous les sujets de la logique, un traité du libre arbitre, un traité de l'âme, un traité de l'homme considéré comme microcosme, et un traité sur le composé humain (publié et traduit par Nau), qui ne permet pas de déterminer la confession de l'écrivain. Il est le plus ancien auteur auquel les Syriens attribuent la rédaction d'une Grammaire. A en juger par les quelques citations connues, il suivait les principes de la grammaire grecque.

La caverne des trésors. — L'ouvrage anonyme intitulé *La caverne des trésors* fut écrit en Mésopotamie, au VIe siècle. Les « trésors » sont l'or, l'encens et la myrrhe qu'Adam emporta du Paradis terrestre et qui furent ensevelis avec lui; Noé sauva les trésors et les reliques d'Adam, et Melchisédech les déposa au Golgotha. La narration continue jusqu'à la Passion du Christ, par un récit sommaire de l'histoire biblique, entremêlé de fictions relatives surtout aux généalogies. C. Bezold a donné de cet apocryphe une très bonne édition avec traduction allemande (Leipzig, 1883).

Le roman d'Alexandre le Grand. — L'histoire fabuleuse ou *Roman d'Alexandre le Grand*, originaire d'Égypte et mise sous l'autorité de Callisthène, eut une grande vogue dans tout l'Orient. La version syriaque ne procède pas directement du grec, mais d'un intermédiaire pehlwi; elle est antérieure au VIIe siècle. Sur le roman purement païen se sont greffées deux légendes anciennes christianisées : celle de la source de vie et celle de la porte d'airain aux frontières de Gog et Magog. Ces légendes, qui font d'Alexandre un prince juif ou chrétien, inspiré de Dieu, ont été résumées dans un petit poème faussement attribué à Jacques de Saroug, car on y trouve une allusion à Mahomet. On a aussi tiré de ce roman une biographie fantaisiste d'Aristote et une *Lettre d'Alexandre à Aristote*, narrant des histoires fabuleuses d'animaux. Tous ces textes ont été réunis et publiés avec traduction anglaise par W. Budge (Cambridge, 1889).

Cyrus. — Vers la fin du VIe siècle vivait CYRUS (Qoura) de Batnan, qui écrivit, à Édesse, une histoire en XIV Livres, sur l'époque des empereurs Justin et Tibère (565-582). Michel le Syrien a connu et utilisé dans sa *Chronique* (p. 126) cet ouvrage aujourd'hui perdu.

Pierre de Callinique. — Nous terminerons notre liste des écrivains jacobites du VIe siècle par le nom de PIERRE DE CALLINIQUE, patriarche d'Antioche (578-591). Ce prélat, célèbre dans l'histoire par ses controverses théologiques avec Damien d'Alexandrie, écrivit contre son adversaire un traité comprenant quatre livres divisés chacun en vingt-cinq chapitres. Sans doute l'écrivit-il en grec; mais nous ne le connaissons que par les manuscrits syriaques qui l'ont partiellement conservé. D'autres manuscrits lui attribuent une Liturgie, un court traité contre les Trithéites (extrait peut-être de son grand ouvrage),

des lettres, et (attribution douteuse) une homélie en vers sur le Crucifiement.

La liste des écrivains monophysites du VIIe siècle devrait s'ouvrir par les noms de Thomas d'Harkel et de Paul de Tella. Nous en avons parlé à propos des versions bibliques (p. 20).

Rappelons aussi celui de l'évêque PAUL d'ÉDESSE qui, fuyant l'invasion des Perses (619), se retira en Chypre, et y fit des traductions des hymnes de Sévère d'Antioche. On l'a souvent confondu avec un abbé PAUL, qui, également en Chypre et vers la même époque (624), donnait une traduction syriaque des œuvres de saint Grégoire de Nazianze.

Aucun autre écrivain de marque ne se rencontre avant le milieu du siècle. La situation troublée de la Syrie n'était guère favorable aux travaux intellectuels.

CHAPITRE III

TROISIÈME PÉRIODE DE L'INVASION ARABE AU Xe SIÈCLE

I. *Jacobites :* Marouta, Sévère Sebokt, Athanase de Balad, Jacques d'Édesse, Georges des Arabes, le pseudo-Denys, Théophile d'Édesse, Georges de Belthan, Cyriaque, Denys de Tellmahré, Jean de Dara, Moyse bar Képha. — II. *Nestoriens :* Jésuyab II, Joseph Hazzaya, Sahdona, Jésuyab III, Hénanjésus Ier, Isaac de Ninive, Jean de Pének, Jean Saba de Dalyata, Théodore bar Kôni, Timothée I, Thomas de Marga, Jésudad de Merv, Honein, Bar Ali, Jésudenah.

LES victoires du Yarmouk et de Cadesia assurèrent aux Arabes la conquête de la Syrie et de la Babylonie (636). L'empire des Sassanides disparaît avec Yazdegerd III, son dernier roi; les possessions orientales de l'empire grec sont réduites à l'Asie-Mineure. Après l'achèvement de la conquête, la paix régna en Syrie, et les califes Omayades firent preuve d'une certaine tolérance favorable aux chrétiens. Chez ceux-ci, la nouvelle situation politique devait modifier peu à peu l'orientation intellectuelle. Les ardentes controverses théologiques des siècles précédents, menées surtout dans la Syrie hellénisante, vont cesser. L'exégèse biblique n'aura plus pour objet principal de triturer les textes en vue d'y trouver des arguments dogmatiques; elle deviendra littérale et philologique. Les longs traités d'enseignement moral

feront place à des récits hagiographiques, et l'histoire prendra une place importante dans la littérature. Les ouvrages de tendance apologétique chercheront discrètement à défendre la foi contre les doctrines musulmanes auxquelles la population rustique se rallie sans grande résistance. Les vaincus pouvaient s'assimiler assez facilement la langue des envahisseurs, à cause de sa parenté avec la leur; l'arabe fait des progrès au détriment du syriaque, et la langue officielle va devenir assez vite l'idiome populaire. Ces considérations générales font pressentir le caractère des ouvrages sortis de la plume des écrivains syriaques au cours des siècles suivants.

I. — Les Jacobites.

Les captifs syriens fréquemment déportés en Babylonie par les rois Sassanides avaient grossi le nombre des fidèles jacobites de cette région. Comme les relations avec Antioche étaient souvent impossibles, l'évêque de Tagrit finit par être considéré comme le primat de la région. Il consacrait les évêques soumis à sa juridiction. On l'appelait « maphrien » (fécondateur). Il ne dépendait du patriarche que pour sa propre consécration. Cette division administrative de l'Eglise jacobite, qui dura des siècles, fut constituée au moment de l'invasion arabe. Le premier maphrien fut Marouta de Tagrit, qui a été maintes fois confondu avec Marouta de Maipherkat (cf. p. 41).

Marouta. — MAROUTA, né à Beit Nouhadré, dans l'empire perse, mena la vie monastique dans le couvent de Zachée, à Callinique, puis dans celui de Mar Mattai, près de Mossoul. Il étudia quelque temps à Edesse, et résida ensuite à la cour perse, où le parti monophysite était bien vu, grâce au médecin Gabriel. A la mort de ce dernier, Marouta, se retira à Akoula (al-Koufah). En 629, il fut nommé métropolitain de Tagrit; il mourut en 649. Une homélie pour le dimanche Nouveau (Quasimodo) est mise sous son nom dans les manuscrits. M. Kosmo qui l'a publiée et traduite (*Or. christ.*, 1903), pense qu'elle est de Marouta de Maipherkat. Il en est peut-être de même du commentaire sur les Evangiles, cité sous le nom de Marouta dans la *Catena* de Sévère (cf. p. 94). On a de lui une homélie sur la bénédiction de l'eau la nuit de l'Epiphanie, quelques hymnes et des prières. La Liturgie qui lui est attribuée paraît de beaucoup postérieure à son époque. Michel le Syrien a inséré dans sa Chronique (cf. p. 126) une *Lettre* de Marouta racontant les violences du nestorien Barsauma de Nisibe (cf. p. 50), non pas d'après des documents, mais « d'après les récits de vieillards véridiques », aveu qui diminue beaucoup l'autorité de cette narration.

Le patriarche qui avait sollicité la lettre est JEAN Ier (631-648), appelé Jean des « sédras », à cause des prières liturgiques ainsi nommées dont il est l'auteur. A lui aussi on attribue une Liturgie. Suivant Barhébréus, il aurait traduit l'Evangile en arabe, à la demande de l'émir Amr ibn Sad.

La vie de Marouta fut écrite par son successeur DENHA (649-660), qui ne nous a pas laissé d'autre ouvrage. Cette vie a été publiée et traduite en français par F. Nau (Paris, 1905).

Sévère Sebokt. — Un contemporain de Marouta, SÉVÈRE SEBOKT, fut un des plus brillants écrivains formés à l'école hellénistique du couvent de Kenneschré (cf. p. 73). Nous n'avons pas de détails sur sa carrière. Il avait, semble-t-il, été ordonné évêque du couvent même, et il y passa sa vie, adonné surtout à l'étude de la philosophie, des mathématiques et de la théologie. Il mourut très âgé en 667. Nous avons de lui un traité sur les

syllogismes des *Analytica priora* d'Aristote; des fragments d'un commentaire sur l'*Herméneutique*, et une lettre, au prêtre Aitallaha de Mossoul, sur quelques termes de ce traité; une lettre au périodeute Jonas, pour expliquer quelques points de la *Rhétorique* d'Aristote. Il avait composé un livre intitulé *Les figures du Zodiaque*, dont il reste quelques chapitres publiés par E. Sachau (Vienne, 1870). Son *Traité sur l'astrolabe plan*, qui a de l'importance pour l'histoire des sciences en Orient, a été édité avec une traduction française par F. Nau (*Journ. as.*, 1899). Une lettre au périodeute Basile de Chypre traite du quatorzième jour de la lune du mois de nisan (avril) pour l'année 665; il s'agit de fixer la date exacte de la fête de Pâques. Des mss. du British Museum ont sous son nom un traité sur les Semaines de Daniel, et des lettres à Sergius, abbé de Singar, sur deux discours de saint Grégoire de Naziance. Toutefois, comme l'auteur des lettres est appelé « évêque de Nisibe », on est en droit de se demander s'il ne s'agit pas d'un homonyme.

Athanase de Balad. — Au nombre des disciples qui étudiaient à Kenneschré sous la direction de Sévère Sebokt et qui continuèrent la tradition de leur maître dans les sciences philosophiques, nous trouvons le moine ATHANASE, originaire de Balad. En quittant Kenneschré, Athanase se retira au couvent de Beit Malka, dans le Tour-Abdin; là, vers 645, il traduisit du grec l'*Isagoge* de Porphyre et un autre *Isagoge* anonyme. Le texte du premier a été édité par A. Freimann (Berlin, 1897). Un peu plus tard, Athanase reçut l'ordination sacerdotale et se fixa à Nisibe. Dans cette ville, en 669, à la demande de Matthieu, évêque d'Alep, et de Daniel, évêque d'Edesse il traduisit un choix de lettres de Sévère d'Antioche. Le sixième livre de cette collection nous est parvenu. Il a été publié et traduit en anglais par W. Brooks (Londres, 1903). Athanase traduisit aussi une partie des

Homélies de saint Grégoire de Naziance. Elu patriarche en 684, il mourut en 686. Il est l'auteur d'une lettre encyclique sur les rapports des chrétiens avec les musulmans, et de quelques prières liturgiques.

Jacques d'Edesse. — JACQUES D'ÉDESSE, le plus remarquable écrivain de l'Eglise jacobite au VIIe siècle, se distingua comme théologien, philosophe, historien, exégète, grammairien. Né vers 633, dans le village d'Endêba, au diocèse d'Antioche, il passa ses premières années au célèbre couvent de Kenneschré où il eut pour maître Sévère Sebokt, et pour compagnon d'études le moine Athanase, qui, devenu patriarche en 684, nomma son ancien condisciple évêque d'Édesse. Jacques tenta de rétablir la discipline dans les couvents de son diocèse; la résistance des moines ayant trouvé un appui près du patriarche Julien, successeur d'Athanase, l'évêque prit un exemplaire des canons, le déposa à la porte du patriarche et y mit le feu : « Je brûle, dit-il, comme superflues et inutiles ces règles que vous violez ». Il se retira alors au couvent de Saint-Jacques, à Kaisoum. Peu de temps après, il fut appelé comme professeur au couvent d'Eusebona, dans le diocèse d'Antioche. Pendant onze ans, il y expliqua les Ecritures, d'après le texte grec. Il renouvela et perfectionna l'enseignement du grec dans ce couvent. A la suite de difficultés avec les moines, il passa au couvent voisin de Téléda. Il y était depuis neuf ans, occupé à la revision de l'Ancien Testament, quand l'évêque Habib, qui l'avait remplacé à Édesse, vint à mourir. Il reprit alors possession de son siège épiscopal. Quatre mois plus tard, étant retourné à Téléda pour en ramener ses livres, il mourut dans ce couvent le 5 juin 708, et il y fut enseveli.

La revision de la version Simple de l'Ancien Testament entreprise par Jacques d'Édesse fut en réalité le premier travail systématique de massore jacobite. Jacques

divisa les livres en chapitres; il mit en tête de chaque chapitre un sommaire du contenu, et dans les marges il inscrivit de nombreuses gloses : les unes pour noter les variantes des versions grecques et syriaques, les autres pour indiquer la prononciation exacte des mots. Le Pentateuque, les deux livres de Samuel, Isaïe et Daniel nous sont parvenus dans cette revision avec de petites lacunes; des autres livres nous n'avons que des fragments. On a publié ce qui a pu être retrouvé de ses *Scholies*, dans la chaîne du moine Sévère (cf. p. 94), ou dans les citations des écrivains postérieurs. On a également recueilli tous les canons et les nombreuses *Résolutions canoniques* mises sous son nom. Un manuscrit du XVIIe siècle lui attribue un traité des empêchements de mariage, dont l'authenticité ne nous paraît pas établie.

La *Chronique* de Jacques était disposée sur le plan de celle d'Eusèbe, qu'elle continuait jusqu'à l'an 692, année en laquelle elle fut rédigée. Un inconnu la prolongea jusqu'à l'an 710. Les canons chronologiques sont précédés de quelques chapitres dans lesquels l'auteur prétend rectifier Eusèbe. Elle nous est parvenue fort mutilée. Les notices relatives aux quatre-vingts premières années sont assez bien fournies; mais il ne reste que des bribes de la suite. Tout ce qui en subsiste a été publié et traduit en latin par E. W. Brooks (Paris, 1903).

On doit encore à Jacques divers écrits liturgiques (revision de la Liturgie de saint Jacques, rite du baptême, rite du mariage, calendrier des offices, etc.), des homélies en prose (sur le sacrifice de la messe, contre l'usage du pain azyme, contre les Arméniens dyophysites, contre ceux qui transgressent les canons, etc.), et quelques homélies métriques. Chez les écrivains de sa secte, l'évêque d'Édesse est souvent appelé « laborieux » (philoponos) et « interprète ». Les versions qu'il fit d'œuvres grecques lui valurent ce titre, dit-on généralement. Je croirais plutôt qu'il lui fut donné, comme à Théodore de

Mopsueste, chez les Nestoriens, à raison de ses travaux sur les Écritures.

Sa principale traduction est celle des *Homiliæ cathedrales* de Sévère d'Antioche, que les Syriens connaissaient déjà par une ancienne version de Paul de Callinique (cf. p. 71). Jacques acheva la sienne en 701. Dans le manuscrit le plus complet (daté de 708) les homélies sont au nombre de cent vingt-cinq, divisées en trois tomes. Environ trente de ces homélies, ont été publiées par divers auteurs. L'*Octoeuchus* de Sévère, recueil d'hymnes pour les fêtes de l'année, traduit en Chypre (vers 624) par Paul d'Édesse, fut revisé en 675 par Jacques. Sa revision nous est parvenue dans un manuscrit du British Museum, qui paraît être l'autographe. Peut-être retoucha-t-il aussi la version des œuvres de Grégoire de Naziance faite par l'abbé Paul (cf. p. 79). Il traduisit du grec l'*Histoire des Recchabites* racontée par Zosime, apocryphe d'origine juive. Sa traduction a été éditée avec une version française par F. Nau (Paris, 1899).

Une œuvre plus personnelle de l'évêque d'Edesse est son *Enchiridion*, ou traité des termes techniques de la philosophie. Il explique surtout les expressions employées par les théologiens telles que : essence, substance, nature, hypostase, personne, etc. Cet ouvrage est inédit.

Mais Jacques mérite surtout d'être signalé comme grammairien. Le premier parmi les Syriens occidentaux, il s'occupa de fixer la langue littéraire, d'établir les règles de l'orthographe, et de trouver un système de voyelles et de points qui assurât la prononciation exacte. Son ouvrage intitulé *Grammaire de la langue mésopotamienne* ne nous est connu que par de courts fragments. Beaucoup de questions grammaticales sont traitées dans ses Lettres. Nous avons une lettre à Georges de Saroug sur l'orthographe, publiée (en 1869), simultanément par Phillips et par P. Martin. Une autre est adressée à Paul d'Antioche, sur l'alphabet et la réforme de l'écriture,

Parmi les lettres qui abordent les sujets théologiques il y en a une au prêtre Thomas, pour expliquer la liturgie; une au diacre Barhadbeschabba, contre le concile de Chalcédoine, document qui ne laisse aucun doute sur la croyance monophysite de l'auteur. Une trentaine d'autres épîtres adressées à divers correspondants traitent d'exégèse, de discipline ou d'histoire. La plupart sont encore inédites.

Vers la fin de sa vie, Jacques composa un traité *De la création et des créatures*, partagé en sept livres; le premier est consacré aux anges, le dernier à l'homme. L'ouvrage n'est pas sans analogie avec les homélies de saint Basile et d'autres Pères, sur les six jours de la création, et on lui a donné le nom d'*Hexaéméron*. Le chapitre consacré à la description de la terre n'a rien d'original, mais procède directement de la géographie de Ptolémée. L'Hexaémeron était la continuation d'un traité de théodicée intitulé *La cause première créatrice, éternelle, toute puissante et incréée.* C'était, on le voit, les deux parties d'une encyclopédie théologique. L'*Hexaémeron* a été publié, avec traduction latine, par J.-B. Chabot et A. Vaschalde (Paris, 1932).

Le traité de la Cause première ne nous est pas parvenu. On a cru le retrouver dans une œuvre connue sous le nom de *Causa causarum*, dont le titre exact est *Livre de la connaissance de la vérité ou de la cause de toutes les causes.* L'auteur se donne, en effet, comme un évêque d'Édesse, artifice destiné à concilier quelque crédit à un ouvrage utopique. Il proposait de réunir tous les hommes en une seule communauté religieuse. Dans l'exposé des dogmes chrétiens, il évite, ce qui pourrait choquer les Juifs ou les Musulmans, et il laisse paraître ses sympathies pour la philosophie mystique des Arabes. L'ouvrage, très bien écrit, comprenait neuf livres. Nous n'avons que les six premiers et deux chapitres du septième. La seconde partie est une sorte d'encyclopédie des sciences, où l'auteur a réuni, avec quelques notions originales et personnelles, les connaissances qui étaient enseignées en Syrie à la fin du XIe siècle, date de la composition de l'ouvrage. L'ouvrage a été édité par C. Kayser (Leipzig, 1889) et la traduction allemande de l'éditeur a été publiée après sa mort par Siegfried (Strasbourg, 1893).

Georges des Arabes. — Jacques d'Édesse laissa inachevés les derniers chapitres de l'*Hexaéméron*. L'ouvrage fut complété par son ami Georges devenu, en 686, évêque des tribus nomades des Arabes chrétiens de la Mésopotamie, fort attachés aux doctrines monophysites. Le siège épiscopal était à Akoula. Georges mourut en 724. Disciple d'Athanase de Balad, il cultiva comme lui la philosophie péripatéticienne. Son ouvrage le plus important est une version de l'*Organon* d'Aristote; nous n'en possédons qu'une partie (Catégories, Herméneutique, 1er livre des Analytiques). Chaque livre est précédé d'une introduction et suivi d'un commentaire. « Parmi les commentaires syriaques je n'en ai trouvé aucun qui puisse lui être comparé au point de vue de l'importance de l'œuvre et de la méthode exacte de l'exposition » (Renan).

Dans le domaine de la théologie, nous devons à cet évêque, un recueil de scholies sur les Homélies de Grégoire de Naziance; un commentaire sur les sacrements et quelques homélies métriques. Ses décisions canoniques et ses scholies sur l'Ecriture ne sont connues que par des citations. Mais sa correspondance, en partie conservée dans un manuscrit de la fin du VIIIe siècle, est du plus haut intérêt. Une des trois lettres au réclus Jésus d'Innib (près d'Alep) est une vigoureuse critique d'Aphraate, de sa distinction entre l'âme et l'esprit, de sa doctrine sur l'Esprit saint et de sa chronologie. Une autre à Mari, abbé de Téléda, est dirigée contre les Nestoriens; deux à Jean le stylite traitent de chronologie et d'astronomie; une autre au même Jean, datée de 715, explique des passages difficiles des Lettres de Jacques d'Édesse.

Jean le stylite. — JEAN de Litarba (al-Athârib, près d'Alep), un des correspondants de Jacques d'Édesse et de Georges des Arabes, vécut jusqu'en 737. Denys de Tellmahré le range parmi les chronographes dont il s'est servi; son œuvre historique nous est inconnue. Nous n'avons de lui que quelques Lettres.

Elias. — D'abord moine au couvent de Goubbâ-Barraya, puis évêque d'Apamée, ELIAS fut élu patriarche en 709; il mourut en 724. Il avait appartenu au parti dyophysite. On possède de lui une *Apologie*, en réponse à la lettre que lui adressa Léon, évêque melchite de Harran, pour lui demander les raisons de sa conversion à la doctrine monophysite.

Ce LÉON avait succédé à CONSTANTIN, auteur d'une Exposition du symbole de Nicée, d'un traité contre Sévère d'Antioche, et d'autres ouvrages de controverse dirigés contre les monophysites. Constantin et Léon étaient les disciples de l'évêque melchite Georges de Martyropolis, c'est-à-dire de Maipherkat, et non pas de Tagrit, comme ont transcrit Assemani et d'autres à sa suite. Il y aurait lieu d'examiner les citations du traité de saint Jean Damascène *Contre les Jacobites* qui se trouvent dans l'Apologie d'Elias.

A la seconde moitié du siècle appartiennent deux chroniqueurs : DANIEL, fils de Moïse, du Tour-Abdin, cité par Denys de Tellmahré et par Elie de Nisibe; JEAN, fils de Samuel, « de la contrée occidentale », mentionné seulement par Denys.

Le pseudo-Denys. — En 775, un moine du couvent de Zoucnin, dans le Tour-Abdin, forma une précieuse compilation historique. Le nom du compilateur a disparu avec les premiers feuillets du manuscrit. Assemani, qui fit de très larges emprunts à l'ouvrage, l'avait faussement

attribué à Denys de Tellmahré. Cette chronique, assez mal rédigée et peu soucieuse de l'exactitude chronologique, renferme de nombreuses notices inconnues par ailleurs. Elle est divisée en quatre parties. La première va du commencement du monde à Constantin le Grand. L'auteur copie un épitome de la Chronique d'Eusèbe dans lequel il a intercalé des extraits de la Chronographie de Jules l'Africain, de la Chronique d'Édesse (cf. p. 68), de la Caverne des trésors (cf. p. 77); du roman d'Alexandre (cf. p. 78), de l'Histoire des Sept Dormants d'Ephèse et d'autres apocryphes. La seconde partie s'étend de Constantin à Zénon. Elle est tirée presqu'entièrement de l'historien Socrate, complété à l'aide de quelques documents traduits en syriaque, comme les *Plérophories* de Jean Rufus (cf. p. 152), et l'*Hénéticon*. La petite Chronique jadis attribuée à Josué le Stylite (cf. p. 68) est insérée contre la deuxième et la troisième partie. Celle-ci commence au temps de Zénon et s'arrête à Justin II. Elle reproduit littéralement et presque intégralement la seconde partie, aujourd'hui perdue, de l'*Histoire ecclésiastique* de Jean d'Asie (cf. p. 75), qui renfermait quelques documents importants, entre autres la lettre de Siméon de Beit Arscham (cf. p. 70). La quatrième partie, œuvre personnelle de l'auteur, est rédigée sous une forme très concise pour les années 487-715, un peu plus développée pour les années suivantes, et d'une prolixité fastidieuse dans le récit interminable des calamités éprouvées par les Syriens de Mésopotamie durant les années 767-775. J'ai publié intégralement le texte de cette Chronique et je me propose d'en donner incessamment la traduction latine.

Lazare de Beit Kandasa. — LAZARE de Beit Kandasa, qui écrivait vers l'an 775, est l'auteur d'un commentaire sur le Nouveau Testament, en partie conservé. Ce n'est qu'une compilation. Pour les Évangiles, il utilisa Jacques

de Saroug, Cyrille d'Alexandrie, Ephrem et, à l'occasion, Théodore de Mopsueste. Le commentaire des Epitres est un simple abrégé de Chrysostome.

Théophile d'Édesse. — THÉOPHILE, fils de Thomas, appelé « chalcédonien » par Denys de Tellmahré et « maronite » par Barhébréus, fut un astronome distingué, fort estimé du calife al-Mahdi. Il mourut en 785. On a quelques citations de ses traités d'astronomie, et quelques lignes de sa traduction syriaque d'Homère *(Iliade et Odyssée;* au complet?). Il ne reste rien de sa Chronique dans laquelle, au dire de Denys, il avait laissé de côté les histoires favorables aux Jacobites.

David. — DAVID, fils de Paul, de Beit Rabban, né dans la région de Ninive, était entré dans un couvent du mont Singar. Il le quitta en 784, à la suite d'une discorde avec l'évêque, et fut suivi par quarante moines. Nous avons de lui quelques fragments d'un ouvrage grammatical, un commentaire sur le chapitre x de la Genèse; un *Dialogue* entre un melchite et un jacobite, au sujet de l'addition au Trisagion des mots « qui crucifixus es pro nobis », et des Lettres. L'une de celles-ci, adressée à un certain évêque nommé Jean, parle de l'inventeur des points usités dans les mss. bibliques. Elle a été publiée par Rahmani (Charfé, 1904). On a édité sous le nom de David des poésies d'époque postérieure, probablement les œuvres de quelque obscur anonyme (cf. p. 139).

Georges de Belthan. — GEORGES de Belthan, après avoir étudié au couvent de Kenneschré, devint le syncelle de Thomas, évêque de Samosate. En 758, n'étant que diacre, il fut élu pour succéder au patriarche Athanase III. Un parti influent d'évêques lui opposa Jean de Callinique, qui mourut au bout de quatre ans et fut remplacé par David de Dara. A l'instigation de ce dernier, le calife

al-Mansour fit jeter Georges en prison. Il y demeura pendant neuf années. Le calife al-Mahdi lui rendit la liberté. Il mourut en 790, au cours d'une tournée pastorale. Un manuscrit (incomplet) nous a conservé son Commentaire sur l'évangile de saint Matthieu, basé sur Chrysostome, les Cappadociens et Philoxène de Mabboug. Un autre manuscrit contient sa lettre synodale, datée de l'an 785. Michel a inséré dans sa Chronique la majeure partie de la lettre de Georges au diacre Gouria, sur la formule liturgique « panem cælestem frangimus », qui faisait alors l'objet de vives discussions parmi les Syriens et fut cause de schismes sous les successeurs de ce patriarche.

Cyriaque. — Après le patriarche Joseph, qui mourut au bout de deux ans, le choix des évêques se porta sur CYRIAQUE, moine du couvent du Pilier près de Callinique, originaire de Tagrit. Il fut ordonné en 793, et mourut en 817. Ses vingt-quatre années de pontificat se passèrent en luttes continuelles. Les évêques dissidents et les moines rendirent vains les efforts de Cyriaque pour réformer la liturgie et pour faire l'union avec les Arméniens julianistes. Les décisions canoniques prises par lui au synode de Beit Botin, dans le diocèse de Harran, sont conservées ainsi que des fragments de Lettres, et une homélie sur la parabole de la vigne. Une *Liturgie* est mise sous son nom. Son importante lettre dogmatique adressée au patriarche Marc d'Alexandrie n'est connue que par une version arabe. Tous ces documents sont inédits.

Denys de Tellmahré. — DENYS, originaire de Tellmahré, fut élu en 818 pour succéder au patriarche Cyriaque; il vécut jusqu'en 845. Il continua, pendant son patriarchat très agité, les études qu'il avait commencées alors qu'il était simple moine, d'abord au couvent de Kenneschré, puis, après l'incendie de ce dernier, à celui

de Saint-Jacques de Kaisoum. Son œuvre principale est une *Histoire*. Elle comprenait deux parties, en seize livres divisés en chapitres, et elle embrassait un espace de deux cent soixante ans, depuis l'avènement de l'empereur Maurice (582) jusqu'à la mort de Théophile (842). De la rédaction originale de cette œuvre, d'une importance capitale pour l'histoire des églises syriennes, il ne nous reste qu'un chapitre. Mais l'ouvrage a été largement utilisé, résumé, ou même parfois servilement copié par Michel le Syrien (p. 126) et par l'auteur d'une autre chronique anonyme (p. 129). Denys n'avait pas rédigé une simple chronique, mais bien une suite de récits plus ou moins étendus. Son œuvre peut être comparée, pour le genre de narration et l'absence de critique, à l'histoire de Sozomène.

Théodose. — Frère du patriarche Denys, très versé dans la connaissance du grec, THÉODOSE est l'auteur d'une traduction syriaque des poèmes iambiques de Grégoire de Naziance, et de l'homélie de ce Père sur les miracles du prophète Elie. Ordonné métropolitain d'Edesse par Cyriaque, Théodose mourut avant son frère, qui lui donna un successeur antérieurement à l'an 834.

Jean de Dara. — L'*Histoire* de Denys de Tell-mahré était dédiée à JEAN DE DARA. Nous ne savons rien sur la vie de cet évêque qui fut un théologien distingué. Il composa des commentaires sur la *Hiérarchie céleste* et sur la *Hiérarchie ecclésiastique* du Pseudo-aréopagite; un important traité *Sur l'ame*, et un autre en quatre livres *Sur la résurrection des corps*, œuvre de grand intérêt et de grand savoir. Il est également l'auteur d'un traité *Sur le Sacerdoce*, que les Maronites ont démarqué pour l'attribuer au prétendu Jean Maron. Tous ces ouvrages sont conservés. M. Sanda en a entrepris l'édition.

Antoine. — Le moine ANTOINE le Rhéteur, qui vivait à Tagrit au temps du patriarche Denys, est ainsi surnommé à cause de son *Traité de Rhétorique*. Cet ouvrage, composé en 825, jouit d'un grand crédit chez les Syriens; il est divisé en cinq livres. Le dernier constitue un traité très développé de Métrique syriaque, auquel ont puisé les écrivains postérieurs, et en particulier Bar Schakako (p. 130). Nous avons encore d'Antoine un livre sur la Providence en quatre parties; un traité du saint Chrème, des panégyriques, des lettres de consolation, quelques hymnes et prières métriques. Un des premiers parmi les Syriens, il fit usage de la rime dans ses poésies.

Lazare bar Sabta. — LAZARE BAR SABTA, qui avait pris le nom de Philoxène en devenant évêque de Bagdad, fut déposé en 829. Il est l'auteur d'une Liturgie et d'une explication du rite du Baptême.

Parmi les accusateurs de Lazare figurait NONNUS, archidiacre de l'église jacobite de Nisibe, le plus distingué polémiste de son époque. Il nous reste de cet auteur trois lettres sur des questions dogmatiques, et un traité de controverse en quatre livres contre le nestorien Thomas de Marga (p. 110). Nonnus composa cet écrit dans la prison où l'avait fait jeter le gouverneur de Nisibe.

Les derniers écrivains que nous avons cités nous reportent au début du IXe siècle; l'Eglise jacobite est moins bien représentée dans la littérature vers le milieu de ce siècle.

Catena Patrum. — Un humble moine nommé SÉVÈRE, du couvent de Sainte-Barbe, dans la montagne d'Edesse, a bien mérité de la littérature syriaque en passant dix ans de sa vie à compiler une célèbre *Catena Patrum*, ou extraits des ouvrages des Pères, disposés de manière à former un commentaire continu sur la majeure partie des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. D'après

l'auteur, ces extraits ou scholies sont au nombre de 10.860. De notables parties des commentaires aujourd'hui perdus de saint Ephrem, de Jacques d'Edesse et d'autres exégètes, nous ont été ainsi conservées. L'ouvrage fut terminé le 25 mars 861. Les copistes y ont, par la suite, ajouté quelques compléments. Ce volumineux ouvrage existe dans des mss. de la Bibliothèque vaticane et du British Museum.

Théodose. — Vers la même époque vivait le médecin Romanus, moine au couvent de Cartemin. Il fut élu patriarche en 887 et prit le nom de Théodose. On lui doit une collection de cent douze maximes pythagoriciennes qu'il traduisit, en grande partie, du grec en syriaque et auxquelles il ajouta de courtes explications. Il avait écrit un traité de médecine qui est perdu. Son ouvrage le plus important est un commentaire très détaillé sur le *Livre de Hiérothée* (p. 67), qu'il a ainsi sauvé de l'oubli. Il reproduit d'abord le texte de chaque chapitre, qui est répété ensuite par courtes sections dans le commentaire; une introduction générale est placée en tête de l'ouvrage, et une introduction spéciale avant chaque chapitre.

Moyse bar Képha. — A la fin du siècle, nous rencontrons un des plus féconds écrivains jacobites : Moyse bar Képha, mort le 12 février 903, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Sa vie, écrite par un auteur anonyme trop crédule, nous apprend qu'il naquit à Balad, embrassa la vie monastique dans le couvent de Saint-Serge, au Mont Aride, et devint plus tard évêque du diocèse de Mossoul, auquel deux autres diocèses étaient annexés. Il prit alors le nom de Sévère. Le siège de Tagrit étant vacant, il fut aussi chargé de ce diocèse en qualité de visiteur. Son œuvre littéraire est considérable : son commentaire sur l'Ancien et le Nouveau Testament, souvent cité par

Barhébréus, paraît peu original; certaines parties (Genèse, Evangiles, Epitres Pauliniennes) sont plus ou moins complètement conservées. Barhébréus cite aussi de lui un commentaire sur la dialectique d'Aristote, que nous ne connaissons pas autrement. Son traité sur la prédestination et le libre arbitre, divisé en quatre livres, s'efforce de concilier la prescience divine et la liberté humaine. Son *Hexaéméron* dépend en grande partie de celui de Jacques d'Edesse (cf. p. 87); le traité en trois livres *Sur le Paradis d'Eden*, qui en était la suite, nous est connu seulement par la version latine d'Andréas Masius (Anvers, 1569), réimprimée dans la Patrologie grecque (t. CXI). Le ms. dont s'était servi le traducteur est perdu, et on n'en connaît point d'autre. Un passage de l'ouvrage nous apprend que Moyse avait aussi écrit un traité *Des sectes*, œuvre de polémique dogmatique qui nous est inconnue. Nous avons son traité sur les Sacrements. Un recueil d'homélies pour les principales fêtes de l'année lui est attribué dans certains manuscrits. On peut douter de l'exactitude de cette attribution. Des deux Liturgies mises sous son nom, l'une au moins est apocryphe; mais diverses expositions de rites et cérémonies paraissent bien lui appartenir. Son biographe parle encore de deux tomes (inconnus) sur les écrits de Grégoire de Naziance, et d'une Histoire ecclésiastique que ni Michel, ni Barhébréus n'ont citée et dont l'existence reste problématique.

II. — Les Nestoriens.

Jesuyab II. — Quand Cawad II autorisa la réunion du synode pour l'élection d'un patriarche (628), le choix unanime des évêques nestoriens se porta sur Babai alors âgé de quatre-vingts ans; mais il refusa cette dignité. Elle fut conférée à l'évêque de Balad, Jésuyab de Ghédala

(Djoudal, près de Mossoul), habile politique que Boran, fille de Chosroès, envoya en ambassade à Héraclius (630). Il avait étudié, puis enseigné, à l'Ecole de Nisibe. Ebedjésus lui attribue des Homélies, des Histoires (probablement monacales), un Commentaire sur les Psaumes et des Lettres. Tous ces ouvrages sont perdus, à l'exception d'une lettre dogmatique adressée à Rabban Abraham de Beit Madaï. Jésuyab II mourut en 644.

Joseph Hazzaya. — JOSEPH surnommé Hazzaya (le Voyant), était persan d'origine. Fait prisonnier par les troupes du calife Omar (634-644), il fut vendu comme esclave à un chrétien qui l'affranchit, après l'avoir converti. Rendu à la liberté, il se fit moine et dirigea un couvent dans le pays de Cardou (Curdistan), puis celui de Boktjésus, près de la ville de Zinai. Son frère vint le trouver, reçut le baptême et prit aussi l'habit monastique; il s'appelait EBEDJÉSUS. Joseph qui ne cessait d'écrire, publia ses ouvrages sous le nom de son frère. Le Catalogue d'Ebedjésus de Nisibe lui attribue mille neuf cents traités, et en désigne plusieurs; entre autres le *Livre des Trésors*, sur des questions abstruses; le livre sur les malheurs et les châtiments; celui sur la raison des principales fêtes de l'Église; puis le *Paradis des Orientaux* ou Vies des ascètes de l'Orient, écrit à l'imitation de Palladius. Il mentionne encore des commentaires sur « le Marchand » (Isaïe de Scété), sur le Pseudo-aréopagite, sur les *Capita scientiæ* d'Evagrius; une explication des visions d'Ezéchiel et de saint Grégoire; des épîtres sur la vie monastique. Joseph se montra partisan de Henana; il fut combattu par Babai dans son *Traité de l'union*, et dans des Lettres (p. 61); « Parce qu'il avait écrit quatre traités qui ne furent pas approuvés par les docteurs de l'Eglise, le patriarche Timothée l'anathématisa ». Son histoire fut écrite par NESTORIUS, qui fut sacré évêque de Beit Nouhadra en 790.

Sahdona. — SAHDONA, aussi appelé Martyrius (traduction de son nom syrien), naquit au commencement du VIIe siècle à Halmoun, village du Beit Nouhadré. Il quitta Nisibe, où il avait achevé ses études, pour se mettre sous la direction de Jacques, fondateur du célèbre couvent de Beit Abé (maison des Bois). Plus tard, il fut nommé évêque de Mahozé d'Aréwan, dans le Beit Garmai, et fut adjoint à Jésuyab de Ghedala dans son ambassade à Héraclius. Au retour, pendant un court séjour à Apamée, à la suite de discussions avec les moines de Syrie, il abandonna la doctrine nestorienne, non pas pour le monophysisme, mais, à ce qu'il semble bien, pour la doctrine du concile de Chalcédoine. Chassé de Mésopotamie, il retourna en Syrie et fut nommé évêque d'Edesse par la faveur de l'empereur Héraclius. Il ne demeura que peu de temps dans cette ville; il se retira dans la montagne et mourut dans la solitude.

Sahdona avait écrit une oraison funèbre de son maître Jacques de Beit Abé, ainsi que la Vie de ce moine et celle de quelques autres ascètes. Son œuvre la plus considérable fut un traité d'ascétisme en deux parties; la première comprenait quatre livres répartis en vingt-deux chapitres; la seconde une série unique de quatorze chapitres. Cette seconde partie et six chapitres de la première sont conservés à Strasbourg, dans les restes d'un manuscrit du VIIIe siècle, provenant du Mont Sinaï. Il a été édité par P. Bedjan (Paris, 1903) sous le titre de *Livre de la Perfection des œuvres*. Les six chapitres subsistant de la première partie (un chapitre déplacé, et les cinq du quatrième livre) parlent de la vie monastique, du détachement du monde, de la vie commune, de la vie solitaire et de ses combats. Les chapitres de la seconde partie traitent de la foi; de l'espérance; de la charité parfaite envers Dieu et le prochain; de la pauvreté et de l'abnégation; de la virginité et de la chasteté; du jeûne et de la mortification; de l'office divin, de la prière, de la

messe, de l'action de grâces après la communion, de la lecture et des veilles; de la pénitence; de l'humilité; de l'obéissance; de la patience; de la vigilance sur les pensées, les paroles et les actions. Tous ces chapitres sont remplis de sages considérations, dignes des meilleurs maîtres de la vie spirituelle. D'après les lettres de Jésuyab III, il semble que l'ouvrage doctrinal de Sahdona était intitulé *Contre les hérétiques*, et qu'il aurait été différent du traité ascétique. Nous avons aussi de lui cinq épîtres adressées à des moines. Bedjan en a publié le texte.

Jésuyab III. — L'apostasie de Sahdona causa un grand scandale dans l'Eglise nestorienne. Il rencontra un redoutable adversaire dans son ancien condisciple JÉSUYAB (III) l'Adiabénien, fils d'un riche persan nommé Bastoumagh, du village de Kouphlana. Jésuyab, après avoir terminé le cours de ses études à Nisibe, fut promu à l'épiscopat et occupa le siège métropolitain d'Arbèles. A la mort du patriarche Maremmeh (647), il fut choisi pour lui succéder, et gouverna l'Eglise nestorienne jusqu'à sa mort (658).

L'œuvre littéraire de ce patriarche est considérable : une réfutation des hérétiques, écrite à la demande de Jean, métropolitain de Beit Lapeth; divers traités de controverse; des discours funèbres et autres; des hymnes; une exhortation aux novices; de nombreux ouvrages liturgiques; des Lettres; enfin une Histoire de Jésusabran, célèbre martyr nestorien, converti de la religion de Zoroastre au christianisme, emprisonné à Arbèles pendant quinze ans et crucifié, en l'an 620, avec douze de ses compagnons. Ce récit est une des meilleures productions sortie de la plume de Jésuyab. Nous avons donné une édition du texte et une longue analyse de son contenu. L'auteur doit être placé au premier rang parmi les écrivains nestoriens; il est de ceux qu'on peut citer comme modèles de la langue syriaque. Son style est élégant, varié,

parfois recherché, toujours pur et correct; mais aussi un peu prolixe, comme chez la plupart des Orientaux.

Cent quatre de ses *Lettres* nous sont parvenues dans un beau manuscrit du VIIIe siècle conservé à la Bibliothèque vaticane. En dehors de leur mérite littéraire, elles constituent un précieux document pour l'histoire de l'Eglise nestorienne à cette époque; les plus intéressantes sont celles qui ont trait à Sahdona, et celles qu'il adressa à Siméon, métropolitain de Rewardaschir, qui refusait l'obéissance au patriarche. Une édition du recueil a été donnée, avec traduction latine, par R. Duval (Paris, 1904).

Jésuyab revisa aussi le Rituel et surtout le Bréviaire. Il arrangea le livre appelé *houdhra*, qui est comme notre « Propre du temps » et contient les offices des dimanches de toute l'année, ceux du Carême et du Jeûne des Ninivites. Il régla les cérémonies du baptême, de l'absolution des apostats, des hérétiques, des pénitents publics, de la consécration des autels, etc. Dans cette réforme liturgique, le patriarche fut aidé par un de ses anciens compagnons d'étude nommé Ananjésus.

Ananjésus. — ANANJÉSUS avait embrassé la vie monastique. Pris du désir de voyager, il se rendit à Jérusalem et, de là, au désert de Scété, où il s'initia au genre de vie des moines égyptiens. A son retour, il abandonna le Grand-Couvent d'Izla et se retira à Beit Abé. Nous connaissons plusieurs de ses nombreux ouvrages. Il avait composé un volume de définitions philosophiques, avec de copieux commentaires; un traité sur la prononciation des mots difficiles qui se rencontrent dans les écrits des Pères, et un autre sur les mots ambigus.

A la demande du patriarche Georges (658-680), Ananjésus composa, ou plus exactement compila, une rédaction nouvelle du *Paradisus Patrum* de Palladius et de saint Jérôme, enrichie d'additions puisées à d'autres sources ou dans ses souvenirs personnels. Cet ouvrage

devint dès lors le principal livre de lecture à l'usage des moines dans tous les couvents nestoriens. L'édition pratique du texte qu'a donnée le P. Bedjan (Paris, 1897), d'après l'ensemble des manuscrits, comprend quatre parties : 1° le premier livre de Palladius; 2° le second livre; 3° le livre de saint Jérôme (en réalité de Rufin); 4° le troisième livre de Palladius, titre erroné sous lequel on trouve les Apophtègmes, au nombre de six cent vingt-sept, groupés par chapitres; puis cent cinquante-trois questions et réponses, des exemples, des conseils, et de nouvelles questions au nombre de cent trente-trois. Une recension un peu différente a été publiée, avec traduction anglaise, par W. Budge (Londres, 1904). Une édition critique de l'ouvrage serait utile pour la recension des textes grecs primitifs.

Daniel bar Maryam. — DANIEL BAR MARYAM, contemporain du patriarche Jésuyab III, est donné comme l'auteur d'une Explication du calendrier, et d'une Histoire ecclésiastique en quatre livres, dont il ne nous reste rien dans le texte original, mais qui fut utilisée par l'auteur anonyme de la compilation arabe éditée sous le titre de *Chronique de Séert*. Peut-être doit-il être identifié avec Daniel bar Toubanita (fils de la Bienheureuse), évêque de Tahal, dans le Beit Garmai, qui écrivit des oraisons funèbres, des homélies métriques, des réponses sur des Questions bibliques, un *Livre de Fleurs* qui semble être une anthologie poétique, et la *Solution des questions sur le Ve tome des œuvres d'Isaac de Ninive*. Aucun de ces ouvrages n'est conservé.

Jean le Persan. — La *Vie de Bar Edta*, mort en 611, fondateur d'un couvent célèbre, a été écrite par un moine nommé JEAN, et surnommé le Persan, pour le distinguer du moine JEAN du Beit Garmai, avec lequel il a été souvent confondu. Ce dernier, disciple et successeur de

Jacques de Beit Abê, finit par se retirer dans un couvent de son pays natal, fondé par un certain Ezéchiel, près de Dakoka. Il est l'auteur des Vies d'Abraham, abbé du mont Izla, et de Mar Kodawai, fondateur du couvent de Beit Halé, près de Mossoul. Il écrivait vers 660. On lui attribue un Recueil de maximes et des Règles monastiques qui nous sont inconnus.

Sabarjésus. — SABARJÉSUS surnommé Rostam, naquit à Hérem, village de l'Adiabène. Attiré par la vie monastique, il entra au Grand-Couvent du mont Izla (vers 630); il le quitta pour celui de Beit Abê et, de là, passa à celui de Beit Kôka, où il mourut (av. 680). Il écrivit les biographies de plusieurs abbés et de moines illustres, notamment celle de Sabarjésus, fondateur de Beit Kôka, qui nous est parvenue. Il composa un grand ouvrage contre les hérétiques, un traité en huit livres sur Notre-Seigneur et la mission des Apôtres, et plusieurs écrits ascétiques : il ne nous en reste que des citations.

Georges. — Né à Kaphra, dans le Beit Garmai, de parents riches, GEORGES se fit moine au couvent de Beit Abê. Il en sortit pour devenir métropolitain d'Adiabène, et succéda ensuite à Jésuyab III comme patriarche (658-680). Il est l'auteur de canons et d'une lettre dogmatique conservée dans le Synodicon (cf. p. 109). Il ne nous reste rien de ses Homélies.

Elias. — L'évêque de Merv, ELIAS, qui prit part à l'élection du patriarche Georges, est donné par Ebedjésus comme auteur d'une Chaîne des Pères sur les quatre Evangiles, de commentaires sur divers livres de l'Ancien Testament, d'une Histoire ecclésiastique et de Lettres. Aucun de ces ouvrages ne nous est parvenu.

Gabriel. — GABRIEL, surnommé Taureta (la Vache), était originaire de la province de Siarzour. Après avoir

achevé le cours de ses études, il entra au Grand-Couvent, qu'il quitta plus tard pour celui de Beit Abé dont il devint supérieur sous le patriarcat de Hénanjésus Ier (686-701). Il prit une part très active aux controverses contre les moines jacobites du couvent de Cartamin, près de Mardin, et contre Sahdona. Il se rendit même à Edesse, auprès de ce dernier, dans l'espoir de le ramener au nestorianisme. Ses travaux les plus remarquables sont une vie de Narsès, abbé du Grand-Couvent; une homélie pour le jour de la Passion, et une histoire des martyrs du Tour-Béraïn (Adhourparwa, Mihrnarsai et leur sœur Madoukt), mis à mort par Sapor II, la 9e année de son règne (317-318), bien avant le commencement de la grande persécution.

A la littérature nestorienne de cette époque appartient une petite Chronique anonyme (peut-être le dernier chapitre d'un ouvrage plus étendu), qui commence à la mort d'Hormizd, fils de Chosroès (590), et s'arrête à l'an 680. Elle traite de l'histoire ecclésiastique et de l'histoire profane, et nous a apporté des informations nouvelles sur les derniers temps des Sassanides. Une première édition a été publiée par Ign. Guidi (Leide, 1891), et fut traduite en allemand par Th. Nöldeke (Vienne, 1893).

Hénanjésus Ier. — Le patriarche HÉNANJÉSUS Ier (surnommé *heghîrâ*, le Boiteux), fut élu en 686. Avec le concours du calife Abdelmalik ibn Marwan, Jean de Dasen, évêque de Nisibe (surnommé *garba*, le Lépreux), le fit déposer et jeter en prison, et s'empara de l'autorité. Deux ans plus tard, après la mort de son rival, le patriarche reprit possession de son siège et gouverna l'Eglise jusqu'en 701. Il fut enterré au couvent de Jonas, près de Mossoul. Ses œuvres comprenaient des homélies, des discours, des lettres, une Vie de son contemporain Sergius

Dewada, des sentences juridiques, un commentaire sur les *Analytiques*, et un traité qui porte un titre énigmatique « sur le double rôle de l'Ecole » ou « sur la double manière de comprendre ». De tous ces ouvrages nous n'avons que de courtes citations.

Isaac de Ninive. — ISAAC, originaire du Beit Qatarayê avait été créé évêque de Ninive par le patriarche Georges Ier (658-680), dans le monastère de Beit Abê. Au bout de six mois, il abdiqua et se retira dans la montagne de Matout, dans le Beit Houzayé, où il vécut en anachorète. Plus tard, il passa au couvent de Rabban Schabhour et y termina ses jours dans une profonde vieillesse. Il écrivit de nombreux traités sur la vie monastique. Ebedjésus lui attribue « sept tomes sur la direction de l'esprit, sur les divins mystères, sur les jugements et la providence ». Une partie de ces ouvrages a été conservée; une autre partie a été interpolée ou confondue avec les œuvres d'un homonyme. La notice mise en tête de la traduction arabe, d'après laquelle Assemani a voulu faire de cet écrivain un auteur orthodoxe, est une audacieuse falsification; un moine jacobite a substitué le couvent de Mar Mattai à celui de Beit Abé, le désert de Scété au Beit Houzayé, et il fait vivre Isaac au commencement du VIe siècle. D'après les traités qu'on peut regarder comme authentiques, les œuvres d'Isaac sont de première importance pour l'intelligence des conceptions mystiques des Syriens. Sur la foi des mss., P. Bedjan a publié une série de quatre-vingt-deux chapitres ascétiques, qui ont été traduits en anglais par A. Wensinck (Amsterdam, 1923). Il est à noter que l'ouvrage ne paraît pas correspondre aux notions que nous avons par ailleurs sur la division des œuvres d'Isaac.

Elie de Nisibe (cf. p. 118) cite deux chroniqueurs du VIIe siècle : ALAHAZEKA et MIKA. On attribue à ce

dernier un commentaire sur le livre des Rois, un panégyrique de Sabarjésus, et quelques autres ouvrages.

Jean de Pének. — Le moine JEAN, originaire de Pének (village sur le Tigre, au nord de Mossoul), est l'auteur de plusieurs traités sur la vie monastique et d'un ouvrage intitulé *Archéologie* ou *Résumé historique*, en deux parties : la première va de la Création à Jésus-Christ; la seconde s'arrête à la fin du VIIe siècle, et nous fixe ainsi sur l'époque de son auteur. Le but est de montrer l'action de la Providence dans le monde; l'exposé est plus théologique qu'historique.

Le nom de Jean étant très commun, et le surnom de Saba (vieillard, vénérable) étant souvent appliqué aux moines, il en est résulté dans la littérature des confusions inextricables, qui ne pourront être tirées au clair qu'après la publication des textes. C'est ainsi que Jean de Pének a été identifié à tort avec Jean Saba (cf. p. 106).

La première moitié du VIIIe siècle ne nous offre pas d'écrivain de grande valeur chez les Nestoriens. Citons parmi ceux qui nous sont connus :

Babai de Gebilta, qui vivait au temps du patriarche Salibazeka (714-728), et se consacra à la réforme de la musique religieuse. Assemani l'a confondu avec Babai le Nisibien (cf. p. 60) et lui attribue les œuvres de celui-ci.

Abraham bar Daschandad, disciple de Babai de Gebilta, cité par Bar Bahloul comme une de ses sources. Ebedjésus lui attribue un livre d'exhortations, des homélies, des lettres, le *Livre de la voie royale*, une controverse avec les Juifs, et un commentaire sur les œuvres du moine Marc. Tous ces ouvrages sont perdus, sauf un fragment du dernier.

Barsahdé, originaire de Karka de Beit Selok, contemporain du patriarche Pethion (731-734). Il est l'auteur d'un traité contre la religion de Zoroastre.

Cyprien, évêque de Nisibe (741-767), avait composé un commentaire sur les *Orationes theologicas* de saint Grégoire de Nazianze, et un traité de l'ordination.

La fin du siècle est mieux représentée dans la littérature. Plusieurs ouvrages de mérite ont vu le jour à cette époque.

Jean Saba de Dalyata. — Jean de Dalyata, plus particulièrement appelé JEAN SABA ou « le Vieillard spirituel », était originaire d'Ardamout, dans le Beit Nouhadré; il entra au couvent de Yozadak, dans la montagne de Cardou, et le quitta pour aller fonder celui de Beit Dalyata (« pays des treilles »). On trouve sous son nom vingt-cinq traités et cinquante-et-une lettres traitant de sujets ascétiques (les dons divins, les consolations spirituelles, la science des mystères, la lutte contre les démons, la pratique des vertus, etc.); mais, comme celles d'Isaac de Ninive, et probablement d'autres pieux nestoriens, ses œuvres paraissent avoir été interpolées par les copistes jacobites. Son époque est indiquée par le fait qu'il reçut la visite de Salomon, évêque de Haditha (760-780), et que ses écrits furent censurés par le patriarche Timothée Ier (780-823).

Hénanjésus II. — HÉNANJÉSUS (II) était évêque de Laschom lorsqu'il fut subrepticement porté au patriarcat (774). Nous avons les Actes de son synode (775); mais il ne nous est rien parvenu des lettres, des hymnes funéraires, des cinq tomes d'homélies métriques, des dix Questions que lui attribue Ebedjésus. Il mourut empoisonné en 779.

Le nom de Hénanjésus figure dans la célèbre inscription syro-chinoise de Singanfou, relative à l'introduction du

christianisme en Chine. La stèle fut érigée en 781, avant que la nouvelle de la mort du patriarche fût parvenue dans cette contrée.

Dans le *Petit Paradis*, ouvrage cité par Thomas de Marga, se trouvait l'histoire des moines du couvent de Beit Abé, rédigée par l'un d'eux, David, qui devint évêque des Curdes, vers la fin du siècle. On l'a confondu avec David, fils de Paul, un jacobite (cf. p. 91).

Théodore bar Kôni. — Le catalogue d'Ebedjésus attribue à Théodore bar Kôni (ou Kewani?) un *Livre de Scolies*, une histoire ecclésiastique, des instructions ascétiques, et des discours funéraires. Le *Livre des Scolies*, seul, nous est conservé. Assemani, sans aucun fondement, a identifié l'auteur avec Théodore, sacré évêque de Laschom en 893. L'identification, trop facilement acceptée et répétée, a été reconnue fausse. Dans les manuscrits du *Livre des Scolies*, l'auteur n'est pas présenté comme un évêque, il est appelé simplement « docteur du pays de Kaschkar »; il paraît être un moine écrivant « pour ses frères »; une note dit que le IXe livre fut achevé en l'an 791. Il faut s'en tenir à cette date. Ce *Livre des Scolies* est une curieuse compilation dans laquelle sont mélangées des données philosophiques, théologiques, apologétiques. Elle est divisée en onze livres. Les livres I-V contiennent les scolies sur l'Ancien Testament, les livres VII-IX, celles sur le Nouveau Testament. Le livre VI, qui est comme l'introduction au Nouveau Testament, renferme surtout des définitions théologiques. Le livre VIII est constitué par deux traités, l'un contre les Orthodoxes et les Monophysites, l'autre contre les Ariens; le livre X, par un colloque entre un chrétien et un païen qui, en réalité, présente les objections des musulmans. Le livre XI est un traité des hérésies, dérivé de saint Épiphane, mais augmenté de notices fort intéressantes sur les Manichéens, les Mandéens, les Kantéens et plusieurs autres sectes

orientales moins connues. Ces notices semblent tirées d'ouvrages aujourd'hui perdus.

Timothée Ier. — A la mort du catholicos Henanjésus II, il y eut de nombreuses compétitions pour l'élection de son successeur. Timothée, originaire de Hazza, dans l'Adiabène, évêque de Beit Bagash, fut intronisé à Séleucie, le 7 mai 780, par quelques métropolitains séduits, dit-on, par ses promesses. Mais Ephrem, métropolitain d'Élam, qui était lui-même candidat, contesta la validité de l'élection, et de là naquit un schisme qui dura environ deux ans. Timothée sut rallier les dissidents et se concilier la faveur des califes. Il mourut le 9 janvier 823, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Sous son pontificat, l'Église nestorienne fut prospère et se développa, surtout par les missions dans l'Asie centrale.

Timothée fut un des écrivains les plus féconds de son siècle. Son *Livre des étoiles*, sans doute un traité d'astrologie, ne nous est pas parvenu. De ses *Lettres*, qui étaient au nombre d'environ deux cents, d'après Ebedjésus, et formaient deux tomes, nous avons une soixantaine. Une première moitié a été publiée et traduite en latin par Braun (Paris, 1914). Beaucoup d'entre elles sont adressées à Sergius, moine et ensuite métropolitain d'Élam. Une longue apologie de la religion chrétienne, présentée sous la forme d'une discussion avec le calife Mahdi se trouve dans une de ces lettres. Elle a été traduite en arabe et a joui d'un grand crédit parmi les Syriens, comme en témoignent ses nombreuses copies. Il nous reste des fragments de ses Homélies pour les fêtes dominicales de l'année liturgique. L'interprétation du Théologien (Grégoire de Nazianze), que Barhébréus lui attribue, paraît être un commentaire et non pas une version.

Parmi les ouvrages regardant la discipline, nous avons de lui les Actes d'un premier synode, tenu en 790, et les

99 canons formant les Règles des jugements ecclésiastiques et des héritages, promulgués en 805, à la suite d'un second synode. C'est aussi, croyons-nous, par les soins de Timothée, et au début de son pontificat, que fut réunie la collection canonique connue sous le nom de *Synodicon orientale*. Elle comprend les Actes des conciles d'Isaac, célébré en 410; de Yaballaha, en 420; de Dadjésu, en 424; d'Acace, en 486; de Babai, en 497; de Mar Aba Ier, en 544; de Joseph, en 554; d'Ezéchiel, en 576; de Jesuyab Ier, en 585, suivis d'une longue et importante lettre disciplinaire et dogmatique à Jacques, évêque de Deirin; de Sabarjésus Ier, en 596, avec une lettre synodale aux moines du couvent de Bar Qaiti; de Grégoire, en 605; de Georges Ier, en 676, avec la lettre dogmatique adressée en 680 à Mina, chorévêque de Perse; de Henanjésus, en 775.

Les copistes qui transcrivirent cette première collection y ajoutèrent par la suite le synode de Timothée tenu en 790, et de nombreuses décisions canoniques portées par les patriarches postérieurs. La collection du Synodicon, même en dehors du côté disciplinaire, présente un grand intérêt : par l'examen des professions de foi placées en tête de la plupart des synodes, elle permet de suivre le développement et les modifications successives de la doctrine nestorienne; elle fournit des points de repère certains pour la chronologie des patriarches, et par les nombreuses listes épiscopales qu'elle renferme (environ 300 noms), elle apporte sa contribution à l'histoire ecclésiastique. Nous avons publié le *Synodicon*, avec une traduction française (Paris, 1902).

Jésus bar Noun. — JÉSUS BAR NOUN, natif de Beit Gabbarê, aux environs de Mossoul, avait eu pour maître Abraham bar Daschandad et pour condisciple Timothée, le futur patriarche. Il habitait depuis trente ans le couvent de Mar Elias, où il s'était retiré à la suite d'une querelle

avec les moines d'Izla au sujet de la doctrine christologique de Timothée.

A la mort de celui-ci, par l'influence de Gabriel Boktjésus, médecin du calife al-Mamoun, il fut élu pour lui succéder, en 823, à l'âge de quatre-vingts ans. Il vécut encore quatre années. Nous avons de lui des *Questions sur toute l'Écriture*, en deux tomes; une partie de ses oraisons funèbres; quelques lettres; quelques fragments de ses ouvrages théologiques; des canons et des décisions judiciaires; un traité grammatical des mots équivoques. Les *Réponses aux questions du diacre Macaire* semblent faire partie du livre sur la *Division des offices ecclésiastiques*, qui ne nous est pas parvenu. D'après l'historien arabe Mari, Jésus bar Noun aurait écrit un commentaire sur saint Grégoire de Nazianze.

DENHA, appelé aussi Ibas, disciple du patriarche Jésus bar Noun (823-828), est l'auteur de commentaires sur les Psaumes (en partie conservés), sur la dialectique d'Aristote, et sur les œuvres de Grégoire de Nazianze, et aussi, d'après Ebedjésus, de sermons, et de dissertations sur les lois ecclésiastiques.

Thomas de Marga. — L'année même où Sabarjésus II succéda, après une longue vacance, au patriarche Georges (832), un jeune homme nommé THOMAS prenait l'habit au couvent de Beit Abé. En 837, il fut appelé comme secrétaire par le patriarche Abraham, qui le nomma ensuite évêque de Marga, et un peu plus tard métropolitain du Beit Garmai. Sur les instances des moines de Beit Abé, il se mit à écrire, en 840, l'histoire de ce couvent d'après ses lectures et d'après les récits des anciens. L'ouvrage assez considérable est partagé en six livres; bien qu'il soit intitulé *Histoire des Supérieurs*, il ne donne pas seulement celle des vingt abbés qui s'étaient succédé dans la direction du couvent, mais y ajoute de nombreux récits concernant des moines célèbres, et en

particulier les patriarches Maranemmeh et Jésuyab III. Les données chronologiques font défaut, et la critique également. Au point de vue de la composition, il est comparable à l'*Historia religiosa* de Théodoret. Mais telle qu'elle est cette œuvre forme une histoire du monachisme et de l'ascétisme pendant près de trois siècles; elle apporte un précieux complément à celle de l'Église nestorienne durant une période peu connue de son existence et jette un jour nouveau sur les événements contemporains. La députation du patriarche à Héraclius, l'apostasie de Sahdona, la fondation de soixante couvents ou écoles, la conversion au christianisme des peuples riverains de la mer Caspienne, les missions de propagande en Arabie méridionale, en Perse et en Chine, ne sont nulle part exposées avec plus de clarté. On chercherait vainement ailleurs des renseignements plus précis sur le régime des couvents et des écoles, sur les pratiques de la vie monacale et sur la conception que se faisaient de l'ascétisme les moines nestoriens. L'ouvrage a été publié et traduit en anglais par W. Budge (Londres, 1893).

Jésudad de Merv. — JÉSUDAD, évêque de Haditha, était originaire de Merv. En 853, il fut désigné pour le patriarcat, mais, par ordre du calife, la dignité fut conférée à Théodose, métropolitain du Beit Garmai. C'est tout ce que nous savons de la vie de Jésudad. Il est l'auteur d'un commentaire sur l'Ancien et le Nouveau Testament, un des plus importants parmi ceux que nous ont laissés les nestoriens. Dans cet ouvrage une large part est faite à Théodore de Mopsueste, soit expressément, soit tacitement, et c'est par l'intermédiaire de Jésudad que les Syriens jacobites postérieurs, comme Moïse bar Kepha et Denys bar Salibi, qui l'ont souvent pillé, sont entrés en contact avec l'exégèse du célèbre antiochénien, dont les œuvres originales leur était inaccessibles. Le Commentaire

sur les Évangiles a été publié, avec traduction anglaise, par Mme Gibson (Londres, 1911).

Jean bar Maswai. — JEAN BAR MASWAI (Yahia ben Mâsawaih), mort en 857, était originaire des environs de Ninive. Il étudia à Bagdad sous la direction de Jésus bar Noun, le futur patriarche, et devint lui-même chef de l'école la plus florissante de cette ville. Il composa en syriaque et en arabe plusieurs livres de médecine et fit des versions d'ouvrages grecs. Son *Livre sur la fièvre*, conservé dans des traductions hébraïques et latines est un résumé des connaissances médicales des Syriens et des Arabes. Sa réputation fut surpassée par celle de son disciple Honein, dont la science était également vantée par les chrétiens et par les musulmans.

Honein. — HONEIN (Abou Zaid ibn Ishak al-Ibadi) était né à Hira. Après avoir étudié à Bagdad, il alla apprendre le grec à Alexandrie. A son retour, il fut nommé médecin du calife al-Moutawakil, et vécut jusqu'en 873. Une partie de son œuvre est écrite en arabe. Ebedjésus lui attribue un *Livre sur la crainte de Dieu*, qu'il aurait écrit étant diacre. La *Grammaire* d'Honein ne nous est pas parvenue, et nous ne connaissons son *Livre des points* que par des citations; nous avons son *Traité des mots ambigus* (de æquilitteris), retravaillé et augmenté par un écrivain postérieur. L'*Explication des mots grecs en syriaque* d'Honein, fut en réalité le premier lexique syriaque. Un autre médecin de Bagdad, ZACHARIE DE MERV (Abou Yahya al-Marwazi), y fit de nombreuses additions.

Bar Ali. — Un disciple d'Honein, JÉSUS BAR ALI, fondit le lexique et les additions en un nouveau *Lexique* qui eut beaucoup de succès. Il existe dans de nombreux manuscrits, souvent avec des additions postérieures.

L'édition de cet ouvrage commencée par G. Hoffmann (Kiel, 1874), a été achevée par R. Gottheil (Rome, 1928). Ces lexiques ne sont pas de véritables dictionnaires de la langue syriaque, mais des compilations plus ou moins étendues de gloses (parfois en arabe) explicatives des locutions peu usuelles, et surtout des termes grecs conservés dans les versions syriaques.

HÉNANJÉSUS BAR SEROSCHWAI, évêque de Hirtha, auteur de Questions sur les Écritures, rédigea, vers la fin du siècle, un quatrième lexique. Aucun exemplaire de cet ouvrage ne nous est parvenu, mais il est passé presque en entier dans celui de Bar Bahloul (cf. p. 116).

Jésudenah. — D'après Ebedjésus, Jésudenah, évêque de Basra, composa un traité de Logique, des Homélies, quelques discours métriques, une Histoire ecclésiastique en trois tomes, et le Livre de la chasteté. L'Histoire ecclésiastique est perdue, sauf quelques citations faites par Élie de Nisibe, et une par Michel le Syrien, qui appelle l'auteur Denahjésus. Le *Livre de la chasteté* contient cent cinquante courtes notices sur de pieux personnages qui ont fondé des couvents dans la région orientale. Ces notices, moitié historiques moitié légendaires, apportent une utile contribution à la géographie ecclésiastique de la Mésopotamie. Nous avons publié cet ouvrage avec traduction française (Rome, 1896). Nous ignorons tout de l'épiscopat de Jésudenah, qui se place aux environs de l'an 900.

CHAPITRE IV

QUATRIÈME PÉRIODE (Xe-XIIIe SIÈCLE)
DÉCADENCE ET FIN DE LA LITTÉRATURE SYRIAQUE

I. — La littérature au Xe siècle.

Le xe siècle marque le plus bas degré de la décadence littéraire du syriaque, accentuée par la rapide diffusion de la langue arabe.

Parmi les Jacobites, nous n'aurions aucun nom à citer avant la fin du siècle, si Elie de Nisibe (cf. p. 118) n'avait mentionné la Chronique inconnue d'un diacre Siméon (vers 950).

Marc bar Kiki. — MARC BAR KIKI, qui prit le nom d'Ignace lorsqu'il fut nommé maphrien, en 991, est l'auteur de quelques banales poésies liturgiques. Il fut chassé par ses diocésains, à cause de ses mœurs dépravées, et se fit musulman en 1016. Revenu à résipiscence vers la fin de sa vie, il composa un poème sur sa chute.

Jean de Maron. — A la même époque vivait un moine surnommé « Océan de sagesse », un certain JEAN DE MARON. Il enseigna au couvent de Goubos, près de Mélitène, puis à celui que fonda alors Elias bar Gagai, et il finit ses jours dans le monastère d'Aaron près d'Edesse. Barhébréus lui a emprunté une scholie sur le livre des Proverbes. Il mourut en 1003.

Les Nestoriens semblent avoir mieux résisté à l'influence étrangère; on trouve encore chez eux quelques écrivains fidèles à la langue nationale.

Elias d'Anbar. — Au commencement du siècle, vers 922, vivait ELIAS, évêque de Pérozschabor (Anbar). Ebedjésus lui attribue une apologie, des lettres et des homélies que nous ne connaissons pas, et aussi un traité théologique que nous possédons. Il est écrit dans un style agréable, en vers heptasyllabiques. Son titre est *Capita scientiarum*, vulgairement *Livre des centuries*. Il est divisé en trois parties : les chapitres de la première partie n'ont qu'une strophe, ceux de la seconde en ont deux, ceux de la troisième, trois. Les chapitres sont groupés par centuries. Il y a, au total, dix-neuf centuries, dix-neuf cents chapitres, trois mille deux cents strophes.

Georges de Mossoul. — GEORGES, métropolitain d'Arbèles et de Mossoul, fut promu à cette dignité, vers 945 par le catholicos Emmanuel (938-960). A la mort de celui-ci, puis à celle d'Israël (963), il brigua sans succès le

patriarcat. Nous avons de lui quelques hymnes et une collection de Canons.

Assemani attribua à Georges de Mossoul, après l'avoir d'abord attribué à Ebdedjésus bar Bahriz, un ouvrage anonyme intitulé *Exposition des Offices de l'église*; mais Dom Connolly, qui l'a publié et traduit en latin (Paris, 1913), juge que cette œuvre n'est pas plus récente que le IXe siècle. C'est un traité liturgique du plus grand intérêt, malgré l'incorrection du style et l'obscurité fréquente de la pensée. Il est partagé en sept Questions, qui expliquent successivement le cycle liturgique de la vie du Christ, l'office vespéral, les nocturnes, les mystères, le baptême, la consécration des églises, les funérailles. L'auteur anonyme suit fidèlement les prescriptions de Jésuyab III (cf. p. 99).

Mais si Georges n'est pas l'auteur de l'Exposition, il a néanmoins traité des matières liturgiques. Un manuscrit du Vatican met sous son nom des *Questions et réponses* sur la consécration des églises et du chrême, sur la liturgie, sur la communion, sur l'office divin, sur les funérailles. Quelques auteurs ont conjecturé, contrairement à la réalité, que cet ouvrage ne différait pas de l'*Exposition*.

Bar Bahloul. — BAR BAHLOUL (Abou 'l-Hassan ibn al-Bahloul), originaire d'Awana, dans le diocèse de Tirhan, vivait vers le milieu du Xe siècle; il travailla contre Georges, en faveur de l'élection du patriarche Ebedjésus Ier (963). Il enseignait dans les écoles de Bagdad, et y composa son *Lexique*, la plus ample compilation de ce genre. C'est une sorte d'encyclopédie dans laquelle il a réuni les travaux de ses devanciers, augmentés de nombreuses notices tirées des écrits syriaques sur les sciences naturelles, la philosophie, la théologie, et l'exégèse biblique. L'ouvrage a été soigneusement édité par Rubens Duval (Paris, 1888-1896).

Un contemporain de Bar Bahloul, dont nous ne savons que le nom, BAZOUD, rédigea un volumineux *Livre des définitions*, dans lequel on retrouve des citations d'ouvrages philosophiques perdus.

EMMANUEL BAR SCHAHARÉ enseignait dans l'école de Mar Gabriel, annexée au Couvent Supérieur, à Mossoul. Il mourut en 980. Son principal ouvrage, un *Hexaéméron*, forme un long poème en vingt-huit chants, les uns en vers de sept, les autres en vers de douze syllabes. Ce poème paraît avoir eu beaucoup de succès; il nous est parvenu dans de nombreux manuscrits, mais aucun ne renferme le second chant. Un frère d'Emmanuel, nommé EBEDJÉSUS, mort en 971, laissa aussi quelques compositions poétiques, entre autres un poème inspiré des Actes apocryphes de saint Eugène.

Wright place à la fin du siècle un certain ANDRÉ, auteur d'hymnes appelées « tourgamé » (interprétations), et d'un ouvrage grammatical, le *Livre de la ponctuation;* selon Assemani, il s'agirait d'André de Samosate (cf. p. 150).

Jean bar Khaldoun. — JEAN BAR KHALDOUN écrivit la *Vie du moine Joseph Bousnaya*, son maître spirituel, mort en 979, à l'âge de cent-dix ans. Nous avons publié une traduction française de cet ouvrage. Deux chapitres offrent un intérêt particulier : l'un contient des récits concernant les cénobites contemporains les plus réputés; l'autre est un véritable traité d'ascétisme qui expose, avec clarté et méthode, les principes de la vie spirituelle telle que la comprenaient les moines nestoriens, d'après la division platonicienne de l'homme en corps, âme et esprit.

Un autre écrivain ascétique, ABDMESCHIHA de Hirtha, intitula son ouvrage *Conseils pour les moines et les cénobites*; c'est un recueil de cinquante traités sur les vertus et

les vices, suivi de Lettres sur le même sujet. L'auteur cite le patriarche Ebedjésus (963-986); il devait être contemporain de Jean bar Khaldoun.

II. — Le XIe siècle.

Le XIe siècle ne fut guère plus brillant que le précédent. Ce sont encore des auteurs nestoriens qui nous apportent la meilleure contribution littéraire. Les nombreux traités grammaticaux qui paraissent alors témoignent de la décadence de la langue et de louables efforts pour sa conservation.

Élias de Nisibe. — L'écrivain le plus remarquable de cette époque fut ELIAS BAR SCHINAIA, né à Nisibe, en 975. Après avoir pratiqué la vie monastique, il fut nommé évêque de Beit Nouhadra en 1002, puis transféré au siège métropolitain de sa ville natale en 1008. Il survécut au patriarche Elias Ier mort en 1049.

Son œuvre la plus importante est une *Chronique* qui nous est parvenue dans un manuscrit unique, malheureusement incomplet, contemporain de l'auteur, et peut-être en partie autographe. Elle fut écrite en 1019, mais s'arrête à l'an 1012. L'ouvrage est bilingue : à côté du texte syriaque se trouve une version arabe. Il comprend deux parties : dans la première, la Chronique proprement dite, sont notés les événements de l'Orient à partir de l'an 25; l'auteur a pris soin d'indiquer sous chaque paragraphe la source de sa notice, il nous fait ainsi connaître les titres d'un certain nombre d'œuvres historiques aujourd'hui perdues. La seconde partie est un véritable traité du comput, accompagné de tableaux de concordance entre les différentes ères, y compris celle de l'Hégire, et exposant la méthode à suivre pour établir ces concordances.

Elias avait composé une *Grammaire* syriaque. Il en existe de nombreux manuscrits, preuve de la faveur dont elle jouissait chez les Syriens. Son *Livre de l'interprète* est un vocabulaire arabe-syriaque disposé par ordre des matières et par chapitres. On a encore de cet auteur des hymnes, des homélies métriques, et des Lettres : l'une d'elles, écrite pour protester contre l'élection du patriarche Jésuyab IV, intéresse l'histoire de l'Église. Il avait aussi réuni des décisions canoniques en quatre tomes, et publié en arabe plusieurs ouvrages dont nous n'avons pas à parler ici.

L'évêque ELIAS DE TIRHAN, qui devint ensuite patriarche (1028-1049), mérite d'être signalé comme auteur d'une Grammaire syriaque dans laquelle, le premier, il essaya d'introduire la méthode arabe.

En 1028, Elias avait pour compétiteur au siège patriarcal l'abbé d'un couvent de Mossoul, Abou Saïd EBED-JÉSUS BAR BAHRIZ, qui fut créé métropolitain d'Arbèles et Mossoul. Nous avons de lui un *Recueil de lois et sentences judiciaires*, en deux sections : la première expose la théorie du partage des successions, et la seconde examine des cas particuliers. On lui attribue aussi une Exposition des offices de l'église, que nous ne connaissons pas.

Le « Jardin des délices ». — Le Catalogue d'Ebed-jésus mentionne un livre intitulé le *Jardin des délices (Gannat boussamé)*, mais n'indique pas le nom propre de l'auteur qu'il appelle « l'Interprète des Turcs ». Ce volumineux ouvrage est un commentaire des leçons de l'Ancien et du Nouveau Testament, pour tout le cours de l'année liturgique des Nestoriens, une sorte de *Catena* formée d'extraits d'un grand nombre d'exégètes. Mais c'est Théodore de Mopsueste qui fournit, soit explicitement soit tacitement, une grande partie des textes, tirés directement d'une traduction syriaque, ou indirectement d'un abrégé syriaque préexistant. En cela réside l'intérêt de cette compilation. Elle est postérieure à Jésudad (850), qu'elle cite, mais on ne peut lui assigner une date certaine. Elle ne nous paraît pas antérieure au XIe siècle. Une étude sur cet ouvrage a été publiée par le P. Vosté (Paris, 1928).

La *Légende du moine Bahira*, qui aurait instruit Mahomet de la religion chrétienne, remonte peut-être à l'époque de l'invasion arabe; mais la recension syriaque amplifiée, qu'a publiée et traduite R. Gottheil (New-York, 1903), n'est pas antérieure à la fin du XIe siècle.

Pour tout le cours de ce siècle, l'Eglise jacobite nous fournit à peine quelques écrivains syriaques dignes d'être signalés ici; ceux-même, qui ont écrit en arabe ont donné peu d'ouvrages sortant de la médiocrité.

Jésus bar Schouschan.— JÉSUS BAR SCHOUSCHAN, qui occupa le patriarcat sous le nom de Jean X, mourut à Amid, en 1072. Elu en 1058, il abdiqua et fut réélu en 1064 à la mort de son compétiteur. Homme studieux, appliqué à composer et à copier des livres, dit sa biographie. Parmi ses œuvres syriaques nous avons des canons ecclésiastiques, et plusieurs Lettres; une de celles-ci est adressée au patriarche d'Arménie Grégoire II. Elle traite de l'usage du ferment, de l'huile et du sel dans le pain eucharistique, et parle longuement des divergences liturgiques entre Arméniens et Syriens. Ce document a été publié et traduit par F. Nau (Paris, 1912).

Dans sa vieillesse, Jean X s'occupa de réunir la doctrine, c'est-à-dire, selon Barhébréus, les homélies de saint Ephrem et de saint Isaac d'Antioche, dans un livre que la mort ne lui permit pas d'achever. Il avait composé quatre poèmes sur le pillage de Mélitène par les Turcs en 1058. Des deux Liturgies qui lui sont attribuées dans les manuscrits, une seule pourrait être de lui.

Ignace. — IGNACE, moine du couvent de Mar Aaron à Segara, fut sacré évêque de Mélitène en 1061 et mourut en octobre 1095. Ce savant homme connaissait le grec et était versé dans les sciences profanes. A l'exemple de Jacques d'Edesse, il s'adonna à des traductions. Il écrivit une Chronique, basée principalement sur celles de Jacques d'Edesse et de Denys de Tellmahré, auxquelles il a ajouté, dit-il, beaucoup de choses tirées des Chroniques grecques. L'ouvrage n'est connu que par Michel le Syrien qui cite la préface et déclare avoir pris Ignace pour guide à partir de l'an 843.

Le successeur d'Ignace sur le siège de Mélitène fut SAÏD BAR SABOUNI, sacré le 22 mai 1096. Il prit alors le nom de Jean. L'année suivante, il fut massacré pendant le siège de la ville par les Turcs. Barhébréus le présente comme un savant distingué, qui écrivit en grec et en syriaque. Il nous reste de lui une hymne acrostische insérée dans le Rituel jacobite.

III. — Le XII[e] siècle.

La première moitié de ce siècle fut une période stérile, aussi bien parmi les Nestoriens que parmi les Jacobites; mais, chez ces derniers, la seconde moitié fut illustrée par deux féconds et célèbres écrivains syriens : Denys bar Salibi et Michel le Grand.

Jean de Mardin. — JEAN, évêque de Mardin et de Harran (1125-1165), fut un prélat lettré. Il avait rassemblé une bibliothèque, et il aimait à copier les Evangiles en lettres d'or et d'argent.

La prise d'Edesse par l'émir Zangui (1144) poussa Jean à écrire un poème qui provoqua l'indignation de ses collègues; l'auteur soulignait l'inefficacité de la promesse contenue dans la lettre de Jésus à Abgar (cf. p. 39). Le

traité *Sur la Providence*, de Denys bar Salibi, fut composé pour le réfuter. Ces ouvrages sont perdus; Michel en a inséré des extraits dans sa Chronique. Jean est aussi donné comme auteur d'une Liturgie. Une sorte d'autobiographie consignée dans la marge des manuscrits qu'il copia a été éditée par Assemani (*B. O.*, II, p. 217).

BASILE BAR SCHOUMANA fut sacré évêque de Kaisoum en 1135, et devint métropolitain d'Edesse, où il s'était installé par ordre du prince Joscelin, en 1143. L'année suivante il fut témoin oculaire du siège et de la prise de la ville. Cette castatrophe lui inspira trois poèmes qu'Assemani attribue à tort à un autre métropolitain, Abou Ghaleb bar Sabouni, aussi nommé Basile, mais mort en 1129. Basile bar Schoumana avait composé une *Histoire d'Edesse*, que nous connaissons par les récits qu'en ont tirés le patriarche Michel et surtout un chroniqueur anonyme un peu postérieur (cf. p. 129). Il mourut très âgé, en 1172.

Quand Basile quitta Kaisoum, il y fut remplacé par le moine Elias, qui prit le nom de JEAN (Iwannis). Ce prélat très influent jouissait d'une grande réputation de science. Le patriarche Michel le chargea de se rendre en son nom près de l'envoyé de l'empereur Manuel, lors des premières tentatives d'union entre l'Eglise grecque et les Eglises jacobite et arménienne. Il avait écrit contre Jean évêque de Mardin, et rédigé une Chronique des événements contemporains, que Michel a connue et utilisée. Il mourut le 24 septembre 1171.

Denys bar Salibi. — Le 2 novembre de la même année s'éteignait une des lumières de l'Eglise jacobite, JACQUES BAR SALIBI, qui prit le nom de Denys lors de sa consécration épiscopale, un des auteurs les plus variés et les plus féconds de la littérature syriaque. Il était origi-

naire de Mélitène. Le patriarche Athanase VIII le nomma évêque de Marache (Germanicia), en 1154, et annexa à son diocèse celui de Mabboug. Lors de l'élection du patriarche Michel (1166), Denys prit ouvertement parti pour celui-ci, qui le transféra bientôt au siège métropolitain d'Amid (Diarbekir); il l'occupa jusqu'à sa mort. Dans la longue liste de ses œuvres figurent : un Commentaire sur l'Ancien et Nouveau Testament; un Commentaire, écrit en 1148, sur l'*Isagoge* de Porphyre et sur les Catégories, l'Herméneutique, et les Analytiques d'Aristote; un Commentaire sur les Centuries d'Evagrius, et un autre sur les écrits des Docteurs; un traité sur la structure du corps humain; une Histoire abrégée des Pères, des Saints et des Martyrs; des Lettres; un recueil de Canons; plusieurs traités de théologie; un traité de la Providence; un autre contre les hérésies; deux Liturgies et une *Explication de la Liturgie*; des Homélies; un discours pour l'intronisation du patriarche Michel; deux poèmes sur la prise d'Edesse en 1144; trois élégies sur la prise de Marache (en 1156) par les Arméniens, qui emmenèrent l'auteur prisonnier; deux autres sur le procès fait au maphrien accusé d'avoir marié une musulmane. La majeure partie de ces ouvrages est parvenue jusqu'à nous. Michel le Syrien cite la préface d'une *Chronique* de Bar Salibi, limitée aux événements contemporains.

Les commentaires de Bar Salibi *sur l'Ancien Testament*, sont les plus développés que nous aient laissés les Syriens. A cause même de son étendue, l'ouvrage a été rarement copié en entier. Le manuscrit que je possède ne comprend pas moins de 604 pages in-folio, d'une écriture petite et compacte, à raison de quarante-deux lignes à la page. C'est une œuvre de compilation qui manque d'originalité, précieuse cependant par sa riche documentation. L'ordre des livres est le suivant : Pentateuque, Job, Josué, Juges, Samuel et Rois, Psaumes, Proverbes, Ecclésiaste, Cantique, Isaïe, Jérémie avec les Lamenta-

tions, Ezéchiel, Daniel, les douze petits Prophètes, l'Ecclésiastique. Chaque livre est pourvu de deux commentaires, l'un « matériel » ou « corporel », c'est-à-dire littéral, et l'autre « spirituel » ou « mystique », c'est-à-dire allégorique ou symbolique. Pour les livres sapientiaux et quelques autres, il y a un commentaire basé sur la version Simple et un autre basé sur l'Hexaplaire (cf. p. 20). Les commentaires *sur le Nouveau Testament* suivent cet ordre : les quatre Evangiles, l'Apocalypse, les Actes, les sept petites Epîtres, et les quatorze Epîtres pauliniennes. Ces commentaires présentent les mêmes caractères que ceux de l'Ancien Testament, mais les interprétations mystiques ou allégoriques sont intercalées dans le commentaire littéral. Ils sont en général moins développés, sauf pour les Evangiles. Le Commentaire sur les Evangiles a été composé en 1165. La Bibliothèque Nationale possède un ms. daté de l'an 1174 d'après lequel J. Sedlacek, J.-B. Chabot et A. Vaschalde ont entrepris d'en donner une édition avec traduction latine. J. Sedlacek avait déjà publié et traduit le commentaire sur l'Apocalypse, les Actes et les petites Epîtres (Paris, 1910).

La Réfutation ou traité *Contre les Hérésies* semble avoir formé un ouvrage en cinq parties : contre les Mahométans, les Juifs, les Nestoriens, les Chalcédoniens (dyophysites), et les Arméniens; cependant, les trois premières, seules connues, n'ont pas été retrouvées dans un même manuscrit. Le texte du traité *Contre les Juifs*, écrit en 1166, a été publié par J. de Zwaan (Leide, 1906).

L'*Explication de la Liturgie*, qui a été démarquée par les Maronites pour l'attribuer au prétendu Jean Maron, est un utile commentaire pour l'intelligence des cérémonies et de la doctrine eucharistique des Syriens. Elle a été éditée, avec traduction latine, par J. Labourt (Paris, 1903). Nous n'avons plus le *Traité de la Providence*, dirigé contre Jean de Mardin (cf. p. 122); d'après ce que rapporte la Chronique de Michel, la réfutation reposait sur une subtile

distinction entre les châtiments envoyés par Dieu et les maux causés par la négligence des hommes. Le discours prononcé à l'intronisation du patriarche Michel (18 octobre 1166) est passé dans le Pontifical jacobite; il sert aussi pour la consécration d'un évêque. Nous l'avons publié et traduit (Paris, 1908).

Michel le Syrien. — MICHEL (Michel le Grand ou Michel le Syrien, comme on l'appelle habituellement), fils du prêtre Elias, naquit à Mélitène en 1126. Dès sa jeunesse il entra au couvent célèbre de Barsauma, dans le voisinage de sa ville natale; à l'âge de trente ans il en était devenu l'archimandrite. Il refusa l'évêché d'Amid, en 1165. L'année suivante il fut élu pour succéder au patriarche Athanase VIII. Sa consécration eut lieu le 18 octobre 1166. Il gouverna l'Eglise jacobite pendant trente-trois ans et mourut le 7 novembre 1199. Son pontificat fut fort agité; le récit de ses voyages et de ses tribulations, consigné dans sa Chronique, appartient à l'histoire. Nous n'avons à parler ici que de ses écrits. La prodigieuse activité littéraire du patriarche a excité l'admiration de ses coreligionnaires. « Il écrivait jour et nuit, et il a laissé à l'Eglise de Dieu d'admirables ouvrages », dit Barhébréus.

Le plus considérable et le plus utile de ces ouvrages est sa *Chronique*. Longtemps elle ne fut connue en Europe que par une version arménienne qui, en réalité, n'était qu'un abrégé. Le texte syriaque fut découvert à Orfa (Edesse), en 1887, par Mgr Rahmani, dans un manuscrit de l'an 1598. C'est le seul connu. En 1899, nous avons pu en obtenir une copie que nous avons publiée et traduite en français (Paris, 1899-1924). On s'accorde à reconnaître dans cet ouvrage un des plus précieux monuments de la littérature historique des Syriens. Une bonne moitié a été compilée à l'aide de documents aujourd'hui perdus. La Chronique fut terminée en 1195. Le dessein de l'auteur

était de présenter « la succession du sacerdoce » et « la succession des empires temporels », depuis l'origine du monde jusqu'à son époque. Il essaya, au début, de disposer son travail en forme de synchronismes, sur le modèle du Chronicon d'Eusèbe; mais il dut renoncer à cette méthode. L'ouvrage est divisé en XXI livres, partagés en chapitres. En principe, le texte est disposé sur trois colonnes : la colonne « supérieure » (celle de droite) est attribuée, comme la plus honorable, à la succession sacerdotale; celle du milieu, à la succession des empires, et la colonne « inférieure » (de gauche), à des faits divers. La matière est traitée avec plus ou moins de développements, en raison de l'intérêt que les événements présentaient pour les Syriens, surtout au point de vue religieux, et selon l'abondance des documents que l'auteur avait à sa disposition. En différents endroits, il mentionne ses principales sources; ce sont : Eusèbe, pour les livres I-VI, de la Création à Constantin, et pour la suite Socrate et Théodoret (325-431), Zacharie le Rhéteur (431-505); Cyrus de Batna (565-582), Jean d'Asie (325-582), Jacques d'Edesse et Jean de Litarba (325-726), Denys de Tellmahré (582-842), Ignace de Mélitène (325-1118), Basile d'Edesse (1118-1143), enfin Jean (Iwannis) de Kaisoum et Denys bar Salibi pour des événements contemporains. Il avait en outre à sa disposition de nombreuses biographies, et des monographies de quelques couvents célèbres. Son labeur a consisté, pour tout ce qu'il ne rapporte pas d'après sa propre expérience, à résumer ses sources et à les coordonner. Il le fait avec conscience et sincérité; mais, comme tous ses contemporains, il manque de sens critique.

A la Chronique proprement dite, Michel a ajouté six appendices. Le plus important donne de brèves notices sur les patriarches jacobites d'Antioche depuis Sévère (512), jusqu'à l'auteur. A partir de Cyriaque (792), il met sous chacun d'eux la liste des évêques qu'il a sacrés, avec indi-

cation de leurs sièges; ces listes comprennent plus de 950 noms, en majeure partie inconnus par ailleurs.

Outre la Chronique, nous avons encore du patriarche Michel une Liturgie, dont les différentes prières forment, dans le texte original, une sorte d'acrostiche selon l'ordre des lettres de l'alphabet; une rédaction de *Pontifical* ou Rituel des ordinations, dont une copie, peut-être même l'original, se trouve à la Bibliothèque Nationale; une révision de la légendaire *Vie de Mar Abhai*, prétendûment évêque de Nicée à la fin du IVe siècle. Cette composition factice, destinée à justifier le culte des reliques, pourrait remonter au temps des Iconoclastes. Nous avons aussi de lui une *Homélie sur Jean de Mardin* (p. 121), et une autre *Sur saint Barsauma* : toutes les deux inédites. Des prières appelées « sédras », sont insérées sous son nom dans les livres d'offices.

Parmi ses autres œuvres, mentionnées dans sa Chronique, nous relevons une *Profession de foi*, adressée en 1169 à l'empereur Manuel, connue seulement par des traductions grecque et arabe; une *Réfutation des erreurs de Marcus bar Konbar*, prêtre égyptien qui tendait au messalianisme. Renaudot croyait à tort avoir retrouvé une version arabe de cet ouvrage. Sont totalement perdus : un traité *Contre les Albigeois*, qu'il écrivit en 1168, lorsqu'il fut invité à se rendre au IIIe concile de Latran; un *Panégyrique de Denys bar Salibi*; un poème dans lequel il célébrait la constance d'une jeune chrétienne que les Arabes voulaient contraindre à se déclarer musulmane. La version arménienne de la Chronique attribue à Michel un *Traité des institutions sacerdotales et des origines du sacerdoce*; l'ouvrage n'existe pas; la version donne ce titre à un simple extrait de la Chronique.

Théodore bar Wahboun. — Le filleul et disciple de Michel, aussi son secrétaire, THÉODORE BAR WAHBOUN, originaire de Mélitène, était versé dans la connaissance

du grec, du syriaque, de l'arménien et de l'arabe. Il fut délégué par le patriarche pour conférer avec les Grecs lors d'une seconde tentative d'union qui eut lieu en 1172. Les Actes grecs de cette conférence ont été retrouvés et publiés par Maï (*Patr. gr.*, t. CXXXIII). A cette occasion, semble-t-il, Théodore se rapprocha de l'orthodoxie. Quelques années plus tard, il se révolta et ses partisans le proclamèrent patriarche, à Amid (1180). Il fut relégué par Michel au couvent de Barsauma; mais il parvint à s'enfuir, et passa en Cilicie où le roi Léon l'institua patriarche des Jacobites de son territoire. Il mourut en 1193. On a sous son nom, en syriaque, une Liturgie et une Explication de la Messe.

La plupart des ouvrages nestoriens composés au XIIe siècle ont été écrits en arabe.

ELIAS III ABOU HALIM, né à Maipherkat, métropolitain de Nisibe, puis patriarche (1176-1190), n'a composé en syriaque que des prières et des Lettres.

JOSEPH BAR MALKON, qui prit le nom de Jésuyab lorsqu'il devint métropolitain de Nisibe (1190), est l'auteur du *Réseau des points*, ouvrage grammatical en vers syriaques; ses autres écrits sont en arabe.

Siméon de Schanklava. — Le moine SIMÉON, originaire de Schanklava, dans le diocèse de Kerkouk, vivait à la fin du siècle. Il écrivit un traité de *Chronologie* ou Explication du calendrier et des différentes ères, par demandes et réponses; un poème en vers syriaques et en style énigmatique; un traité *Sur le ferment eucharistique* des nestoriens, attribué à Simon Pierre l'apôtre, et, très probablement, le *Livre des Pères*, attribué à Siméon bar Sabbâé (cf. p. 25). Cet ouvrage, pastiche du Pseudo-aréopagite, compare les hiérarchies célestes avec la hiérarchie ecclésiastique qui comprend aussi neuf ordres : patriarches, métropolitains, évêques; chorévêques, visiteurs, prêtres; diacres, sous-diacres, lecteurs. Le com-

mentaire de l'auteur renferme d'intéressants détails sur la liturgie nestorienne.

La *Chronologie* était adressée à JEAN BAR ZOUBI, moine à Beit Kôka, dans l'Adiabène, grammairien célèbre et fort estimé des Syriens. En dehors d'une *Grande grammaire*, où il résume les travaux de ses devanciers, et d'une *Petite grammaire* en vers, à l'usage des jeunes élèves, il a composé des homélies métriques sur la foi, et un poème en vers heptasyllabiques : *Sur les quatre problèmes de la philosophie.*

IV. — Écrivains jacobites du XIIIe siècle.

Avec le XIIIe siècle finit l'ère de la littérature syriaque. La décadence n'a fait que s'accentuer : la littérature est devenue arabe; les écrivains qui cultivent l'antique langue nationale se font de plus en plus rares.

Parmi les Jacobites, les noms de Jacques bar Schakako, d'Aaron bar Madani, et surtout de Barhébréus méritent seuls d'être rappelés ici.

Chronique anonyme de 1234. — Michel a eu comme historien un continuateur. Dans une maison particulière, à Constantinople, se trouve l'unique manuscrit, en mauvais état, d'une autre *Chronique* écrite en 1204, et continuée par son auteur jusqu'en 1234. Le manuscrit, d'après l'écriture, date du XIVe siècle. Le nom du moine qui rédigea cette Chronique a disparu. Il écrivait probablement dans le couvent de Barsauma, résidence patriarcale. La Chronique est divisée en deux sections distinctes : histoire profane et histoire ecclésiastique. Cette seconde partie, fort mutilée, apporte d'utiles compléments à la Chronique de Michel. La première partie permet de restituer à Denys de Tellmahré certains passages donnés sans référence par ses plagiaires. Nous avons publié le

texte de cette chronique (Paris, 1916-1920); sa traduction latine, est sous presse.

Jacques bar Schakako. — JACQUES, né à Bartella, près de Mossoul, se fit moine au couvent de Mar Mattai. Il prit le nom de Sévère lorsqu'il fut sacré évêque pour ce même couvent. Il mourut en 1241. Le gouverneur de Mossoul confisqua alors tous ses livres. Jacques avait étudié la grammaire avec le nestorien Bar Zoubi (p. 129), la dialectique et la philosophie à Mossoul, dans l'école de l'arabe Kamal ed-Din Mousa ibn Younos. Ses deux ouvrages principaux sont le *Livre des Dialogues* et le *Livre des Trésors.* Le premier Dialogue est spécialement consacré à la grammaire et à la logique; le second est partagé en cinq sections : les définitions, l'éthique, la physique et la physiologie, les mathématiques, la métaphysique comprenant la théologie. Le *Livre des Trésors* est une compilation théologique en quatre parties : la Trinité, l'Incarnation, la Providence divine, la Création et les créatures. Le second Dialogue et la dernière partie des Trésors renferment d'intéressantes notices scientifiques. Jacques est en outre l'auteur d'une profession de foi, d'une Explication des offices, et d'une grammaire en vers de douze syllabes intitulée *Harmonie.*

Aaron. — AARON BAR MADANI, sacré évêque de Mardin sous le nom de Jean, fut promu maphrien de Tagrit en 1248. A la mort d'Ignace II (1252), il fut élu patriarche; mais un groupe d'évêques lui opposa Denys Angour. Denys fut assassiné en 1261; Jean lui survécut deux ans. Il écrivit beaucoup en arabe; il nous a laissé en syriaque une Liturgie, et une soixantaine de poésies; parmi celles-ci se trouvent un poème sur l'âme, intitulé *l'Oiseau,* un autre sur la perfection, un autre sur la prise d'Edesse par les Turcs en 1235, et un panégyrique de Mar Aaron en vers de douze syllabes.

Barhébréus. — L'illustre écrivain Grégoire Abou 'l-Faradj termine dignement la liste des auteurs jacobites. Il est communément appelé Barhébréus (fils de l'hébreu), surnom qui lui fut donné parce qu'il était fils d'un juif converti, Aaron, établi comme médecin à Mélitène. Il naquit dans cette ville en 1226 et reçut au baptême le prénom de Jean. Selon l'usage des Syriens, lors de sa consécration épiscopale il le changea et il prit celui de Grégoire. Quelques années après la prise de Mélitène par les Mongols (1243), sa famille émigra à Antioche qui était encore aux mains des Francs. Il revêtit l'habit monacal et se rendit à Tripoli, où il étudia la philosophie et la médecine. Le patriarche jacobite Ignace II, le nomma évêque de Goubos, près de Mélitène, en 1246. Il avait alors vingt ans. L'année suivante, il passa au siège voisin de Lacabène. A la mort d'Ignace (1252), il y eut un schisme : deux compétiteurs, Bar Madani et Denys, se disputaient le patriarcat. Barhébréus embrassa le parti de Denys qui le transféra à l'évêché d'Alep. Les habitants, attachés à Bar Madani, l'obligèrent à quitter la ville, et il se retira près du patriarche, au couvent de Barsauma. Il revint à Alep en 1258, et six ans plus tard fut nommé « maphrien » ou primat de l'Orient (1264), fonction qu'il conserva jusqu'à sa mort survenue à Maraga, en 1286. Ses funérailles furent un deuil général pour tous les chrétiens; le clergé nestorien et arménien y prit part. Son corps fut plus tard transporté au couvent de Mar Mattai, près de Mossoul, où l'on montre encore son tombeau.

L'ouvrage le plus connu de Barhébréus, celui qui lui a acquis une grande réputation parmi les érudits, est une *Chronique*, dans laquelle il a résumé l'histoire universelle depuis la Création jusqu'à son temps. Elle est divisée en deux parties qui sont habituellement citées sous les noms de *Chronicon syriacum* et de *Chronicon ecclesiasticum*. Dans la chronique profane, il s'est proposé de continuer, à l'aide des documents syriaques, arabes et persans réunis dans sa bibliothèque à Maraga, l'œuvre de Michel, écrite quatre-vingts ans auparavant; mais pour la partie qui va du commencement du monde à l'an 1193, il s'est borné à résumer Michel. Cette première partie de la Chronique a été publiée et traduite en latin par Bruns et Kirsch (Leipzig, 1789); le texte et la traduction sont également incorrects. Le P. Bedjan a donné une nouvelle édition du texte beaucoup meilleure (Paris, 1890), mais sans traduction. Vers la fin de sa vie, l'auteur donna, en arabe, une recension abrégée de sa propre chronique, et l'intitula *Histoire abrégée des dynasties;* elle a été publiée avec traduction latine par Pocock (Oxford, 1663) et de nouveau, sans traduction, par Salhani (Beyrouth, 1890).

La Chronique ecclésiastique est elle-même divisée en deux sections. La première commence avec les grands prêtres de la Loi ancienne, continue par la série des patriarches d'Antioche, et, à partir de Sévère (512), par les successeurs monophysites de ce dernier. Comme dans la chronique profane, Barhébréus a ici complété l'œuvre de Michel après l'avoir résumée. L'autre section est consacrée à l'Eglise syrienne orientale; elle donne parallèlement, depuis l'époque du schisme, la série des catholicos ou patriarches nestoriens, ayant leur siège à Séleucie, et celle des « maphriens » ou primats jacobites résidant à Tagrit. Pour cette section l'auteur a beaucoup puisé dans le *Livre de la Tour*, composé en arabe par Mari ibn Soleiman, auteur nestorien du XII[e] siècle. La Chronique ecclésiastique a été publiée, avec une traduction latine, par Abbeloos et Lamy (Louvain, 1872-1877).

Barhébréus poursuivit sa Chronique jusqu'à l'année même de sa mort (1286). Son frère Barsauma, qui lui succéda dans sa dignité de maphrien, la continua jusqu'en 1288. Un auteur anonyme la poussa jusqu'à l'année 1496. Barsauma ajouta au récit de la mort de son frère la liste des publications du célèbre écrivain. Ce catalogue ne

comprend pas moins de trente et un ouvrages, composés soit en arabe, soit en syriaque, qui s'étendent sur toutes les branches de la science. L'auteur se montre, avec une égale aisance, historien, philosophe, théologien, canoniste, grammairien, médecin, astronome. Il semble que, prévoyant la fin de la vie intellectuelle en Syrie, il ait voulu laisser une encyclopédie des connaissances humaines à son époque. Ses livres manquent d'originalité; mais c'est un vulgarisateur clair et précis. Presque tout ce qu'il a écrit nous est parvenu.

Selon un usage emprunté aux auteurs arabes, il avait donné à ses livres des titres qui souvent n'en laissent guère deviner le sujet. Ainsi, son commentaire biblique intitulé *Magasin des mystères*, est un volumineux répertoire de gloses relatives à l'exégèse biblique, à la critique des trois versions syriennes : Peschitto, Hexaplaire et Héracléenne, ainsi qu'à la grammaire et à la lexicographie syriaques. L'auteur y cite aussi les versions grecques : les Septante, Aquila, Symmaque, Théodotion. Toutes ces citations sont de seconde main, car Barhébréus n'avait point étudié le grec; il en est sans doute de même quand il cite l'hébreu et, pour les Psaumes, les versions copte et arménienne. Les écrivains ecclésiastiques mentionnés dans le commentaire sont Athanase, Basile, Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse, Hippolyte, Origène; les jacobites Philoxène, Sévère d'Antioche, Jacques d'Edesse, Moïse bar Képha, et un nestorien : Jésudad de Merv. L'auteur se propose surtout d'établir le sens littéral de l'Ecriture. Dans les massores jacobite et nestorienne, il a recueilli un grand nombre de notices sur la prononciation exacte des mots syriaques et sur les différences qui existent à ce sujet entre Nestoriens et Jacobites. La préface de cet important ouvrage a été publiée par le cardinal Wieseman (Rome, 1828), le reste a été édité en Allemagne, par fragments, dans de nombreuses dissertations doctorales, le plus souvent sans

traduction. Une luxueuse édition d'ensemble vient d'être entreprise par l'Université de Chicago, et confiée aux professeurs M. Sprengling et W. S. Graham. Etablie d'après tous les manuscrits connus, elle reproduit en *fac simile* le plus ancien (celui de Florence, daté de 1278), donne les variantes des autres, et y ajoute une traduction anglaise.

Aux canons disciplinaires des anciens conciles s'étaient ajoutés, avec le temps, un grand nombre de canons nouveaux, de décisions et de constitutions patriarcales, tandis que des règles anciennes étaient tombées en désuétude. Pour mettre de l'ordre dans cette abondante littérature, Barhébréus entreprit de constituer un véritable code de droit ecclésiastique et de droit civil : les évêques ayant toujours été, pour les chrétiens d'Orient, les juges réguliers de leurs différents, même en matière civile. Il intitula son œuvre *Livre des Directions*; il est d'usage de l'appeler *Nomocanon*. Le livre est partagé en quarante chapitres subdivisés en sections. Les huit premiers chapitres traitent des affaires ecclésiastiques; les autres concernent les affaires séculières. Al. Assemani avait ébauché une traduction latine de cet ouvrage; elle a été publiée par le cardinal Maï (Rome, 1838). Le P. Bedjan a édité le texte syriaque (Paris, 1898).

Le *Candélabre des sanctuaires* est un exposé général de la doctrine monophysite. Il est divisé en douze « bases » ou « fondements » sur lesquels l'Eglise est établie; ce sont : la science en général, la nature de l'Univers, la théologie (c.-à-d. la Trinité), l'Incarnation, les anges, le sacerdoce, les démons, l'âme intellectuelle, le libre arbitre, la résurrection, le jugement dernier, le paradis. L'ouvrage, assez développé, a été remanié par l'auteur lui-même dans son *Livre des rayons*, qui traite les mêmes sujets en dix parties : l'œuvre des six jours, la théologie, l'Incarnation, les anges, les démons, l'âme, le sacerdoce, le libre arbitre, la fin du monde, le paradis.

Le Livre des *Ethiques*, composé en 1279, est un traité de morale divisé en quatre parties : les deux premières concernent les exercices corporels; les deux dernières, les défauts et les vertus de l'âme. Le texte de cet ouvrage a été publié par P. Bedjan (Paris, 1898). Le *Livre de la Colombe* traite en quatre chapitres les mêmes sujets, considérés plus particulièrement au regard des ascètes et des ermites. Il a aussi été édité par Cardahi (Rome, 1898) et par Bedjan (Paris, 1898); il fut traduit en anglais, avec quelques chapitres des *Ethiques*, par J. Wensinck (Leide, 1919).

La *Crème de la science* embrasse toute la philosophie péripatéticienne, dont l'auteur avait puisé la connaissance dans les écrits des Arabes. Cette sorte de somme philosophique des Syriens, qui n'eurent rien de plus complet ni de plus méthodique, est divisée en trois parties. La première comprend neuf livres : l'Isagoge, les Catégories, l'Herméneutique, les premiers et les seconds Analytiques, la Dialectique, la Sophistique, la Rhétorique et la Poétique. La seconde partie renferme huit traités, sur la physique, le ciel et l'univers, les météores, la génération et la corruption, les minéraux, les plantes, les animaux, l'âme. La troisième partie est subdivisée en deux sections : la première est consacrée à la métaphysique, dans laquelle, selon la conception des Syriens, rentre la théologie, et la seconde à l'éthique, l'économie et la politique. Un abrégé de ce grand ouvrage est intitulé : le *Commerce des commerces*.

Le *Livre des prunelles* comprend une introduction sur l'utilité de la logique, et sept chapitres consacrés à l'*Isagoge* de Porphyre et aux six sections de l'*Organon*. L'*Entretien de la Sagesse*, est un abrégé de la dialectique, de la physique et de la métaphysique.

Barhébréus entreprit de résumer le commentaire de Théodose sur le *Livre de Hiérothée* (cf. p. 95). Il rédigea le « *Livre de l'ascension de l'esprit* touchant la forme du

ciel et de la terre », cours d'astronomie et de cosmographie en deux parties; la première sur la forme du ciel, la seconde sur la forme de la terre et des corps célestes par rapport à la terre. De nombreuses figures mathématiques illustrent le texte. Cet ouvrage a été publié et traduit en français par F. Nau (Paris, 1899).

La *Grande grammaire* de Barhébréus, ou *Livre des splendeurs*, est l'œuvre syriaque la plus complète en ce genre; conçue sur le plan des grammairiens arabes, elle est divisée en quatre parties : le nom, le verbe, les particules, généralités (lettres, points, etc.). La *Petite grammaire* est rédigée en vers de sept syllabes; une troisième, intitulée *Livre de l'étincelle*, est demeurée inachevée. Le texte des œuvres grammaticales de Barhébréus a été édité en autographie par Paulin Martin (Paris, 1872); le professeur Axel Moberg a publié, avec un apparat critique et une traduction allemande, la *Grande grammaire* (Leipzig, 1907, 1913).

Les poésies de Barhébréus sont tournées avec une certaine grâce qui manque aux versificateurs de son époque. Les recueils où elles sont rassemblées diffèrent entre eux. Un ms. du Vatican contient trois cent huit pièces; beaucoup sont constituées par un ou deux quatrains. Le poème intitulé *De la sagesse divine*, souvent copié séparément, a été édité et traduit en latin par Gabriel Sionita (Paris, 1638).

On trouve encore parmi les écrits de notre auteur un traité *Sur l'interprétation des songes*, et un recueil de *Récits facétieux*, narrations joviales et parfois assez scabreuses; ce recueil a été publié avec traduction par W. Budge (Londres, 1896). Enfin, aux ouvrages mentionnés par Barsauma, il faut ajouter une profession de foi et une Liturgie qui a été traduite en latin par Renaudot.

Nous passons sous silence les ouvrages de médecine qu'il rédigea en arabe ou qu'il traduisit de l'arabe en syriaque.

L'œuvre de Barhébréus, malgré son caractère le plus souvent impersonnel, mérite d'être admirée en elle-même; l'auteur l'a accomplie en des temps troublés, au milieu d'une vie agitée et de déplacements continuels; et il est mort à soixante ans!

V. — Ecrivains nestoriens du XIIIe siècle.

Le genre poétique surtout fut cultivé par les écrivains nestoriens du XIIIe siècle. Il répondait au goût de l'époque, à en juger par les nombreux manuscrits qui nous ont conservé ces productions, banales pour la plupart. Rares sont les pièces qui se signalent par l'élévation de la pensée, ou même par l'élégance de la forme.

Salomon. — Au début du siècle vivait SALOMON, métropolitain de Bassora, originaire de Khélat (Arménie); il assistait en 1222 à la consécration de son patriarche. Son livre intitulé *L'Abeille* est une collection de légendes. La première partie ne diffère guère, pour le fond, de la *Caverne des Trésors* (cf. p. 77), mais l'auteur y a ajouté des récits sur les Apôtres et les Disciples, sur Gog et Magog, sur l'Antéchrist, et quelques chapitres de caractère théologique sur la fin du monde et le jugement dernier. Cet ouvrage a été traduit en latin par J. M. Schönfelder (Bamberg, 1866), puis édité et traduit en anglais par W. Budge (Oxford, 1886). Le Catalogue d'Ebedjésus n'attribue pas d'autre ouvrage à Salomon; dans divers recueils manuscrits on trouve sous son nom des prières et des poésies religieuses.

Georges Warda. — GEORGES, originaire d'Arbèles, composa vers le milieu du siècle des hymnes qui ont été insérées dans les offices nestoriens, et forment un recueil

appelé *Warda* (la Rose), qui est le surnom de l'auteur. Le nombre des poésies varie dans les manuscrits; il n'y en a pas moins de cent cinquante. H. Hilgenfeld a publié et traduit en allemand dix hymnes de Georges Warda (Leipzig, 1904). Elles sont en vers de sept syllabes, groupés en strophes de quatre vers qui riment entre eux.

Une autre collection d'hymnes, dans lesquelles sont exposés la vie, les paraboles, les miracles du Sauveur, et la pratique des vertus chrétiennes, a pour auteur KHAMIS BAR CARDAHÉ, prêtre d'Arbèles, contemporain de Georges Warda et de Barhébréus. Un recueil de dix-neuf hymnes sur la prière et la pénitence se retrouve dans la plupart des mss. Dans le plus complet (*Vatic.* 186) on a groupé soixante-cinq chants, dont seize sur le martyr Jésusabran (cf. p. 99), quatre cent cinquante-cinq poésies de quatre à huit strophes sur des sujets variés, et vingt-trois hymnes sur des sujets religieux

JEAN DE MOSSOUL, moine du couvent de Saint-Michel, près de cette ville, mort vers 1270, a laissé un recueil de poésies édifiantes intitulé *Livre de l'homme vertueux*, publié sans traduction par Elias Millos (Rome, 1868).

MASOUD IBN AL-KASS, médecin du calife Mostasem, composa des poésies pour la fête de l'Epiphanie. Il mourut en 1280.

GABRIEL CAMSA (sauterelle), métropolitain de Mossoul, qui prit part à l'élection du patriarche en 1281, est l'auteur d'un long poème théologique terminé par un panégyrique de Sabarjésus, fondateur du couvent de Beit Kôka.

En même temps que les poésies de Jean de Mossoul, Millos a édité un poème *Sur l'amour de la sagesse*, en vers de douze syllabes. Il comprend vingt-deux chants. Chaque chant est formé de vingt-deux distiques commençant successivement par les vingt-deux lettres de l'alphabet. Le poème lui-même est acrostiche. Dans le

premier chant, le premier distique commence par *a*, et le dernier commence par *t;* dans le deuxième chant, le premier distique commence par *b*, et le dernier par *a;* et ainsi de suite. De plus, l'auteur a voulu réaliser un tour de force; la lettre initiale de chaque chant ne se trouve que cette seule et unique fois dans tout le chant; il n'y a pas d'autre *a* dans le premier, pas d'autre *b* dans le deuxième, pas d'autre *t* dans le dernier. L'auteur est appelé « David de Beit Rabban Paulus »; on a voulu l'identifier avec le jacobite David bar Paulus (cf. p. 91); mais cette versification acrobatique n'a guère été en usage avant le XIIIe siècle, et il est difficile d'admettre que le poème soit du VIIIe. Plusieurs manuscrits l'attribuent d'ailleurs à Ebedjésus de Nisibe, quoiqu'il ne figure pas dans la liste qu'il a lui-même dressée de ses œuvres.

Ebedjésus de Nisibe. — EBEDJÉSUS BAR BERIKA était évêque de Singar et du Beit Arbayé (ou Tour-Abdin) depuis environ cinq ans, lorsqu'il fut transféré, vers 1290, au siège métropolitain de Nisibe (Sôba) et d'Arménie. Nous avons peu de détails sur la carrière de cet éminent écrivain, mais il a pris soin de nous donner lui-même la liste de ses œuvres à la fin de son célèbre *Catalogue* (cf. p. 14).

En prose, il écrivit certains ouvrages dont nous regrettons la perte : entre autres ses commentaires sur l'Ancien et le Nouveau Testament, un « catholicus » sur la vie temporelle du Sauveur; les « mystères des philosophes grecs », le « scholaticus » ou réfutation des hérésies; un commentaire de la prétendue lettre d'Aristote à Alexandre le Grand sur la chimie, et plusieurs Épîtres. Mais nous avons son livre de *La Perle*, traité de théologie nestorienne en cinq sections : Dieu, la Création, l'Incarnation, les Sacrements, ce qui regarde la vie future. Cet ouvrage, qu'on peut considérer comme l'exposé officiel de la doctrine nestorienne au dernier stade de son évo-

lution, a été publié avec une traduction latine par le cardinal Maï (Rome, 1838); l'éditeur a retranché quelques chapitres à la troisième partie. Une édition complète du texte seul a été imprimée à Mossoul en 1924. Non moins importants sont ses ouvrages juridiques. L'œuvre de codification accomplie par Barhébréus pour les Monophysites fut réalisée pour les Nestoriens par Ebedjésus. Son *Epitome des canons synodaux*, qu'on désigne plus brièvement sous le nom de *Nomocanon*, est divisé en deux livres comprenant l'un le droit civil, l'autre le droit ecclésiastique. On y trouve un exposé complet de l'organisation des églises nestoriennes à la fin du XIIIe siècle. L'auteur composa cet ouvrage alors qu'il était simple moine; devenu évêque, il voulut compléter et développer la seconde partie de son traité en réunissant ce qu'il est nécessaire aux directeurs et aux juges ecclésiastiques de connaître, dans un ouvrage qu'il intitula *Règles des jugements ecclésiastiques*. Il est aussi divisé en deux livres comprenant chacun cinq traités partagés en chapitres. C'est une sorte de code de procédure canonique. Il fut achevé en 1316.

Les écrits en vers composés par Ebedjésus furent très appréciés de ses contemporains. Selon Assemani, pour tous les Syriens ses œuvres, soit en prose, soit en vers, ne le cédaient en rien aux meilleurs écrivains et on peut le comparer à saint Ephrem, à Isaac et à Jacques de Saroug pour l'abondance, l'élégance et la clarté du style. Il y a quelque exagération dans ce jugement. Les douze Discours métriques d'Ebedjésus sur l'ensemble des sciences ne nous sont pas parvenus; toutefois dans un volume imprimé à Mossoul, en 1924, on trouve, à la suite de la *Perle* et du *Catalogue*, un discours *Sur le calendrier*, en vers de douze syllabes, qui pourrait être l'un de ces traités. Son *Catalogue* est en vers de sept syllabes.

La plus curieuse des compositions poétiques d'Ebedjésus est assurément son *Paradis*. Un auteur arabe, Hariri,

dans un recueil de cinquante « Séances » *(maḳâmât)*, s'était livré aux jeux de l'esprit les plus surprenants et avait reproduit avec beaucoup d'art les finesses de la langue vulgaire. Ebedjésus voulut l'imiter et composa, en 1290, cinquante homélies métriques qu'il intitula le *Paradis de l'Eden*. Cet ouvrage manifeste l'habileté de l'auteur dans les tours de force de l'esprit; mais les sujets religieux se prêtent mal aux fantaisies de l'imagination. Son œuvre n'est en rien comparable à son modèle. En tête de chacune des homélies il a placé une courte notice indiquant les procédés de versification. Voici quelques exemples. La troisième homélie, sur les « Enigmes ecclésiastiques », est constituée par six vers de préambule et un acrostiche alphabétique; chacun des vers peut se lire indifféremment de droite à gauche ou de gauche à droite, comme l'inscription bien connue de la vasque de Saint-Diomède (Constantinople) : νιψον ανομηματα μη μοναν οψιν. Dans la quatrième homélie, sur la « Sagesse », les strophes sont doublement acrostiches et tous les mots se terminent par la lettre *olaf* (*a*). Dans la quinzième, « Prière et louange », il n'y a pas un seul *olaf*. La vingt-et-unième, sur la « Discipline », est composée de vers acrostiches de douze syllabes, et chaque vers contient les vingt-deux lettres de l'alphabet, ni plus ni moins. Mais pour réaliser ces tours de force, l'auteur a dû recourir à des mots rares, à des constructions inusitées et peu intelligibles, si bien qu'il s'est cru obligé de donner plus tard un commentaire explicatif de nombreux passages de son poème. Ce commentaire fut écrit en 1316, l'année même où fut achevé le complément du Nomocanon.

Une édition du texte du *Paradis* a été commencée par le P. Cardahi (Beyrouth, 1889); elle ne comprend que les vingt-cinq premiers chants. Le P. H. Gismondi avait donné un choix de dix chants, avec traduction latine (Beyrouth, 1888).

Timothée. — Ebedjésus mourut au mois de novembre 1318. Au mois de février, il avait pris part au synode qui élut Joseph d'Arbèles comme patriarche, sous le nom de TIMOTHÉE (II). Ce prélat est l'auteur d'un traité canonico-liturgique *Sur les sacrements*, ou plus exactement sur les rites sacrés, divisé en sept chapitres intitulés : le Sacerdoce, la Consécration de l'église, le Baptême, l'Eucharistie, la Perfection (bénédiction) des ascètes, les Funérailles, le Mariage.

Timothée succédait au patriarche Yaballaha III, mort en 1317, après trente-sept ans de ministère, exercé en des circonstances particulièrement difficiles sous le règne de sept rois mongols. *L'Histoire de Yaballaha* est des plus curieuse; elle fournit aux historiens du Moyen Age des données intéressantes. Yaballaha était un moine des environs de Pékin, nommé Marcos. Avec un autre moine, Sauma, il partit en pèlerinage pour Jérusalem. Arrêté en Mésopotamie par les troubles, il fut sacré métropolitain de Chine; avant qu'il ne fût reparti, le patriarche Denha vint à mourir (1281). Les princes mongols étaient les maîtres du pays depuis la prise de Bagdad par Houlagou (1258). Dans l'espoir de s'assurer leur bienveillance, les évêques choisirent Marcos pour succéder à Denha. Son compagnon Sauma fut envoyé en mission en Occident par le roi Argoun, en vue de former avec les princes francs une coalition contre les Arabes. Il se rendit à Constantinople, à Naples, à Rome et arriva à Paris au mois de septembre 1287. Le récit de son voyage, écrit en persan et retrouvé dans une traduction syriaque, a été l'objet de plusieurs études qui en font valoir l'importance historique. Le texte a été édité par P. Bedjan (Paris, 1888), et nous en avons donné une traduction française copieusement annotée (Paris, 1897).

CHAPITRE V

TRADUCTIONS D'ŒUVRES ÉTRANGÈRES

I. Traductions d'œuvres profanes.
II. Traductions d'œuvres patristiques.

La littérature syriaque a le grand mérite de nous avoir conservé, dans des traductions, un certain nombre d'ouvrages dont le texte original est perdu. Nous avons eu l'occasion, dans les chapitres précédents, de signaler plusieurs de ces ouvrages, en parlant de leur traducteur. Mais beaucoup de versions sont des œuvres anonymes. Quelques-unes représentent des ouvrages d'une réelle importance et seront signalées ici; les autres sont nombreuses et ne peuvent être énumérées en détail.

Nous commencerons par les ouvrages profanes.

I. — Traductions d'œuvres profanes.

Parmi les œuvres profanes traduites du grec en syriaque, la première place revient à la philosophie péripatéticienne. Nous avons déjà fait connaître les principaux auteurs de traductions ou de commentaires des ouvrages d'Aristote; v. ci-dessus, p. 48, 52, 72, 83, 88, 123, 135.

Les versions qui nous ont transmis d'autres œuvres de la philosophie grecque, souvent avec des modifications plus ou moins profondes, appartiennent en majeure partie

à la littérature gnomique. On trouve des *Sentences de Pythagore*, des *Conseils de Théano;* les *Sentences de Ménandre*, qui ont donné lieu à de savantes recherches; des *Préceptes de Platon*, teintés de christianisme; les *Sentences du philosophe Sextus*, que le traducteur a intitulées « Paroles choisies de Mar Xystus, évêque de Rome ». Les meilleurs traités de ce genre sont édités dans trois ouvrages : *Analecta syriaca* de Lagarde (Londres, 1858), *Anecdota syriaca* de Land (tome Ier, Leide, 1862), *Inedita syriaca* de Sachau (Vienne, 1870).

Sous le titre de *Sophos* ou *Iosiphos*, corruptions du nom d'Esope, certains manuscrits nous ont conservé une traduction fortement remaniée du célèbre fabuliste.

L'*Histoire de Sindbân et des philosophes qui étaient avec lui*, est une version syriaque, non pas d'un original pehlwi, mais d'une traduction arabe faite au VIIIe siècle; cette version syriaque fut mise en grec à la fin du XIe siècle, par Michel Andropoulos, qui l'intitula Συντίπας.

Le *Pantschatantra* sanscrit est la source d'un recueil de contes, connu sous le nom de *Kalila et Dimna*, où les personnages sont des animaux. Ce recueil fut traduit du pehlwi en syriaque dès le VIe siècle, par le périodeute Boud, auteur d'un ouvrage intitulé *Aleph Migin* (corruption probable de ἄλφα μέγα), qui est mentionné dans le Catalogue d'Ebedjésus comme *Livre des questions grecques* sur quelques sujets se rattachant à la philosophie d'Aristote. La version de Boud a été éditée, avec traduction allemande, par G. Bickell (Leipzig, 1876). Le recueil pehlwi fut aussi traduit en arabe au VIIIe siècle, et cette traduction, très répandue, a donné naissance au Xe ou XIe siècle à une nouvelle version syriaque qui nous est parvenue. Elle a été éditée par W. Wright (Oxford, 1884), et traduite en anglais par Falconer (Londres, 1885).

Un original grec de l'histoire des animaux vulgairement appelée *Physiologus* (un « Bestiaire », au moyen âge) est

passé en syriaque sous trois formes : une rédaction brève en trente-deux petits chapitres, une rédaction plus développée, en quatre-vingt-un chapitres, augmentés de « théories » ou considérations tirées de la Bible et surtout de saint Ambroise; une rédaction d'origine nestorienne, très remaniée, en cent vingt-cinq chapitres, dont quelques-uns sont consacrés à des arbres et à des plantes. Ces recensions ont été publiées, la première par Tychsen (Rostock, 1795), la seconde par Land (Leide, 1875), la troisième par Ahrens (Kiel, 1892), avec traduction latine pour les deux premières, allemande pour la dernière.

Les *Géoponiques* grecques sont citées par des écrivains syriens sous le titre de « Livre de l'agriculture ». Une version syriaque renfermée dans un manuscrit du VIIIe ou IXe siècle a été publiée par Paul de Lagarde (Leipzig, 1860); ce n'est qu'un abrégé de la version complète de l'ouvrage de Vindanius Anatolius de Beyrouth. L'intérêt du texte syriaque est surtout lexicographique; il donne le sens précis d'un grand nombre de noms de plantes; il peut servir aussi à la critique du texte grec.

Une version syriaque anonyme des *Aphorismes* d'HIPPOCRATE a été publiée et traduite en français par H. Pognon (Leipzig, 1903). Elle est probablement du IXe siècle.

II. — Traductions d'œuvres patristiques.

M. Rendel Harris a publié (Cambridge, 1909) la version syriaque des *Psaumes* et des *Odes de Salomon*. Le texte grec des *Psaumes* était connu depuis longtemps. L'existence des *Odes* avait été révélée par quelques fragments coptes. On ignorait leur contenu. Elles sont au nombre de quarante-deux. La version procède du grec, qui pourrait être l'adaptation d'un original hébreu ou

araméen retouché dans une communauté judéo-chrétienne. La rédaction remonte à la fin du premier ou au début du second siècle.

La découverte et la publication faites par W. Cureton (Londres, 1845) d'une ancienne version syriaque de trois *Lettres* de saint IGNACE d'Antioche, souleva d'ardentes controverses. On admet maintenant que ces trois lettres (Polycarpe, Ephésiens, Romains) ne sont pas les seules authentiques; qu'elles sont abrégées de la recension contenue dans le recueil grec de treize lettres, qui est une amplification et un remaniement du recueil primitif de sept Epîtres édité par Is. Vossius (Amsterdam, 1646).

On a retrouvé dans une version syriaque plusieurs extraits de la *Lettre aux Philippiens* de saint POLYCARPE; le plus important est celui du chapitre XII, qui est perdu en grec.

On considérait comme perdu le texte grec de l'*Apologie* d'ARISTIDE, philosophe athénien du IIe siècle. La version syriaque découverte au mont Sinaï par M. R. Harris, et publiée par lui, avec traduction anglaise (Cambridge, 1891), a permis de reconnaître le texte primitif grec dans le discours adressé au roi de l'Inde par Nachor, un des personnages du roman de Barlaam et Ioasaph, adaptation de la légende du Boudha faite au VIIe siècle par un moine du couvent de Saint-Sabas et mise à tort sous le nom de saint Jean Damascène (cf. *Part. gr.*, t. XCVI). L'apologie n'était pas adressée, comme le dit Eusèbe, à Hadrien, mais à son successeur Antonin le Pieux (138-161). Elle fait ressortir la supériorité morale du christianisme sans s'embarrasser des questions théologiques.

Une recension fortement remaniée et encore inconnue de la *Cohortatio ad Græcos* faussement attribuée à saint JUSTIN, est passée en syriaque sous le titre de « Mémoires (hypomnemata) qu'écrivit Ambros, un des chefs de la Grèce qui devint chrétien ». Cette apologie montre la

supériorité du christianisme en exposant combien sont indignes de la divinité les actions des dieux de la mythologie grecque. Le texte syriaque a été découvert et édité par Cureton, avec traduction anglaise (Londres, 1855). On reporte la rédaction primitive à l'époque de Julien l'Apostat.

Un manuscrit syriaque du VII[e] siècle contient un « Discours de Méliton le philosophe, en présence d'Antonin César ». On a voulu, bien à tort, identifier ce morceau avec l'Apologie de l'évêque de Sardes, dont parle Eusèbe (*H. E.*, IV, XXVI). Quelques critiques ont considéré le texte syriaque comme original. Cette opinion n'est pas soutenable. Le titre de « patrice » donné au roi d'Edesse, la confusion de Nébo avec Orphée sont des erreurs qu'un syrien n'aurait pas commises; les images empruntées à la mythologie dénotent une source grecque. Publié et traduit par Cureton (Londres, 1855), et avec version latine par Renan (Paris, 1855).

Paulin Martin a édité dans les *Analecta sacra* de Pitra (t. IV, Paris, 1883) de nombreux fragments de versions syriaques des Pères anténicéniens, quelques-uns authentiques, la plupart pseudépigraphes; entre autres : des extraits de saint Justin, de saint Méliton de Sardes, de saint Irénée, de Clément d'Alexandrie, de saint Cyprien; des homélies de saint Grégoire le Thaumaturge; plusieurs fragments des lettres de saint Denys d'Alexandrie et de sa réfutation de Paul de Samosate; des fragments de Pierre d'Alexandrie et d'Alexandre son successeur; quelques autres de Méthodius, d'Eustathius d'Antioche, de Sérapion de Thmuis. Les plus dignes d'attention sont les onze fragments de saint Hippolyte.

Les *Lettres festales* (mandements de Carême) de saint ATHANASE avaient été réunies en un recueil. Quelques fragments de douze lettres nous sont parvenus dans le texte original. En 1847, Cureton a découvert dans un manuscrit du VIII[e] siècle une partie de cette collection renfermant la version syriaque de quinze lettres (celles des années 329-348). Elles sont précédées d'une table analytique de tout le recueil qui comprenait les années 329 à 373; cette table donne pour chaque année, l'indication de la date de Pâques, et les noms des consuls et du préfet d'Egypte. Cureton a édité ces textes avec une traduction anglaise, et Maï en a fait faire une traduction latine.

La plupart des ouvrages d'EUSÈBE DE CÉSARÉE existent dans des traductions syriaques.

La version de l'*Histoire ecclésiastique* se distingue par son exactitude; elle a été faite sur un original grec qui présente avec le texte reçu de nombreuses variantes; elle permettrait d'améliorer celui-ci dans une nouvelle édition critique. M. N. Mac Lean en a donné (Cambridge, 1898) une édition bien supérieure à celle de P. Bedjan (Paris, 1899). — Du texte original de la *Théophanie*, traité apologétique de la divinité de Jésus-Christ en cinq livres, on n'avait que de courtes citations. Sa traduction syriaque intégrale est renfermée dans un manuscrit du British Museum daté de l'an 411. Elle a été publiée et traduite par Sam. Lee (Londres, 1843). — Le récit des exécutions dont Eusèbe fut témoin à Césarée (de 303 à 310), était connu par le texte encarté dans l'*Histoire ecclésiastique* (App. au ch. VIII); mais celui-ci n'est que la forme abrégée d'une autre *Histoire des Martyrs de Palestine* plus développée, inconnue en grec, retrouvée et publiée par W. Cureton dans la traduction syriaque (Londres, 1861). Cette publication a permis de reconnaître de nombreux emprunts faits à Eusèbe par les hagiographes byzantins. — La première partie de la Chronique du pseudo-Denys (cf. p. 89) ne laisse pas de doute sur l'existence d'une traduction du *Chronicon*, à laquelle a puisé le compilateur. Peut-être était-elle l'œuvre de Siméon Barcaya, cité par Elie de Nisibe, vers l'an 590.

Le traité de saint EPIPHANE de Salamine, *De mensuris et ponderibus*, incomplet en grec, existe dans des versions

syriaques, de même que plusieurs recensions des *Vitae prophetarum*, faussement attribuées à ce Père.

Les principaux ouvrages des grands théologiens grecs du IVe et du Ve siècle : Athanase, Basile, Grégoire de Nysse, Chrysostome, Cyrille de Jérusalem, etc., ont été traduits en syriaque, et presque toutes ces traductions sont parvenues jusqu'à nous. Pour les œuvres dont le texte original subsiste, les traductions n'ont guère qu'un intérêt philologique, quelquefois très grand, par exemple les différentes versions de saint Grégoire de Nazianze, dont les unes sont d'origine monophysite et les autres d'origine nestorienne. Mais plusieurs versions nous ont conservé des ouvrages dont le texte primitif est perdu et qui autrement nous seraient inconnus. C'est le cas surtout pour les ouvrages réputés hérétiques, dont on a poursuivi la destruction officielle, au grand détriment de l'histoire. Nous avons déjà cité des exemples; en voici quelques autres.

Le *Traité contre les Manichéens* de TITUS DE BOSTRA (mort en 375) existe au complet, en quatre Livres, dans la version syriaque éditée par Lagarde (Berlin, 1859); le grec n'a que les deux premiers et une partie du troisième.

Le très long commentaire (153 homélies) de saint CYRILLE D'ALEXANDRIE *Sur l'évangile de saint Luc* a été publié et traduit en anglais par P. Smith (Oxford, 1858). Nous en avons entrepris une nouvelle édition avec traduction latine. Le grec n'a conservé que de minimes fragments.

Il en est de même de l'important commentaire de THÉODORE DE MOPSUESTE *Sur l'évangile de saint Jean*. Nous l'avons édité (Paris, 1897); le P. Vosté le réimprime actuellement et y ajoute une traduction latine. Des fragments d'autres ouvrages de Théodore ont été réunis par Sachau (Leipzig, 1869).

Nous avons publié (Rome, 1897) trois homélies de PROCLUS évêque de Constantinople (434-446), dont le texte grec n'est pas connu : sur la Nativité de Notre-Seigneur; sur saint Clément, évêque d'Ancyre et martyr; sur l'Incarnation.

L'*Apologie* de NESTORIUS, connue de l'historien Evagrius, semble avoir été retrouvée en syriaque dans le « Livre qui est appelé *tegourta* (πραγματεία) d'Héraclide de Damas, écrit par Mar Nestorius ». Que cette inscription soit originale ou qu'elle vienne d'un copiste, il demeure incontestable que l'ouvrage de Nestorius a été composé en grec et qu'une traduction syriaque existait déjà au milieu du VIe siècle. Le traité est plus théologique qu'historique. Il se présente comme rédigé en Egypte par Nestorius, sur la fin de sa vie, vers 450, entre le second concile d'Ephèse et celui de Chalcédoine. Une discussion des Actes du concile d'Ephèse (431) et un commentaire de tous les fragments attribués à Nestorius dans ces Actes, forment le noyau du livre et probablement, à notre avis, le corps de l'œuvre primitive, qui aurait été par la suite notablement augmentée et interpolée assez anciennement par les partisans de Nestorius. Le texte a été publié par P. Bedjan et traduit en français par F. Nau (Paris, 1910).

Les œuvres d'ANDRÉ DE SAMOSATE (Ve s.) sont perdues en grec. On ne connaît en syriaque que sa *Lettre à Rabboula*, dont un fragment a été publié par Overbeck; elle existe au complet dans un manuscrit de Rome. D'après Assemani, le Catalogue d'Ebedjésus mentionnerait la traduction de son Ἀντιρρητικός (contre s. Cyrille) et de ses homélies exégétiques; mais Wright interprète le texte différemment et l'entend d'un ouvrage grammatical; cf. p. 117.

ALEXANDRE, donné dans le même Catalogue comme auteur d'une *Réfutation* de Julien l'Apostat, serait, d'après Assemani, Alexandre de Mabboug. Ce document n'a pas été retrouvé.

Les œuvres si nombreuses et si importantes de SÉVÈRE D'ANTIOCHE, le fondateur de l'Eglise monophysite (mort en 538), écrites en grec, n'existent pour ainsi dire plus dans

cette langue. Les versions syriaques nous en ont rendu la majeure partie, notamment : six traités de controverse contre Julien d'Halicarnasse; le *Philaléthe;* trois traités (I et II incomplets) *Contra impium Grammaticum* (Jean, chalcédonien); des controverses avec le grammairien Sergius (eutychianiste); un des traités *Ad Nephalium;* plusieurs autres écrits de controverse de moindre étendue; les *Homiliæ cathedrales,* au nombre de cent vingt-cinq; l'*Octoeuchus,* recueil d'hymnes; un grand nombre de *Lettres.* De notables parties de cet ensemble ont été publiées; nous citerons seulement l'édition des *Lettres* par W. Brooks, celle du *Philalèthe* et des traités antijulianistes par A. Sanda; le *Contra Grammaticum* par J. Lebon.

Les ouvrages de JEAN PHILOPONUS, grammairien d'Alexandrie, étaient dirigés contre le concile de Chalcédoine. Du principal, intitulé *Diaitétès* (*Arbitre* des opinions sur l'Incarnation), il ne subsiste en grec que quelques courtes citations. M. Sanda a édité et traduit la version syriaque, avec deux autres traités théologiques également inconnus (Beyrouth, 1930). — Les Τμήματα du même auteur, connus de Photius, n'ont pas été retrouvés; un résumé est inséré dans la *Chronique* de Michel.

On a reconnu depuis longtemps que les partisans d'Apollinaire de Laodicée (mort vers 390) et les Monophysites ont produit sous le nom de Pères orthodoxes certains écrits de cet hérésiarque ou de ses disciples. La plupart de ces ouvrages pseudépigraphes ont été traduits en syriaque. La version renferme des passages dont le texte original n'a pas été retrouvé; elle est utile à comparer avec les textes grecs conservés. MM. Flemming et Lietzmann ont réuni tous les textes (syriaques et grecs) de cette nature dans une édition très soignée (Berlin, 1904). Elle comprend le *Fides per partes,* attribué à Grégoire le Thaumaturge; les traités *De unione corporis et divinatis* et *De fide et incarnatione;* trois *Lettres* et plusieurs fragments attribués au pape Jules; une *Lettre à* *Jovien* et un traité *Quod unus sit Christus,* attribué à saint Athanase; un fragment attribué au pape saint Félix.

La théologie ascétique des Grecs est représentée chez les Syriens par des traductions d'Evagrius du Pont, de Jean de Lycopolis, qu'Assemani a confondu avec Jean d'Apamée, d'Isaïe de Scété, du moine Marc, du pseudo-Aréopagite.

L'hagiographie a également fourni sa contribution, trop grande pour être mentionnée ici en détail. Nous indiquerons seulement parmi les plus anciennes traductions dont les originaux n'ont pas été retrouvés, la *Vie de Pierre l'Ibère,* évêque de Mayouma, près de Gaza, qui prit part à la consécration de Timothée Elure à Alexandrie (457). Cette narration, écrite par un disciple de Pierre, renferme des notices sur les Ibères et leur conversion au christianisme, et des données précises sur diverses localités de la Palestine. Elle a été publiée, avec traduction allemande, par R. Raabe (Leipzig, 1895).

Le disciple anonyme qui écrivit la vie de Pierre l'Ibère est aussi l'auteur d'un *Récit de la mort de Théodose, évêque de Jérusalem,* que Land attribuait à Zacharie de Mytilène. Le texte grec est perdu. Le syriaque a été publié avec traduction latine par Brooks (Paris, 1907).

De ZACHARIE LE SCHOLASTIQUE, évêque de Mytilène, qui écrivait en grec, à Constantinople, vers 516, nous avons, dans une traduction syriaque, une *Vie de l'ascète Isaïe,* et une *Vie de Sévère d'Antioche* jusqu'à son élection au patriarcat. Les originaux grecs sont perdus.

Il en est de même pour la *Vie de Sévère* écrite en grec par JEAN de Beit Aphtonius; la traduction syriaque est d'un certain abbé Sergius bar Karia. Les Vies de Sévère ont été éditées et traduites en français par A. Kugener (Paris, 1903), celle d'Isaïe, éditée et traduite en latin par Brooks (Paris, 1907).

JEAN RUFUS, évêque de Mayouma, avait écrit, vers 515,

un recueil de récits anecdotiques intitulé *Plérophories*, dirigé contre le concile de Chalcédoine. Il est connu seulement par la version syriaque, qui a été publiée et traduite en français par F. Nau (Paris, 1911). Un résumé est inséré dans la Chronique de Michel le Syrien.

Un certain nombre de Vies de saints ont été empruntées à l'hagiographie grecque; mais les traducteurs se sont donné une grande liberté et leur travail fut souvent une adaptation plutôt qu'une version. Ainsi, les *Actes de saint Azizaïl*, qui aurait été conduit de Samosate à Rome et martyrisé en l'an 304, sont une imitation des Actes grecs de saint Pancrace. Les Actes syriaques de sainte Pélagie, comédienne d'Antioche convertie par Nonnus d'Édesse, sont une rédaction amplifiée des Actes grecs. Parfois, les miracles attribués à un saint ont été empruntés à d'autres biographies. Il est même arrivé que la Vie entière d'un personnage ait été forgée avec les Actes d'un autre; ainsi la Vie de Mar Benjamin a été tirée de celle de Mar Mika.

Les documents de cette nature n'ont, en général, que peu de valeur soit pour l'histoire, soit pour la littérature. Voyez Appendice II (p. 157).

Une singulière combinaison se rencontre dans l'histoire de *l'Homme de Dieu*, devenu plus tard *saint Alexis*, si populaire au moyen-âge. Le texte syriaque juxtapose un premier récit original, formé à Edesse au ve siècle, qui fait mourir le saint dans cette ville, et un second récit postérieur, d'origine grecque, qui le montre ressuscité et de retour à Rome. (Textes et traduction par Amiaud; Paris, 1889).

APPENDICES

I. — Les liturgies syriaques.

NOUS avons signalé parmi les ouvrages attribués à certains écrivains syriaques une *Liturgie*. Le mot est pris dans un sens particulier. Dans le Missel latin la partie de la Messe appelée le Canon est invariable; il n'en est pas de même dans le rite des Syriens. La partie qui s'étend, pour eux, depuis le baiser de paix jusqu'à la postcommunion, est composée de prières qui varient d'une messe à l'autre; ils l'appellent proprement *Liturgie*, ou, du mot grec passé en syriaque, *Anaphore*. Les auteurs de Liturgies sont les auteurs, vrais ou supposés, des prières qui constituent cette partie de la messe, ou les auteurs de quelque revision ou remaniement de ces prières.

Les Syriens jacobites (monophysites) ont, dans leurs manuscrits, une cinquantaine de ces Anaphores; ils en mentionnent une douzaine d'autres dont le texte ne nous a pas été conservé.

Voici la liste des liturgies syriaques qui ont été traduites en latin par l'abbé Renaudot dans le tome II de sa *Liturgiarum Orientalium Collectio* (Paris, 1716) : 1° Liturgie de saint Jacques frère du Seigneur; 2° du pape saint Xyste; 3° de saint Pierre, prince des Apôtres; 4° autre de saint Pierre; 5° de saint Jean l'Evangéliste; 6° des Douze Apôtres disposée par saint Luc; 7° de saint Marc; 8° de saint Clément de Rome; 9° de saint Denys l'Aréopagite, évêque d'Athènes; 10° de saint Ignace; 11° du pape saint Jules; 12° de saint Eustathe;

patriarche d'Antioche; 13° de saint Jean Chrysostôme; 14° autre de saint Jean; 15° de Marouta de Tagrit; 16° de saint Cyrille (d'Alex.); 17° de Dioscore, patriarche d'Alexandrie; 18° de Philoxène de Mabboug; 19° autre de Philoxène; 20° de Sévère, patriarche d'Antioche; 21° de Jacques Baradée; 22° de Matthieu le pasteur; 23° de Jacques de Saroug; 24° de Jacques d'Edesse; 25° de Thomas d'Héraclée; 26° de Moïse bar Képha; 27° de Philoxène, évêque de Bagdad; 28° des Saints Docteurs 29° de Jean de Basra; 30° de Michel, patriarche d'Antioche; 31° de Denys bar Salibi; 32° de Barhébréus; 33° de Jean le Petit; 34° de Dioscure, évêque des Curdes; 35° de Jean bar Madani; 36° d'Ignace bar Wahib; 37° de saint Basile.

Les Nestoriens n'ont que trois Anaphores : celles des Apôtres (Addai et Maris), de Théodore de Mopsueste, et de Nestorius. Elles furent aussi traduites par Renaudot, à la suite des liturgies jacobites.

Les Maronites ont formé leur missel de Liturgies jacobites, auxquelles ils ont ajouté une liturgie composée au XVe siècle dans l'île de Chypre et mise sous le nom du prétendu patriarche Jean Maron.

Les Syriens catholiques ont pareillement tiré leurs liturgies des missels jacobites. La dernière édition (Charfeh, 1922) n'en a conservé que sept : toutes attribuées à des Pères grecs.

Les Chaldéens catholiques ont conservé les trois anaphores nestoriennes, dénommées dans leur missel : Messe des Apôtres, IIe messe, et IIIe messe.

Sauf pour les plus récentes, l'attribution des Liturgies aux auteurs dont elles portent le nom est de pure imagination. La plus ancienne rédaction paraît être celle de la liturgie dite de saint Jacques, qui fut revisée au VIIe siècle par Jacques d'Edesse. Ad. Rucker en a donné une bonne édition (Munster, 1923).

Pour ce qui concerne les livres liturgiques (missels, rituels, bréviaires) des Syriens, voir Bickell, *Conspectus rei litterariæ* p. 59-104.

II. — Les récits hagiographiques.

L'hagiographie forme une partie considérable de la littérature syriaque. Nous avons cité les auteurs connus des plus célèbres documents; beaucoup d'autres sont des œuvres anonymes ou attribuées à des auteurs supposés. La présente note veut simplement donner un aperçu de la richesse de ce genre littéraire. Les documents se divisent en *Actes des Martyrs* et *Vies des Saints*.

Les *Actes des Martyrs* d'Edesse, ceux des martyrs de Perse et quelques autres, ont été signalés ci-dessus. Le Recueil attribué à Marouta (cf. p. 41) a été publié avec traduction latine par Assemani, *Acta sanctorum martyrum orientalium et occidentalium*, t. I (Rome, 1748). Il comprend les Actes : 1° du patriarche Siméon bar Sabbaé; 2° de l'eunuque Azad, avec de nombreux chrétiens; 3° des vierges Tharbo, sa sœur et sa servante; 4° de Milès évêque de Suse, avec un prêtre et un diacre; 5° de Schahdost, évêque de Seleucie, avec 128 compagnons, clercs pour la plupart; 6° de Barsabia cénobiarque, avec 10 compagnons et un mage; 7° de Narsès évêque, Joseph son disciple, et 20 compagnons; 8° de Daniel prêtre, et Varda vierge; 9° de 120 martyrs, dont 9 vierges; 10° de Barbaschemin, évêque de Séleucie, avec 16 compagnons; 11° de Chrétiens martyrisés en divers lieux; 12° de Jacques prêtre, et Marie sa sœur; 13° de Thècle et ses 4 compagnes; 14° de Barhadbeschabba, diacre; 15° des captifs chrétiens; 16° de Quarante martyrs (2 évêques, 16 prêtres, 9 diacres, 6 moines, 7 vierges); 17° de Bademus; 18° d'Akebschema, évêque, de Joseph, prêtre, et d'Aitallaha, diacre. — A la suite du Recueil, l'éditeur a donné les Actes de Jonas et 10 compagnons; de Sapor et Isaac, évêques, avec 3 compagnons; de Mihrsapor, et de Jacques l'Intercis, le célèbre martyr, également honoré chez les Orientaux et chez les Grecs et les Latins (fête : 27 nov.).

On trouvera une analyse des principaux Actes ou Passions dans l'ouvrage de J. Labourt, *Le christianisme en Perse* (Paris, 1904). Le P. H. Delehaye a publié *Les versions grecques des Actes des Martyrs persans sous Sapor II* (Paris, 1905); son édition est limitée aux « passions des saints Ionas et Barachisius, Pherbuthe, Sadoth, Abraham, Ia, Bademus, Acepsimas, Joseph et Aeithalas ». On consultera avec profit, surtout au point de vue géographique, G. Hoffmann, *Auszüge aus syrischen Akten persischer Märtyrer* (Leipzig, 1880).

Dans le tome II, Assemani a édité et traduit sous le titre d'*Actes des Martyrs occidentaux*, ceux des saints : 1° Lucien et Marcien; 2° Victorin et 6 compagnons; 3° Stratonice et Seleucus; 4° Agnès; 5° Procope; 6° Alphée, Zachée et Romain ; 7° Timothée; 8° Epiphane ; 9° Aedesius, son frère; 10° Agapius; 11° Théodosie; 12° Pierre Abselamus; 13° Théodote, courtisane. Il les a fait suivre de la Vie de saint Siméon stylite.

Les *Vies de Saints* existent en très grand nombre, soit dans des Recueils, comme ceux de Jean d'Asie (p. 76), de Thomas de Marga (p. 111), de Jésudenah (p. 113), soit dans des monographies. Nous avons mentionné les plus connues.

Une riche collection de Vies a été publiée en syriaque, par P. Bedjan sous ce titre : *Acta Martyrum et Sanctorum*, en six volumes (1890-1896), sans traduction. Le texte n'est pas établi d'une façon critique. Le but de l'éditeur était de procurer des livres aux chrétiens de la Perse qui parlaient encore le syriaque (ils ont été presque entièrement anéantis pendant la guerre), et de contribuer à leur éducation religieuse et morale. Pour ce motif il s'est cru « obligé de retrancher, ou de rectifier certains passages de ces Vies ». Néanmoins, telle qu'elle est, cette édition rend des services très appréciables aux Orientalistes. L'auteur y a fait entrer tous les Actes des Martyrs et toutes les Vies de saints déjà édités, et il a ajouté un grand nombre de pièces inédites, soit composées originairement en syriaque, soit empruntées à des traductions syriaques d'originaux grecs. Il n'y a aucun ordre

dans la série des documents. M. Guidi a publié un *Indice agiografico degli Acta Martyrum et Sanctorum del P. Bedjan* (Rendiconti del Acad. dei Lincei, 1919; p. 207-229). Nous citerons seulement les Vies les plus importantes que nous n'avons pas eu l'occasion de mentionner :

Tome Ier : Histoire de saint Abdalmessiah; martyre de saint Georges; vie de saint Jean bar Melki; vie de la bienheureuse Mariani; vies de saint Zéia, de saint Schalita, de saint Yonan.

T. II : Martyres de Possi et de Marthe sa fille, de Mar Behnam, de Mar Kardag, de Yazdin et de Péthion, de Baboï; vie de Mar Saba;

T. III : Vies de saint Eugène, de saint Daniel, de saint Bisoes; martyres de saint Ignace, des saints Sergius et Bacchus, des Quarante martyrs de Sébaste, des saintes Barbe et Julienne.

T. IV : Actes des martyrs d'Arbèles et de l'Adiabène : Jean, évêque et Jacques, prêtre; Abraham, évêque; Ananius, laïc; Aitalaha et Apsai; Jacques de Hazad; Goubarlaha et Kazo, sa sœur; Badaï, prêtre; les martyrs Gèles (Berikjésus et 18 autres avec 2 femmes et leurs enfants); Narsai; Tatac; dix martyrs garaméens; Jacques le notaire; sainte Christine. Autres martyrs persans : Phinées, Dadou, Pirgouschnasp ou Mar Saba, Audo, Peroz. Vie de saint Jacques de Nisibe; martyre de saint Babylas; histoires de saint Nicolas, et de saint Jean l'aumônier; martyre de Bassus et Suzanne sa sœur. Recension notablement et arbitrairement remaniée de la vie de saint Siméon stylite.

T. V : Vies des saints Antoine, Pachôme, Macaire, Sérapion, Paul l'ermite; des saintes Marie l'égyptienne, Euphrosine, Onésime, Eugénie, Fébronie; de saint Melki; martyres de saint Paphnuce et de saint Pierre d'Alexandrie.

T. VI : Une trentaine de vies dérivées du grec; entre autres celles des saints Clément, Onésime, Grégoire le thaumaturge, Ahai, évêque de Nicée; celle des saintes Sophie et ses filles; les martyres des saints Cosme et Damien, Charisius, Eudoxe,

Théopompe, Tharaque, Léonce, Eusèbe, pape, Mammès, Eleuthère. La pièce la plus intéressante de ce volume est la *Vie d'Eusèbe de Samosate*, un des piliers de l'orthodoxie; elle a été écrite par un contemporain, dans un style élégant, avec des détails précis; c'est un tableau vivant des poursuites exercées contre les Orthodoxes par Valens (364-378) à l'instigation des Ariens. Le texte syriaque est peut-être l'original.

III. — L'histoire.

Des ouvrages d'histoire générale, d'un grand intérêt, ont été composés par les Syriens. Tous ceux qui sont connus sont maintenant édités. Ils ont leur place dans le *Corpus scriptorum Christianorum Orientalium* que publient en commun les Universités catholiques de Louvain et de Washington. Voici l'état actuel de la publication, pour la série historique des Scriptores Syri :

Tomes I et II : *Chronicon anonymum, pseudo-Dionysianum* (cf. ci-dessus, p. 89) publié par J.-B. Chabot. On y a joint les fragments retrouvés de la 2e partie de l'*Histoire* de Jean d'Ephèse, publiés par E.-W. Brooks. Textes parus; traduction latine sous presse.

T. III : Troisième partie de l'*Histoire* de Jean d'Ephèse (cf. p. 75), publiée par E.-W. Brooks. Texte et traduction sur le point de paraître.

T. IV : *Chronica minora.* Texte et trad. publiés. Ce volume renferme : 1° la Chronique d'Edesse (p. 68) et 2° la Chronique de Perse (p. 103), par Ign. Guidi; 3° la Chronique dite maronite; 4° un fragment sur l'invasion des Arabes; 5° une Chronique anonyme de l'an 724, et 6° une autre de l'an 846, par Brooks et Chabot; 7° une Chronique anonyme de l'an 813, 8° la *Chronique de Jacques d'Edesse*, et quatre autres documents de moindre importance, par Brooks; 13° un fragment du pseudo-Dioclès, par Guidi; 14° un récit apocryphe sur Nestorius, par Chabot.

T. V et VI : *Histoire ecclésiastique attribuée à Zacharie le Rhéteur* (cf. p. 76). Texte et trad. publiés par Brooks.

T. VII : *Chronographie d'Elie de Nisibe* (cf. p. 118), première partie par Brooks.

T. VIII : Deuxième partie du même ouvrage, par Chabot.

T. IX à XIII : Réservés pour la *Chronique de Michel le syrien* (p. 125), qui est utilisable dans l'édition de J.-B. Chabot (4 vol. in-4°; un de texte, et 3 de traduction française).

T. XIV et XV : *Chronique anonyme de l'an* 1234, (cf. p. 129), éditée par Chabot; trad. sous presse. Elle est précédée, au t. XIV, d'une brève *Chronique anonyme de l'an* 819, découverte et publiée par Aphram Barsaum, patriarche des Syriens séparés.

T. XVI, XVII : *Chronique syriaque de Barhébréus* (cf. p. 131).

T. XVIII, XIX : *Chronique ecclésiastique* du même auteur. Une nouvelle édition critique et une plus exacte traduction de ces deux ouvrages est nécessaire.

T. XX : Tables générales de la série.

Les histoires particulières, qui sont nombreuses et revêtent souvent un caractère hagiographique, ont été signalées à leur place respective.

INDEX

TABLE DES MATIÈRES

Pages

